

l'écho
DES RÉSIDENCES



les résidences

Il existe des métiers
dont la réussite
consiste précisément
à passer inaperçus:
leur absence seule se
remarque...

Ce qui se joue, chaque jour



Le lecteur est prié de jouer

À peine un numéro est-il prêt à partir à l'impression qu'un autre commence déjà à se dessiner. Ce rythme n'est pas un hasard : il dit quelque chose de la vie même de nos résidences. Rien ne s'y arrête vraiment. Les journées s'enchaînent, les saisons passent, les visages changent parfois, mais quelque chose tient. Et ce « quelque chose » mérite que l'on s'y attarde.

Ce nouveau numéro déplace légèrement le regard. Après avoir exploré des lieux, des pratiques, des formes de présence, cette édition cherche à rapprocher de celles et ceux qui font vivre ces espaces, jour après jour.

Car derrière chaque porte ouverte, chaque activité proposée, chaque repas servi, il y a une multitude de gestes. Des gestes discrets, souvent répétés, rarement spectaculaires, mais indispensables. Ils composent une trame invisible sans laquelle rien ne fonctionnerait. Ce numéro est une manière de les approcher, non pas pour les décrire de manière exhaustive, mais pour en saisir la cohérence, la densité, et parfois aussi la fragilité.

Parallèlement, un autre fil s'est doucement imposé : celui du jeu. Il suffit d'entrer dans une salle d'animation, lors d'un loto, d'observer l'attention, les silences, les réactions, pour comprendre que quelque chose d'essentiel s'y joue. Le jeu n'est pas seulement un divertissement. Il est une manière d'être ensemble, d'attendre, de risquer, de gagner ou de perdre, mais surtout de participer.

Et peut-être n'est-il pas si éloigné du travail que cela. Car travailler, dans les résidences, c'est aussi composer avec des règles, des imprévus, des ajustements constants. C'est, d'une certaine manière, entrer chaque jour dans une partie dont les contours sont connus, mais dont l'issue ne l'est jamais tout à fait.

Entre ces deux dimensions – le travail et le jeu – se dessine un espace commun : celui de la vie collective. Un espace fait de règles explicites et implicites, de cadres et de libertés, de contraintes et d'inventions.

Et peut-être, au fil des pages, le lecteur trouvera-t-il aussi de quoi participer, autrement, à cette aventure éditoriale.

Car lire un journal, ce n'est jamais seulement tourner des pages. C'est aussi entrer, à sa manière, dans ce qui s'y joue.

Et si, pour une fois, lire un journal ne consistait pas uniquement à tourner les pages ?

Nous avons pris l'habitude de considérer la lecture comme un geste silencieux, presque passif : on parcourt, on s'arrête, on reprend plus tard, on oublie parfois un article en chemin. Mais un journal peut aussi devenir un terrain d'attention, un parcours semé de détails, une invitation à regarder autrement.

C'est dans cet esprit que ce numéro vous propose un petit déplacement : ne pas seulement lire, mais jouer avec ce que vous lisez. Au fil des pages, quelques indices se sont glissés discrètement. Un chiffre récurrent, un mot qui revient, un détail de photographie, une expression cachée dans un titre, une allusion qui fait écho à un autre article. Rien d'inaccessible, mais rien non plus de totalement évident pour un lecteur pressé.

Le principe est simple : il faudra ouvrir l'œil. Car derrière cette proposition ludique se cache une conviction très sérieuse : on lit différemment lorsque l'on cherche. L'attention devient plus fine, la mémoire plus active, la curiosité plus tenace. Le numéro cesse d'être un objet feuilleté ; il devient un espace dans lequel on circule avec une mission.

Et puis, reconnaissons-le, il y a un certain plaisir à se laisser surprendre par les pages d'un journal qui n'acceptent pas d'être simplement consommées.

Nous vous invitons donc à participer à ce petit concours de lecture attentive. Les réponses – ou les intuitions les plus audacieuses – pourront être transmises à la rédaction des Résidences. Quelques lecteurs particulièrement observateurs seront mis à l'honneur dans le prochain numéro.

Parce qu'après tout, dans un numéro consacré au jeu, il aurait été dommage de laisser le lecteur tranquillement hors de la partie.

L'aide et les soins à domicile:
un pilier de la santé publique

Rester chez soi le plus longtemps possible, dans un environnement familial, tout en bénéficiant d'un accompagnement professionnel adapté : c'est l'ambition portée par le dispositif genevois d'aide et de soins à domicile. Un dispositif qui constitue bien davantage qu'un simple service de commodité — il représente un enjeu central de santé publique, en permettant d'éviter ou de retarder des hospitalisations, d'écourter des séjours en établissements médico-sociaux (EMS), et de soutenir la qualité de vie des personnes fragilisées par l'âge, la maladie ou le handicap.

Les organisations de soins et d'aide à domicile (OSAD) apportent une assistance individuelle et des soins à domicile afin d'éviter ou d'écourter un séjour en milieu hospitalier ou dans un établissement médico-social. Sur mandat médical, elles fournissent, en ambulatoire ou au domicile du patient, les soins et les prestations destinés à lui permettre de rester dans son environnement familial et social. Pour être autorisées à exercer dans le canton, ces organisations doivent satisfaire à des conditions strictes établies par les autorités sanitaires cantonales — une exigence de qualité qui garantit aux bénéficiaires un niveau de prise en charge sécurisé et contrôlé.

Le réseau de soins genevois regroupe les partenaires, publics et privés, du dispositif sanitaire cantonal. Il a notamment pour missions de favoriser le maintien à domicile, de garantir l'égalité d'accès aux soins, de fournir une aide et un accompagnement aux proches, et d'assurer le développement des compétences des professionnels du réseau. Ce cadre légal et partenarial ouvre la porte à une pluralité d'acteurs, dont certains^W développent des approches complémentaires à l'offre publique — avec une attention particulière portée à la relation humaine, à la continuité du lien et à la singularité de chaque parcours de vie.

C'est dans cet esprit qu'a été créée la Fondation SeAD (Soins et Accompagnement à Domicile), une organisation de soins à domicile (OSAD) reconnue d'utilité publique, intégrée à la structure «Les Résidences» et délivrant des prestations sur prescription médicale, remboursées par l'assurance-maladie obligatoire. La Fondation développe une approche centrée sur la personne, fondée sur l'écoute, la personnalisation, la confiance et la continuité du lien, avec l'objectif de permettre à chacun de rester acteur de sa propre vie, tout en recevant les soins, les conseils et l'accompagnement nécessaires.

Organisée en petites équipes de 6 à 7 soignants centrées autour du bénéficiaire et sa famille, SeAD garantit un

service sept jours sur sept et une garde téléphonique infirmière vingt-quatre heures sur vingt-quatre, avec une attention particulière portée au respect des horaires convenus. Elle répond à de nombreux besoins d'ordre sanitaires, sociaux et relationnels, avec notamment des prestations de soins infirmiers et soins de base, un programme de sorties et promenades, ainsi qu'une coordination entre les différents acteurs professionnels ou non professionnels.

En soutenant les proches aidants, en facilitant les liens, et en s'inscrivant dans les actions de proximité, la Fondation SeAD contribue pleinement à la cohésion sociale et au maintien à domicile dans des conditions respectueuses et sécurisées. Ce positionnement de fondation à but non lucratif, à taille humaine, dans un secteur où la massification du soin peut parfois éroder le lien de confiance, constitue une spécificité précieuse dans le paysage genevois.

Car si Genève dispose d'un acteur public de référence assumant la couverture de l'ensemble du canton, la diversité des OSAD reconnus par les autorités témoigne d'une réalité plus nuancée : celle d'un écosystème où plusieurs organisations, portant des valeurs et des cultures du soin différentes, coexistent pour mieux répondre à la multiplicité des situations humaines. Différents acteurs et organisations publiques, associatives ou privées offrent ces prestations à Genève — et le droit de choisir son prestataire de soins est reconnu aux bénéficiaires, une liberté fondamentale dans un domaine aussi intime que celui du soin à domicile.

Fondation SeAD: le soin en mouvement



Chez SeAD, nous faisons le choix de placer la personne — et non le patient — au cœur de chaque intervention. C'est pourquoi nous parlons de « bénéficiaire » : chacun doit demeurer acteur de sa vie et de ses choix, tout en bénéficiant du soutien et des conseils dont il a besoin. Notre approche intègre l'entourage, les ressources existantes et le projet de vie de chaque individu. Notre objectif est simple et fondamental : permettre à chacun de vivre le plus longtemps possible dans son environnement habituel, dans la dignité et la confiance.

SeAD propose une offre de soins large et personnalisée, incluant les soins infirmiers, les soins de base et la coordination avec les acteurs du réseau socio-sanitaire. Les équipes interviennent sept jours sur sept, et une permanence téléphonique infirmière est assurée vingt-quatre heures sur vingt-quatre. En collaboration avec Arsanté Services SA, SeAD répond également aux besoins « hors soins » des bénéficiaires : portage de repas, soutien administratif et autres services du quotidien. Partenaire des Résidences, SeAD peut aussi accompagner les transitions lorsque le maintien à domicile n'est plus possible.

SeAD s'appuie sur un modèle organisationnel pensé pour la proximité : des équipes de 6 à 7 soignants, centrées chacune autour d'un secteur géographique précis — Thônex, Lancy, Onex, Carouge et bientôt les Eaux-Vives. Cette organisation en petites unités garantit la continuité des intervenants, le respect des horaires convenus et une relation de confiance durable avec les bénéficiaires et leurs proches. En 2025, le taux de satisfaction des bénéficiaires atteint 97 % sur la qualité de l'accompagnement et l'écoute.

Au-delà du geste technique, les soignants de SeAD s'engagent dans une relation humaine authentique. En 2025, la fondation a adopté une charte éthique et de collaboration, signée par l'ensemble des collaborateurs. Elle affirme deux engagements indissociables : envers les bénéficiaires — respect de l'autonomie, continuité, information et « petits plus » du Care — et au sein des équipes — co-responsabilité, communication respectueuse et coopération entre les compétences. Ce cadre éthique n'est pas un texte ornemental : c'est la substance même du projet de SeAD.

Une fondation née d'une conviction

Certains gestes guérissent, et d'autres prennent soin. SeAD est née de cette conviction-là. Fondation genevoise à but non lucratif, elle a vu le jour en 2019 avec une ambition modeste en apparence, mais exigeante dans ses détails : permettre à chacun de vieillir chez soi, entouré de ce qui lui est familier — ses murs, ses habitudes, ses proches. Aujourd'hui, ce sont 132 personnes qui font confiance à ses équipes pour les accompagner au quotidien, dans quatre communes de la région genevoise. Une présence discrète, mais constante. Une fondation qui soigne autant qu'elle écoute.

Des soins sur mesure, une présence sans interruption

Le téléphone peut sonner à trois heures du matin. Une situation peut évoluer un dimanche. C'est pourquoi les équipes de SeAD sont disponibles sept jours sur sept, et une infirmière est joignable à toute heure du jour et de la nuit. Mais au-delà de la permanence, c'est la qualité de chaque intervention qui compte : soins infirmiers, soins de base, coordination avec les médecins et les hôpitaux, portage de repas, soutien administratif. Tout ce qui allège le quotidien, tout ce qui permet à la personne de souffler — et à ses proches aussi.

Rester chez soi, le plus longtemps possible

Rentrer chez soi après une hospitalisation. Se lever le matin avec l'aide d'un professionnel que l'on connaît. Traverser une période difficile sans avoir à quitter son quartier, ses voisins, ses repères. C'est à ces moments précis que SeAD intervient — non pas comme une institution lointaine, mais comme un soutien familial, attentif aux rythmes et aux préférences de chaque bénéficiaire. Car maintenir quelqu'un à domicile, c'est d'abord maintenir ce qui fait sa vie. SeAD porte cette conviction à chaque visite.

Des visages familiers, un ancrage de quartier

Chez SeAD, on ne croit pas aux grandes structures anonymes. On croit aux petites équipes — six ou sept soignants — qui travaillent ensemble autour d'un même groupe de bénéficiaires, dans un même secteur de la ville. À Thônex, à Lancy, à Carouge, bientôt aux Eaux-Vives : chaque équipe connaît son quartier, ses bénéficiaires, leurs habitudes. On sait comment Madame préfère être levée. On se souvient que Monsieur aime qu'on prenne cinq minutes pour lui parler. Cette continuité n'est pas un luxe — c'est le fondement même d'un accompagnement qui fait sens.

Un autre modèle



Soigner, c'est aussi être là

Dans le métier du soin à domicile, une dimension – que les protocoles ne peuvent pas tout à fait saisir – existe : celle du lien. Cette façon d'entrer dans une maison et d'être pleinement présent, au-delà du geste prescrit. SeAD l'appelle le Care, et en a fait la pierre angulaire de son projet. En 2025, l'ensemble des collaborateurs a signé une charte éthique commune, qui rappelle que chaque visite est aussi une rencontre. Que le respect de l'autonomie, l'écoute, la fiabilité ne sont pas des valeurs affichées sur un mur, mais des engagements concrets, renouvelés chaque jour, dans chaque foyer.

Il existe un soin qui ne se limite pas à un lieu. Un soin qui circule, qui traverse les portes, les rues, les quartiers. SeAD est cette présence en mouvement — un fil tendu entre l'indépendance et l'accompagnement, entre la vulnérabilité et l'autonomie retrouvée.

Chaque nouvelle antenne n'est pas qu'un point de plus sur une carte. C'est un élargissement du tissu de soins, une possibilité pour de nouveaux bénéficiaires de recevoir un accompagnement quotidien, là où ils vivent. Thônex, Lancy, Onex, Carouge, et bientôt les Eaux-Vives : SeAD tisse patiemment sa présence dans les quartiers, là où le besoin se fait sentir — parfois avant même d'être exprimé.

Le modèle hiérarchique s'efface peu à peu. À sa place, un autre souffle : celui des petites équipes autonomes, où chaque soignant devient expert d'un aspect du métier. On ajuste, on partage, on transmet. Ce n'est plus un organigramme figé, mais une matière vivante, qui évolue avec les besoins et les savoirs.

Le soin ne commence pas à l'instant du besoin. Il précède, il accompagne, il évite. À travers ses programmes de promotion de la santé — menés en partenariat avec les communes et les acteurs locaux — SeAD intervient en amont, convaincu qu'une présence régulière et bienveillante vaut mieux qu'une urgence mal anticipée.

Un soin de qualité ne se décrète pas, il s'apprend et se perfectionne. SeAD investit dans la formation continue de ses équipes : délégation médicamenteuse, soins palliatifs, accompagnement des situations complexes. L'objectif n'est pas de former des exécutants, mais des accompagnants conscients — capables d'être pleinement présents à chaque intervention.

SeAD ne cherche pas la croissance pour la croissance. Il cherche l'utilité — aller là où l'on répond à un besoin réel, ne pas se fixer là où l'on n'apporterait rien. Chaque partenariat, chaque prestation nouvelle, chaque collaboration avec le réseau médico-social obéit à cette même exigence : que le soin s'intègre au quotidien du bénéficiaire, au lieu de le bousculer.

Parce qu'un soin n'est jamais qu'une réponse technique. Il est un lien. Une présence. Un prolongement discret du chez-soi.

La Fondation SeAD (Soins et Accompagnement à Domicile) est une organisation à but non lucratif, reconnue d'utilité publique, créée en 2019 et intégrée à la structure « Les Résidences ». Active dans la région genevoise, elle délivre des soins à domicile sur prescription médicale, remboursés par l'assurance maladie de base (LAMal). Forte d'une équipe de 23 collaborateurs et de 132 bénéficiaires accompagnés en 2025, SeAD s'est imposée comme un acteur de référence du maintien à domicile dans les communes de Thônex, Lancy, Onex et Carouge.

L'espace intime.
On sonne.
On attend d'être invité.



Le soin à domicile partage quelque chose avec peu d'autres métiers : chaque journée de travail commence par une intrusion consentie. On sonne. On attend. La porte s'ouvre sur un monde qui n'est pas le nôtre et là... une odeur particulière, une lumière, un désordre ou un ordre qui dit tout d'une vie. On entre. Et c'est dans ce geste, aussi simple qu'il paraisse, que commence le soin.

Le philosophe Gaston Bachelard écrivait que la maison est notre premier univers, le premier cosmos. Elle n'est pas seulement un abri : elle est une intériorité matérialisée, la géographie concrète d'une existence. Entrer dans la maison de quelqu'un, c'est entrer dans quelque chose de l'ordre du soi. Cette évidence, que l'on sait intuitivement, prend un relief particulier dans le soin à domicile. L'infirmière qui pousse la porte n'entre pas dans un service, dans un couloir de clinique, dans un espace conçu pour la technicité médicale. Elle entre chez quelqu'un, et cette nuance change tout à la posture, à la gestuelle, au regard.

Erving Goffman, sociologue de la vie quotidienne, avait décrit comment les individus gèrent en permanence les « régions » de leur existence, les espaces de représentation, où l'on se montre, et les coulisses, où l'on est. Le domicile, c'est précisément les coulisses. C'est là que Madame se lève à son rythme, que Monsieur boit son café dans le même fauteuil depuis quarante ans, que les médicaments traînent à côté du roman en cours et des photos des petits-enfants. Rien n'y est mis en scène pour l'autre. Et le soignant qui entre dans cet espace doit le comprendre sans qu'on le lui dise : il est le visiteur, pas le maître des lieux.

Cela commence avant même de parler. Le regard du soignant qui arrive, et les équipes de SeAD le savent par expérience, est un regard qui lit. Une plante sur le rebord de la fenêtre qui a soif depuis quelques jours. Une pile de courrier non ouvert. Un tableau déplacé. L'odeur du café qui n'a pas encore été fait, alors qu'il est toujours fait à cette heure-là. Le domicile parle. Il parle de l'état de la personne parfois mieux qu'un dossier. Cette lecture silencieuse de l'espace est une compétence clinique à part entière, souvent non nommée, rarement enseignée, transmise par imitation et par la pratique du soin répété dans le temps.

Et puis il y a le café. On peut sourire de l'anecdote, mais les professionnels du soin à domicile le savent : le café proposé, le café accepté, le café partagé, c'est une négociation symbolique. C'est la personne qui reprend la main sur son espace. Qui redevient hôte plutôt que patient. Qui dit, à sa façon : vous êtes ici chez moi, et je vous reçois. Refuser systématiquement, sous prétexte de temps ou de protocole, c'est refuser ce rééquilibrage. C'est maintenir l'autre dans une posture de bénéficiaire passif alors qu'il cherche à exercer une forme d'hospitalité. Ce n'est pas anodin. Walter Benjamin notait, dans un tout autre contexte, que « l'hospitalité, c'est l'art de comprendre l'autre avant même qu'il parle. » Le café est parfois cela : une forme de langage avant les mots.

Ce qui rend ce travail singulier, c'est donc aussi ce qu'il interdit. Il interdit l'indifférence à l'espace. Il interdit d'oublier que l'on est dans un lieu qui a une histoire, que les objets sur les étagères ont un sens, que la photo encadrée sur le buffet n'est pas du décor. Le soignant qui remarque, qui demande, qui rebondit « c'est qui, sur cette photo ? » fait un geste clinique autant qu'humain. Ces ouvertures ne sont pas des digressions : elles sont souvent le moment où l'on apprend quelque chose d'essentiel sur la personne, sur son réseau, sur ce qui la tient.

Chez SeAD, les équipes interviennent dans des espaces qu'elles finissent par connaître mieux que certains membres de la famille. Elles savent où est rangé le semainier, comment Monsieur préfère qu'on toque avant d'entrer dans la chambre, que Madame a besoin d'un moment de silence avant de parler le matin. Cette connaissance-là n'est pas dans un dossier. Elle est dans la continuité des visites, dans la mémoire relationnelle des soignants, dans cette qualité d'attention qui fait que l'on remarque quand quelque chose a changé même légèrement, même imperceptiblement.

Soigner l'un, c'est tenir compte de tous



Une image commode, et fausse, est associée au soin à domicile: celle d'une relation duelle, un soignant face à un bénéficiaire, un acte prescrit, une case cochée. Cette image est fausse parce qu'elle oublie que le domicile n'est jamais un espace isolé. Il est le nœud d'un tissu familial, amical, parfois conflictuel, et le bénéficiaire qui y vit n'existe pas en dehors de ce tissu. Il en est le centre, peut-être, mais pas le tout.

La thérapie familiale systémique, développée notamment par Gregory Bateson puis par l'École de Palo Alto, a posé il y a plusieurs décennies un principe simple à formuler et exigeant à appliquer: l'individu ne peut pas être compris en dehors du système dont il fait partie. Ce que l'on appelle un « problème » chez une personne est souvent l'expression visible d'une dynamique qui le dépasse. Le symptôme appartient au système autant qu'à l'individu. Cette idée a fait son chemin en psychiatrie, en pédiatrie, en médecine de famille mais elle s'applique avec la même force au soin à domicile.

Prenons une situation ordinaire. Madame vit seule depuis le décès de son mari, trois ans plus tôt. Sa fille, qui habite à vingt minutes, passe deux fois par semaine. Un fils, plus lointain géographiquement, téléphone le dimanche. Il y a une belle-sœur impliquée, et une ancienne voisine qui continue de venir. Quand l'infirmière arrive chaque matin, elle n'arrive pas chez une femme seule. Elle arrive dans un système relationnel dont chaque membre a ses propres inquiétudes, ses propres certitudes, ses propres silences. La fille qui surprotège parce qu'elle porte la culpabilité de ne pas faire plus. Le fils distant qui compense par des conseils non sollicités au téléphone. La belle-sœur qui pense qu'on devrait hospitaliser depuis six mois. Tout cela se joue dans l'appartement, même quand ces personnes n'y sont pas.

Ce que le soignant perçoit chez le bénéficiaire, l'anxiété avant la visite du fils, le changement d'humeur après l'appel téléphonique du dimanche, la fatigue du lendemain quand la fille est passée ce sont les traces d'un système en mouvement. Ignorer ces traces, ou les attribuer uniquement à la pathologie, c'est passer à côté d'une partie essentielle de la réalité clinique.

Le concept de « proche aidant » est entré dans le vocabulaire du soin, et c'est une avancée réelle. Mais le risque est d'en faire une

catégorie fonctionnelle, le proche aidant comme ressource auxiliaire, comme relais, comme partenaire logistique sans tenir compte de ce qu'il vit. Or le proche aidant est lui aussi, à sa façon, sous tension. Il peut être épuisé sans le montrer, soulagé quand le soignant arrive mais incapable de le dire, en conflit avec ses propres frères et sœurs sur la prise en charge, ou simplement perdu face à une situation qui évolue plus vite que sa capacité à s'y adapter. Prendre soin du bénéficiaire sans prendre soin du système dans lequel il vit, c'est construire sur du sable.

Dans la pratique SeAD, cela se traduit de manière concrète. Le soignant qui remarque que la fille semble épuisée lors de sa visite ne fait pas une observation hors sujet: il recueille une information cliniquement pertinente. Si la personne aidante s'effondre, c'est la stabilité de tout le dispositif de maintien à domicile qui vacille. Et l'inverse est vrai: un proche aidant soutenu, informé, reconnu dans son rôle, devient un allié du soin. Il observe ce que le soignant ne peut pas voir entre deux visites. Il signale les changements. Il crée les conditions qui permettent à la personne aidée de se sentir en sécurité, et donc de mieux aller.

Cette perspective systémique change aussi la façon d'aborder les conflits. Quand une famille se déchire sur les décisions à prendre, quand les avis divergent sur la pertinence d'une hospitalisation ou sur la gestion des médicaments, l'infirmier ne fait pas face à des personnes difficiles. Il fait face à un système stressé, dont chaque membre réagit à sa manière à la même réalité — la maladie, le vieillissement, la peur de la mort. Comprendre cela ne résout pas le conflit, mais ça change la façon dont on l'approche. On ne cherche plus à convaincre, on cherche à comprendre ce que chacun protège.

La philosophe et infirmière Joan Tronto a écrit que le care n'est pas une relation entre deux individus mais une pratique sociale qui engage une communauté entière. Soigner quelqu'un à domicile, c'est s'inscrire dans une histoire familiale qui préexiste, avec ses blessures et ses forces, ses habitudes et ses tabous. Le soignant n'y est pas neutre: par sa présence régulière, sa continuité, la confiance qu'il inspire ou qu'il déçoit, il devient lui-même un élément du système.

Seul on va plus vite,
ensemble on va plus loin

(extrait de la charte des résidences)



De la charte à l'actualité!

Nous engageons du personnel qualifié et respectons les dotations légales. Nous fidélisons les collaborateurs en offrant des conditions de travail optimales, un suivi managérial de proximité, une possibilité d'évolution professionnelle ainsi qu'un développement régulier des connaissances et l'accès à la formation continue (selon CCT).

Nous nous engageons dans la construction d'un réseau de compétences autour de la personne afin que le résident vive mieux et que chacun soit responsable de son bien-être. Il est attendu de chaque soignant qu'il prenne en considération correctement et dignement un résident, tant au niveau des soins, que d'une réponse holistique à ses besoins, ses demandes. Des espaces de parole sont organisés afin de cimenter cette démarche.

Le Conseil d'Administration et la direction de l'EMS veillent à maintenir une ambiance de travail bienveillante, favorisant l'initiative et le déploiement d'un esprit de partage et de collaboration. Ils garantissent l'égalité de traitement, sans aucune discrimination.

Ces engagements, figurant au nombre des missions des Résidences, orientent l'ensemble du travail d'accompagnement mené au quotidien par les équipes et qui fait l'objet des articles développés dans les pages suivantes.

À l'occasion du sommet du G7 organisé à Évian, les différentes entités des Résidences ont dû faire face, comme l'ensemble du secteur de la santé à Genève, à des contraintes inhabituelles liées aux déplacements, en particulier pour les nombreux collaborateurs amenés à franchir quotidiennement la frontière.

Durant plusieurs jours, les fermetures de douanes, les restrictions de circulation et les incertitudes entourant les conditions d'accès au canton ont nécessité une importante capacité d'adaptation. Départs anticipés, réorganisation des horaires, ajustements de dernière minute et mobilisation de l'encadrement ont permis de préserver la continuité des prestations malgré un contexte particulièrement exigeant.

Grâce à cet engagement collectif, les résidents des établissements et les bénéficiaires accompagnés à domicile ont pu poursuivre leur quotidien sans impact sur leur accompagnement. Les soins (dans les établissements comme à domicile), les prestations hôtelières, les activités socio-culturelle, ainsi que l'ensemble des services de soutien ont été assurés avec la même attention et le même professionnalisme qu'à l'ordinaire.

Ces quelques jours ont rappelé, s'il en était besoin, que la qualité des prestations repose avant tout sur l'implication des femmes et des hommes qui les rendent possibles chaque jour. Grâce à leur capacité d'adaptation, leur sens de l'organisation et leur engagement, les perturbations sont demeurées imperceptibles pour les résidents et les bénéficiaires accompagnés à domicile.

Cet épisode mérite d'être salué. Il témoigne une nouvelle fois du professionnalisme, de la solidarité et du sens des responsabilités qui caractérisent les équipes des Résidences, auxquelles ce numéro est grandement consacré.

Ceux qui font la vie des établissements

Les documents officiels peinent à formuler clairement certaines vérités, non pas par omission, mais par convention. Les rapports annuels rendent compte, mesurent, justifient — et dans ce mouvement, quelque chose d'essentiel reste implicite: le travail de celles et ceux qui, chaque jour, font réellement vivre les établissements.

Ce travail mérite qu'on le dise sans détour. Mené par des équipes multidisciplinaires dans chacune des entités des Résidences, il est difficile — il faut réellement le dire et l'admettre. Il est aisé de répéter, année après année, que l'accompagnement de la personne âgée est humainement enrichissant et valorisant. Certes, il l'est assurément. Mais c'est aussi un travail souvent lourd, complexe, qui demande une disponibilité de tous les instants, dans tous les secteurs: des soins à l'hôtellerie, du nettoyage à l'animation, en passant par la cuisine ou l'administration.

Et si l'on parle volontiers des soins, il serait réducteur de les limiter aux seuls actes infirmiers. Car ici, le soin est avant tout une attention portée à l'autre, une présence, un lien. Il est l'affaire de toutes et tous: les aides-soignantes qui assurent le confort quotidien, l'animation qui maintient la dynamique sociale et préserve l'envie d'échanger, la cuisine qui fait de chaque repas un moment de plaisir et de réconfort, la lingerie qui veille à la dignité de chacun, le ménage qui garantit un cadre agréable et accueillant, l'administration qui fluidifie le fonctionnement. Chaque geste compte, chaque métier contribue à faire de nos établissements non seulement un lieu de soins, mais avant tout un lieu de vie.

Dans un contexte où le vieillissement des résidents s'accompagne de pathologies de plus en plus complexes, cette approche globale est plus que jamais essentielle. Elle ne repose pas uniquement sur des compétences techniques, mais sur une attention constante, une écoute et une disponibilité de chaque instant — accompagner avec respect

et bienveillance, préserver l'autonomie lorsque cela est possible, la compenser lorsqu'elle se fragilise, apporter du bien-être au quotidien, au-delà des soins prescrits. Tout cela dans un cadre budgétaire clairement contraint, où les ressources humaines et matérielles ne sont pas infinies.

Reconnaître la valeur de ce travail et en souligner l'importance: c'est le sens de cette rubrique. Chaque numéro de l'Écho des Résidences lui donnera une place — une façon de mettre en lumière, concrètement et à hauteur humaine, celles et ceux qui font les établissements.



Portrait de groupe avec fenêtre

Ce qu'on appelle «travailler ensemble» ne va pas de soi. Voici quelques fragments de ce que cela signifie, aujourd'hui, dans nos résidences.

Dans chaque journée, il y a une heure où presque tout le monde se croise. Ce n'est pas toujours la même, selon les établissements, selon les tours. Mais il y a ce moment — souvent bref, parfois tendu, toujours nécessaire — où celles et ceux qui arrivent et celles et ceux qui partent se transmettent quelque chose.

Ce quelque chose, c'est plus qu'une information. C'est un état des lieux. L'humeur d'un résident ce matin, le fait qu'il a mal dormi, que sa fille est passée hier et que ça l'a perturbé. Rien de cela ne figure dans un protocole. Tout cela change la manière d'aborder la journée.

Travailler ensemble dans un EMS, c'est d'abord cela: une transmission qui ne s'arrête jamais. Un relais que l'on passe plusieurs fois par jour, et qui demande, à chaque fois, une attention particulière. Non pas à ce que l'on dit, mais à ce que l'on choisit de dire — et à la manière de le dire.

Dans les couloirs, les cuisines, les salles de bain, il se passe beaucoup de choses sans qu'on se parle vraiment. On se regarde, on se comprend, on s'ajuste. Une collègue qui s'occupe d'une résidente depuis vingt minutes — on n'interrompt pas. Une cuisine qui déborde — on donne un coup de main sans qu'on l'ait demandé. Ce type de coordination n'est pas enseigné. Il s'apprend par la présence, par le temps, par la confiance accumulée.

Les équipes qui fonctionnent bien ne sont pas nécessairement celles qui se parlent le plus. Elles sont parfois celles qui ont appris à se lire.

Il serait inexact de ne parler que

d'harmonie. Il y a des journées difficiles, des désaccords sur la manière de faire, des épuisements qui se répercutent sur les relations. Travailler ensemble, c'est aussi traverser cela — sans que cela défasse ce qui a été construit.

Les équipes qui durent ne sont pas celles qui n'ont jamais de conflits. Ce sont celles qui ont trouvé, au fil du temps, une manière de les traverser. Parfois en se le disant. Parfois en laissant passer. Parfois en s'appuyant sur quelqu'un d'autre pour redonner du liant.

Dans chaque établissement se développe une culture — faite de petites habitudes, de références partagées, de manières d'être qui ne sont écrites nulle part mais que tout le monde reconnaît. On dit «ici, on fait comme ça». Personne n'a décidé que c'était comme ça. Ça s'est construit, lentement, par les personnes qui sont passées et celles qui restent.

Cette culture-là, c'est peut-être ce qu'il y a de plus précieux dans un collectif de travail. Et c'est aussi ce qui est le plus difficile à préserver — parce qu'elle ne figure dans aucun document, et qu'elle dépend entièrement de celles et ceux qui la font vivre chaque jour.

Une journée comme les autres

Il n'y a pas de journée type. Et pourtant, tout se ressemble — et tout tient.

Quelque part entre cinq heures et demie et six heures du matin, avant même que la lumière ne change dehors, quelque chose commence. Des mains qui vérifient que la nuit s'est bien passée. Une liste relue. Une porte poussée doucement. On n'appelle pas ça un rituel, mais c'en est un.

Dans la cuisine, les premiers bruits arrivent tôt aussi. Des bacs tirés de la chambre froide, l'odeur du café qui précède tout le reste. Quelqu'un épluche. Quelqu'un règle une température. Quelqu'un consulte un régime alimentaire, parce que ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre, et que cette différence-là, il faut la tenir dans la tête tout en faisant autre chose.

Un peu plus tard, dans les couloirs, les chariots se croisent sans se heurter. Il y a une chorégraphie dans tout ça — apprise sans qu'on l'ait vraiment enseignée, transmise par l'habitude, la confiance, le regard. On se dit trois mots, parfois rien du tout, et c'est suffisant.

Au milieu de la matinée, une salle s'anime. Des chaises déplacées, une table dégagée. Quelqu'un installe un jeu, quelqu'un d'autre cherche une prise électrique. Ce qu'on prépare là, ce n'est pas seulement une activité : c'est un moment qui n'existera pas tout seul. Il faut l'inventer chaque fois.

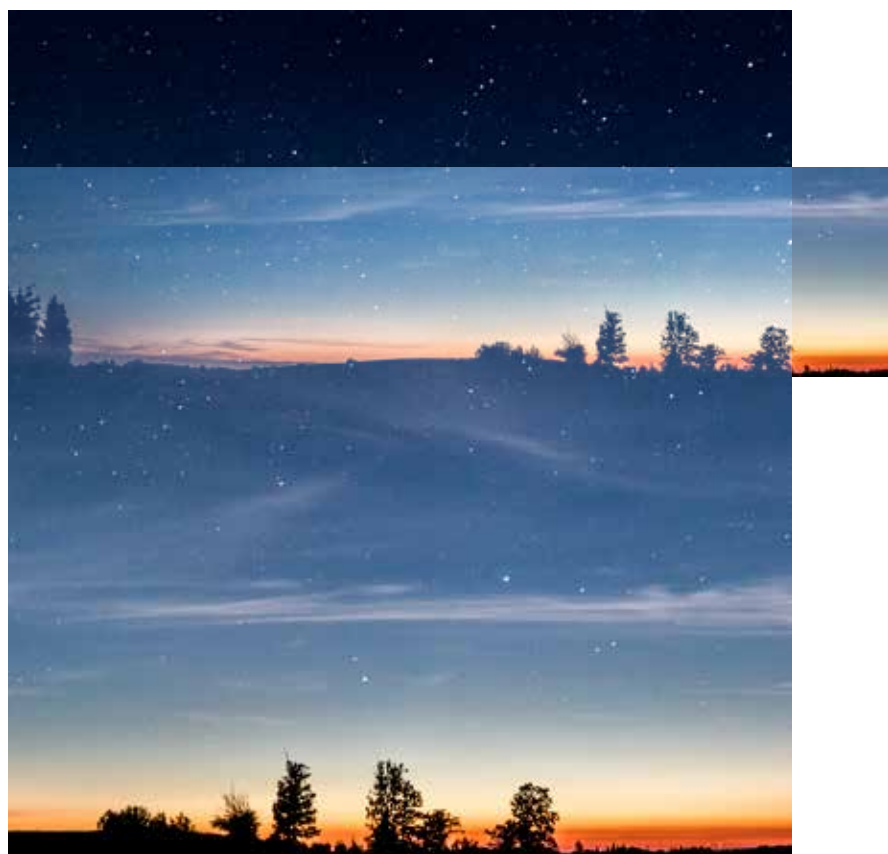
Ailleurs dans le bâtiment, une ampoule grillée depuis hier est remplacée ce matin. Ce n'est rien. C'est essentiel. Quelqu'un a noté, quelqu'un est passé, quelqu'un a fait. La chaîne est invisible, mais elle fonctionne.

L'après-midi ralentit, puis repart. Les transmissions s'écrivent, se disent, s'écoulent. Ce qui s'est passé doit passer à celles et ceux qui arrivent — les faits, mais aussi le ton, l'humeur d'une résidente, un détail qui ne figure dans aucun protocole et qui change tout.

Le soir, les lumières baissent progressivement. Quelqu'un vérifie que tout est en ordre. Une porte

fermée doucement, à nouveau. Et quelque part, la nuit reprend sa garde.

Ce que l'on vient de traverser n'a rien d'extraordinaire. C'est une journée comme les autres — ce qui veut dire : une journée où tout a tenu.



L'homme du couloir et des clés

On l'aperçoit rarement longtemps au même endroit. Une minute près de l'ascenseur, dix minutes plus tard devant une porte récalcitrante, puis déjà dans la buanderie, ensuite dans un bureau où une imprimante refuse obstinément de coopérer. Il a presque toujours quelque chose à la main : un trousseau, un tournevis, un carton, une ampoule, un papier à signer, un téléphone qui vibre.

Dans la vie d'une résidence, il appartient à cette catégorie de personnes dont on mesure surtout l'utilité quand elles ne sont pas là.

Car les maisons ont beau sembler stables, elles se dérèglent en permanence par petites touches : une roulette de fauteuil qui grince, un néon fatigué, un badge qui n'ouvre plus, un lit électrique capricieux, un store coincé, une chasse d'eau trop bruyante, un chariot dont la roue accroche, une poignée qui menace de rester dans la main du prochain visiteur.

Aucun de ces incidents n'est dramatique pris isolément. Leur accumulation, en revanche, suffit à installer très vite une impression de dysfonctionnement général.

C'est là qu'intervient l'homme du couloir et des clés. Son travail consiste moins à réparer des objets qu'à empêcher le quotidien de se gripper. Il circule dans les marges du visible, entre les urgences modestes et les demandes contradictoires. Chacun estime naturellement que son problème est prioritaire : la télévision de la chambre 212, la porte du local linge, la fixation de l'étagère, le chauffage trop fort dans la salle à manger. Lui doit arbitrer, calmer, promettre de revenir, trouver une pièce, bricoler parfois avec les moyens du bord.

Il connaît la maison autrement que tout le monde. Non par ses résidents ou ses dossiers, mais par ses serrures, ses câbles, ses conduites, ses charnières, ses points faibles et ses vieux caprices techniques.



Il sait quelle fenêtre force les jours humides, quelle sonnette sonne sans raison, quel placard ferme de travers quelques jours. Cette connaissance n'a rien de spectaculaire. Elle est pourtant une mémoire matérielle précieuse.

Dans les institutions, on parle souvent du prendre soin des personnes. On oublie que quelqu'un, silencieusement, prend aussi soin des choses pour que les personnes puissent continuer à y vivre sans y penser.

Le couloir, les clés, les petites réparations sans gloire : tout un monde discret, sans lequel la maison ferait rapidement entendre ses plaintes.

Faire tenir la maison

Il est six heures trente. Dans certaines chambres, la lumière n'est pas encore allumée ; dans d'autres, déjà, une silhouette se penche, ajuste un rideau, vérifie une respiration, prononce quelques mots à voix basse. La maison, vue de l'extérieur, dort encore. Vue de l'intérieur, elle s'active depuis longtemps.

Une résidence ne s'éveille pas d'un seul coup. Elle se met en route par touches successives, par gestes minuscules, par présences discrètes. Quelqu'un prépare les premiers plateaux. Quelqu'un contrôle une température. Quelqu'un consulte un planning. Plus loin, on replace une couverture glissée pendant la nuit. Dans l'office, une machine ronronne déjà. À l'accueil, un écran s'allume.

Rien ici n'a l'éclat des commencements spectaculaires. Et pourtant tout commence ainsi : par une addition de gestes modestes, souvent invisibles, qui ne font jamais la une des rapports d'activité, mais sans lesquels aucune journée ne pourrait simplement avoir lieu.

Dans les heures qui suivent, la mécanique humaine s'étoffe. Les couloirs se remplissent de passages brefs, de salutations, de chariots silencieux, d'appels, de portes qui s'entrouvrent. Il faut aider l'un à se lever, rassurer l'autre, retrouver une paire de lunettes, répondre à un téléphone, noter une information, vérifier une commande, anticiper un rendez-vous, accueillir une visite, résoudre un petit incident technique, réimprimer un document égaré, porter un linge, ajuster un fauteuil, débarrasser une table.

À observer de près cette succession d'actions, on comprend vite qu'un EMS n'est pas seulement un lieu de soins ou d'hébergement. C'est une maison au sens le plus dense du terme : un espace qui doit tenir ensemble des besoins médicaux, des exigences logistiques, des impératifs administratifs, des attentes relationnelles et une infinité d'imprévus.

Or une maison ne tient pas toute seule. Elle tient parce qu'à chaque étage, dans chaque bureau, dans chaque cuisine, dans chaque local technique, des

professionnels accomplissent ce qu'ils ont à faire sans que cela ne soit toujours visible les uns pour les autres. Celui qui remet en état une poignée de porte ignore parfois qu'au même instant, deux étages plus haut, une transmission délicate est en cours ; celle qui anime un atelier ne sait pas toujours qu'en cuisine on réorganise un service retardé ; au secrétariat, on absorbe un contretemps administratif pendant qu'en soins on gère une agitation imprévue. Et pourtant, malgré cette dispersion apparente, tout se relie.

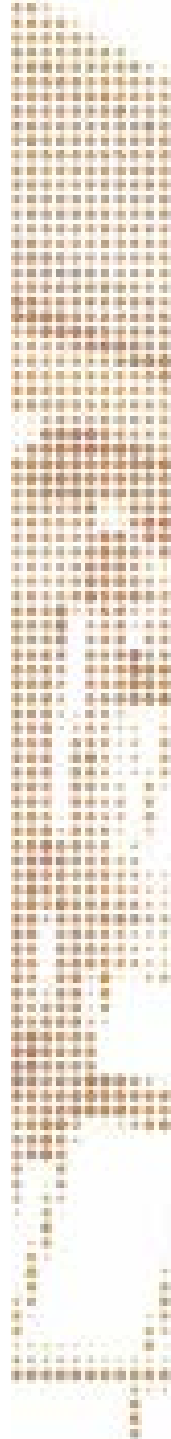
Le véritable visage du travail en résidence n'est peut-être pas dans chaque fonction prise séparément, mais dans la manière dont ces fonctions s'emboîtent sans cesse. Chacun poursuit sa tâche propre, mais chacun travaille en réalité dans la continuité du geste de l'autre.

C'est cela qui frappe lorsqu'on regarde une journée ordinaire avec un peu d'attention : rien n'y est héroïque, tout y est essentiel.

Dans ces métiers, on trouve une forme de précision silencieuse. On recommence beaucoup. On répète. On anticipe. On rattrape. On ajuste. Le travail n'est pas fait de grands événements ; il est fait de constance. Et cette constance est peut-être ce qui demande le plus d'engagement.

Le soir venu, lorsque les portes se referment plus doucement, que les derniers plateaux sont rangés, que les transmissions s'achèvent et que les bureaux s'éteignent un à un, la maison semble retrouver son calme. Mais ce calme n'est pas un vide. Il est le résultat d'une journée entière de présences coordonnées.

Demain, tout recommencera. Et c'est précisément parce que cela recommence chaque jour avec la même discrétion qu'on oublie parfois de regarder celles et ceux qui, patiemment, font tenir la maison.



La charpente invisible

Dans un bâtiment ancien, on admire volontiers les façades, les fenêtres, parfois les matériaux. On s'intéresse plus rarement à ce qui tient l'ensemble : poutres, assemblages, structures, ancrages. Pourtant, si cette charpente venait à faiblir, tout le reste finirait tôt ou tard par se fissurer.

Il en va un peu de même dans la vie professionnelle. Lorsqu'on évoque une résidence, on parle spontanément des personnes, des équipes, des activités, des projets, des difficultés du terrain. On parle moins volontiers du cadre qui rend possible cette coexistence de métiers, de rythmes et de responsabilités. Parce qu'il est moins visible. Parce qu'il est parfois perçu comme abstrait. Parce qu'il appartient au registre des règles plutôt qu'à celui des émotions. Et pourtant, sans cadre commun, il n'y a pas de collectif durable.

Travailler dans plusieurs établissements réunis sous une même bannière suppose davantage qu'une proximité géographique ou qu'une simple addition de contrats de travail. Cela suppose des repères partagés : une compréhension commune de certains droits, de certaines obligations, de certaines protections, de certaines manières de reconnaître le travail fourni.

C'est précisément à cet endroit qu'intervient ce que l'on pourrait appeler la charpente invisible de l'institution.

Une convention collective, par exemple, n'est pas seulement un document rangé dans un classeur ou consulté lors d'une question de salaire, d'horaire ou de vacances. Elle est aussi un langage commun. Elle dit, au-delà des articles et des alinéas, qu'il existe une base sur laquelle chacun peut se situer sans dépendre exclusivement des arrangements locaux, des habitudes de maison ou des interprétations individuelles.

Dans un environnement où cohabitent des métiers très différents, cette base n'est pas un luxe ; elle est une condition de stabilité.

Car le travail collectif ne tient pas seulement à la bonne volonté des personnes. Il tient aussi à la perception d'une certaine équité. Savoir que des règles existent, qu'elles sont connues, qu'elles valent pour tous selon des principes lisibles, contribue à réduire l'arbitraire, à clarifier les attentes et à rendre les collaborations moins fragiles.

On pourrait dire les choses autrement : la confiance ne naît pas seulement des relations humaines, elle naît aussi de la solidité du cadre.

Bien sûr, aucune règle ne remplace l'intelligence du terrain. Aucune convention n'absorbe à elle seule les tensions du quotidien. Les situations restent complexes, les ajustements nécessaires, les discussions parfois vives. Mais l'existence d'une structure commune permet justement que ces ajustements ne soient pas chaque fois une improvisation totale.

La charpente n'empêche pas les mouvements ; elle évite l'effondrement.

C'est sans doute ce qui fait que l'on pense peu à elle quand tout va relativement bien. Comme toutes les structures efficaces, elle devient presque invisible à force d'être intégrée. On ne la remarque souvent qu'au moment où elle manque, où elle se fragilise ou lorsqu'elle doit être renforcée.

Il n'est donc pas inutile, de temps à autre, de rappeler que derrière la fluidité apparente d'une organisation résidentielle se trouvent aussi des règles patientes, négociées, consolidées, qui permettent aux maisons de ne pas reposer uniquement sur l'énergie individuelle des personnes.

Les murs accueillent. Les équipes animent. Les résidents habitent. Mais quelque part, hors du champ immédiat du regard, une charpente continue de tenir l'ensemble.

Convention collective de travail (CCT)

La convention collective de travail (CCT) qui régissait les établissements médico-sociaux (EMS) pour personnes âgées dans le canton de Genève était en vigueur depuis le 1^{er} janvier 2010. Initialement prévue jusqu'au 31 décembre 2014, elle a été prorogée jusqu'au 31 décembre 2020, puis reconduite tacitement au-delà de cette date jusqu'à ce que les parties, à savoir employeurs, associations faitières et représentants des employés négocient une nouvelle convention.

Ces négociations ont abouti dans le courant de l'année 2024 et la nouvelle CCT est entrée en vigueur le 1^{er} avril 2025. Cette nouvelle convention doit s'accompagner, comme la précédente, d'un répertoire des métiers (cf. page xx), lequel définit exhaustivement les fonctions existantes au sein d'un EMS. Ce répertoire des métiers n'entrera pas en vigueur au même moment que la CCT mais est attendu dans le courant de l'année 2025.

Les principes qui régissaient la relation de travail dans la CCT précédente sont maintenus, notamment en termes d'acquis sociaux. Un accent particulier a été mis sur la formation continue des collaborateurs et sur l'intégration d'aspects sociétaux ayant évolué durant la décennie écoulée, notamment par la prise en compte de réalités familiales diverses (familles monoparentales, couples non mariés, etc.).

On peut relever encore, sur le plan des congés spéciaux, l'introduction de la notion d'obligation envers un tiers (qui ne correspond pas à la notion "d'obligation d'entretien" issue du Code civil) atteint dans sa santé. Cette notion risque d'entraîner quelques situations

déliçates d'interprétation à l'avenir, puisqu'il appartiendra à l'employeur de se déterminer sur ce qui constitue une "obligation", et donc une cause du congé, au sens de la disposition de la CCT. Faire les courses pour sa voisine âgée atteinte d'une maladie chronique - et non pas seulement les membres de la famille du collaborateur - semble remplir la définition de l'article concerné, or cela peut-il constituer une cause de congé spécial, aussi respectable que cela soit?

Les parties devront rapidement s'entendre sur les modalités d'application de cette nouvelle clause, dont la portée n'a pas nécessairement été mesurée à sa juste valeur aux niveaux de ses implications dans la gestion des ressources humaines au quotidien.

Ce que la CCT ne dit pas (et ce qu'elle dit quand même)

Une convention collective, c'est un document. C'est aussi — si l'on y regarde de plus près — une architecture.

On ne la voit pas, la CCT. Elle ne figure pas sur les murs, elle ne figure pas dans les carnets de bord. Et pourtant, dans chaque résidence, elle est là — comme une charpente. Ce qui tient l'ensemble, pas toujours visible, mais sans quoi rien ne serait droit.

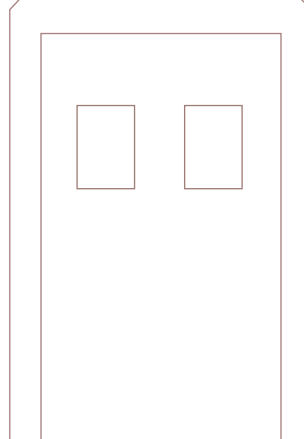
Une convention collective de travail fixe des règles: des salaires, des horaires, des droits, des obligations. Elle dit ce qui est dû et ce qui est attendu. En ce sens, elle est un cadre — utile, nécessaire, parfois discuté, mais nécessaire.

Mais une charpente fait plus que porter un toit. Elle distribue les charges. Elle permet à chacun de savoir où il se trouve dans l'ensemble. Elle crée une forme d'équité: pas d'égalité parfaite, parce que les situations ne sont jamais identiques, mais une structure commune qui empêche que les uns portent ce que les autres refusent.

Dans les EMS, cette structure a une importance particulière. Les équipes sont diverses — soignants, animateurs, agents de service, personnel administratif, techniciens, direction. Les horaires varient, les formations diffèrent, les statuts aussi. Ce qui pourrait n'être qu'une collection d'individus aux intérêts distincts devient, grâce à un cadre partagé, quelque chose d'autre: un collectif de travail.

Ce que la CCT ne dit pas, en revanche, c'est comment ce collectif prend vie. Elle ne dit pas comment on se transmet une information dans un couloir à six heures du matin. Elle ne dit pas comment on s'adapte, en temps réel, quand un imprévu survient. Elle ne dit pas ce que signifie «bien travailler ensemble» au-delà des obligations formelles.

Cela, c'est ce que les équipes construisent elles-mêmes — à partir du cadre, mais au-delà de lui. Dans les ajustements quotidiens, les solidarités silencieuses, les transmissions qui ne s'écrivent pas toujours et qui pourtant circulent. La charpente permet la maison. Mais c'est celles et ceux qui y travaillent qui la font vivre.



Le répertoire des métiers

Variation sur le répertoire des métiers

Dans les EMS genevois, chaque métier compte — et chaque métier a sa place. Le Répertoire des métiers est le document de référence qui reconnaît officiellement toutes les fonctions exercées au sein des établissements médico-sociaux, des soins infirmiers à la restauration, de l'entretien technique à l'administration.

Il répertorie plus de 50 fonctions, regroupées en quatre secteurs : les soins (infirmiers, aides-soignants, thérapeutes, animateurs...), l'hôtellerie et technique (gouvernantes, agents de maintenance, lingères, jardiniers...), l'administration (secrétaires, comptables, assistants sociaux...) et la restauration (cuisiniers, aides de cuisine...).

Concrètement, il attribue à chaque poste une classe salariale, négociée et validée collectivement par l'association faîtière et les organisations syndicales. Il tient également compte de la réalité de chaque établissement, avec certaines classifications directement dépendantes de la taille (nombre de lits) des établissements où s'exerce la fonction.

Il constitue une garantie concrète : celle que votre fonction est reconnue, nommée, et rémunérée de manière juste et transparente.

Le Répertoire des métiers procède avec méthode. Il distingue, ordonne, attribue, précise. À chaque fonction son intitulé, son périmètre, sa place dans l'ensemble. Il faut bien cela.

Les institutions aiment savoir de quoi elles sont faites. Ou, à tout le moins, comment elles se décrivent. Et pourtant, chacun sait qu'un établissement médico-social déborde toujours un peu de sa propre définition. Les métiers y sont bien ceux que le répertoire annonce, naturellement. Les soins, l'intendance, l'administration, la restauration, l'animation, la technique. Rien à redire. Mais une réalité curieuse persiste : les fonctions restent exactes, tandis que les journées, elles, prennent quelques libertés.

Une secrétaire répond à un téléphone, puis calme une inquiétude. Un agent technique intervient sur un dysfonctionnement, et se retrouve à écouter une confidence. En salle, on sert un repas, mais parfois aussi un repère dans la journée. Et dans les soins, bien des choses essentielles continuent d'échapper aux formulations impeccables des descriptifs de fonction.

Ce n'est pas un défaut du répertoire. C'est simplement que les métiers vivants ont cette particularité de ne jamais coïncider tout à fait avec leur propre définition. Le document met de l'ordre, et c'est heureux. Le reste appartient à ceux qui habitent les lignes sans jamais s'y laisser complètement enfermer.

G'Evolue: l'État de Genève refait ses calculs

Il aura fallu cinquante ans. Le système qui détermine le salaire des fonctionnaires genevois — et de bien d'autres — date de 1974. Autant dire qu'il a traversé l'invention du téléphone portable, la naissance d'internet et l'apparition de dizaines de métiers qu'on ne savait pas encore nommer à l'époque. Depuis l'entrée en vigueur de ce système, de nouvelles formations et de nouveaux métiers sont apparus, les exigences professionnelles se sont modifiées et le besoin de nouvelles compétences a vu le jour. D'où G'Evolue, le grand projet de réforme lancé par le canton.

De quoi parle-t-on exactement ?

G'Evolue est le projet de réforme du système d'évaluation des fonctions et de rémunération de l'État de Genève. Il concerne le personnel soumis à la loi sur le traitement (LTrait), ainsi que les institutions subventionnées qui appliquent les mécanismes salariaux de l'État — soit plus de 50 000 personnes et près de 1 800 fonctions. Les établissements médico-sociaux genevois font partie du périmètre. Ce qui se décide dans les bureaux de l'Office du personnel de l'État concernera directement les équipes des Résidences.

Repartir de zéro — ou presque

Les associations représentatives du personnel et le Conseil d'État ont signé, en mai 2022, un protocole d'accord fixant le cadre du projet. Une Commission d'évaluation technique paritaire (CETP) — moitié représentants du personnel, moitié représentants de l'employeur — a été chargée de construire le nouveau système. Pour ne pas réinventer la roue seuls, c'est la société PricewaterhouseCoopers SA (PwC), basée à Genève, qui a été mandatée via un appel d'offres public. Elle apporte sa méthode STRATA, utilisée depuis plus de 25 ans, adaptée aux spécificités de l'État de Genève.

Le futur système repose sur quatre dimensions et neuf critères destinés à mieux capter la réalité du travail d'aujourd'hui. L'ambition affichée: valoriser des compétences longtemps sous-estimées — les compétences relationnelles, psychosociales, l'expertise de terrain — et garantir l'égalité salariale entre femmes et hommes. Le futur système devra être transparent, intelligible et public.

Un chantier colossal

Les chiffres donnent le vertige: plus de 600 séances de revue métier ont été effectuées, plus de 10 000 documents analysés, et les 1 835 fonctions ont toutes été évaluées. En janvier 2026, le Conseil d'État a validé le système d'évaluation élaboré par la CETP. Une étape majeure.

Il reste à proposer une nouvelle grille de rémunération et un catalogue des fonctions, avant les travaux parlementaires. La mise en œuvre du nouveau système est prévue au 1^{er} janvier 2028.

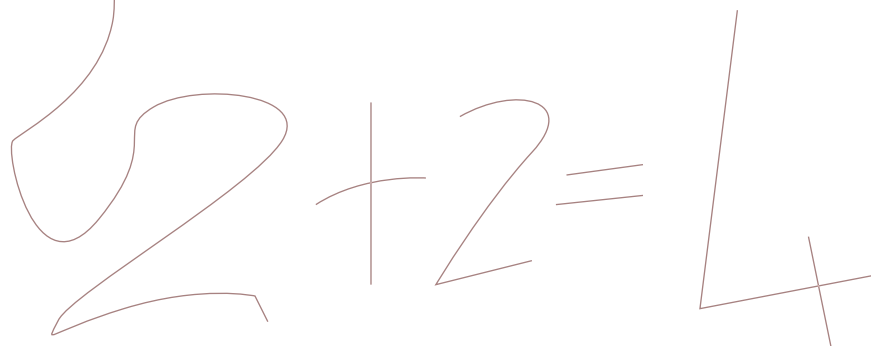
Ce que ça changera — et ce que ça ne changera pas. La question qui taraude: est-ce qu'on va gagner moins? La réponse officielle est non. Le protocole d'accord prévoit que le nouveau système n'entraîne aucune diminution du traitement annuel perçu par le personnel en fonction à l'entrée en vigueur de G'Evolue. Les annuités, elles, seront maintenues. Pour les collègues proches de la retraite, les personnes âgées de 60 ans et plus au moment de l'entrée en vigueur bénéficient d'une garantie: la progression salariale prévue selon l'ancien système leur est acquise.

G'Evolue promet en revanche de faire évoluer la lisibilité des parcours professionnels. Le nouveau catalogue des fonctions introduit des filières et des passerelles entre métiers — une façon de rendre visible ce que beaucoup savent déjà: qu'on ne reste pas forcément toute sa vie au même poste, et qu'une aide-soignante expérimentée n'a pas le même profil qu'une nouvelle recrue, même si la fiche de paie dit encore la même chose.

La suite

Les prochaines étapes seront déterminantes: c'est lors de la négociation de la nouvelle grille de rémunération, attendue d'ici 2027, que se jouera concrètement l'impact pour chaque métier. D'ici là, la commission paritaire communique sur l'état d'avancement de ses travaux au minimum deux fois par an.

Plus d'informations: ge.ch/dossier/g-evolue



La réforme des appointements
Comédie administrative en un
acte et en vers

Personnages

MONSIEUR DE VIEILBARÈME, gardien des anciennes classifications.
MADAME D'ÉQUITÉ, responsable politique.
CLÉANDRE, commis raisonnable.
DORANTE, représentant du personnel.
LISSETTE, soignante.
STRATAMON, docteur en méthodes nouvelles.
UN GREFFIER.
LE CHŒUR DES EMPLOYÉS.
La scène est à Genève.

Acte unique
Scène première

MONSIEUR DE VIEILBARÈME, CLÉANDRE.
MONSIEUR DE VIEILBARÈME. —
Depuis cinquante ans pleins, dans nos doctes maisons,
Nous rangeons les emplois selon d'antiques noms.
Ce calcul, né jadis sous d'autres magistratures,
A vu changer le monde et durer ses clôtures.
Le siècle a fait surgir des métiers inconnus,
Des savoirs imprévus, des talents méconnus ;
Mais notre vieux registre, en sa noble paresse,
Mesure l'aujourd'hui d'une ancienne justesse.
CLÉANDRE. —
On dit qu'un grand projet, sous un nom fort nouveau,
Vient secouer enfin ce vénérable tableau.
MONSIEUR DE VIEILBARÈME. —
Oui, l'État, cette fois, refait son arithmétique ;
Et l'on nomme G'Evolve un chantier politique.
Il prétend mieux juger les fonctions, les métiers,
Les charges, les savoirs, les soins particuliers.
CLÉANDRE. —
Et qui donc est compris dans pareille entreprise ?
MONSIEUR DE VIEILBARÈME. —
Quiconque, par l'État, voit sa paie être assise ;
Et mainte institution, selon mêmes ressorts,
Suit du salaire public les usages et les sorts.
Plus de cinquante mille âmes sont concernées,
Et près de deux mille fonctions examinées.
Les EMS aussi, dans ce vaste mouvement,
Verront passer chez eux le nouveau règlement.

Scène II

LES MÊMES, DORANTE.
DORANTE. —
Monsieur, j'entends parler de réforme et de grille ;
Et mon cœur, à ces mots, ne dort pas bien tranquille.
Quand l'État nous promet un système meilleur,
Je crains qu'au bout du compte il ne cherche un tailleur.
CLÉANDRE. —
Vous croyez donc toujours qu'un calcul nous menace ?
DORANTE. —
Je sais qu'un beau discours souvent couvre une impasse.

On parle d'équité, de progrès, de raison ;
Puis l'on trouve, en chemin, quelque obscure façon.
MONSIEUR DE VIEILBARÈME. —
Le soupçon est humain, mais la chose est paritaire.
Un protocole écrit fixa toute la matière.
En mai deux mille vingt-deux, l'accord fut arrêté ;
Employeur et personnel y furent consultés.
DORANTE. —
Paritaire, dites-vous ? Voilà qui me rassure,
Pourvu que dans les faits le mot garde mesure.

Scène III

LES MÊMES, MADAME D'ÉQUITÉ.
MADAME D'ÉQUITÉ. —
Messieurs, point de tumulte et moins d'emportement.
Ce chantier ne se fait ni seul ni brusquement.
Une commission, moitié ci, moitié l'autre,
Travaille à rebâtir un système qui soit nôtre.
DORANTE. —
Et ce docte appareil, par qui fut-il guidé ?
MADAME D'ÉQUITÉ. —
Par un maître expert, dûment auditionné.
Un appel d'offres public nous permit de l'entendre ;
Sa méthode a déjà de quoi se faire comprendre.
CLÉANDRE. —
Quel est donc cet oracle ?
MADAME D'ÉQUITÉ. —
Il s'avance à propos.

Scène IV

LES MÊMES, STRATAMON.
STRATAMON. —
Je viens, sans imposer ni dogmes ni fardeaux,
Offrir à vos débats des cadres et des niveaux.
Ma méthode, éprouvée en diverses contrées,
Classe sans mépriser les tâches rencontrées.
DORANTE. —
Vous classez les humains ?
STRATAMON. —
Non pas les cœurs, Monsieur ;
Mais ce qu'un poste exige en savoir, force et cœur.
Quatre dimensions, neuf critères pour comprendre
Ce que l'ancien barème a cessé de nous rendre.
LISSETTE, entrant. —
Et saurez-vous compter la fatigue des nuits,
Le calme qu'il faut prendre au milieu des ennuis,
L'art de tenir la main, d'apaiser la colère,
De parler justement quand le silence éclaire ?
STRATAMON. —
Madame, c'est bien là l'un des points de l'effort :
Nommer ce que longtemps l'on tint pour moindre sort.
Le lien, l'attention, les savoirs de terrain
Doivent cesser enfin de compter pour du rien.

MADAME D'ÉQUITÉ. —
L'égalité des sexes est aussi dans l'affaire :
Il faut rendre visible un ordre plus sincère.
Le système à venir devra, pour être bon,
Être public, lisible, et clair en sa raison.

Scène V

LES MÊMES, UN GREFFIER.

LE GREFFIER. —

Si l'on veut des chiffres, en voici l'inventaire :
Six cents séances au moins ont remué matière ;
Dix mille documents furent lus, comparés ;
Tous les emplois enfin se virent évalués.
Mille huit cent trente-cinq fonctions mises en balance ;
Et le Conseil d'État, dans sa haute prudence,
En janvier vingt-six, valida le système entier
Que la commission s'était plu d'édifier.

DORANTE. —

Voilà beaucoup de feuilles et bien des assemblées.
Mais les bourses, enfin, seront-elles troublées ?

MADAME D'ÉQUITÉ. —

Point encore. Il nous faut, avant l'ultime pas,
La grille des salaires et le catalogue adéquat.
Puis viendra le débat dans l'arène publique,
Où chaque chiffre aura son destin politique.

CLÉANDRE. —

Et quand tout cela doit-il prendre son effet ?

MADAME D'ÉQUITÉ. —

Au premier jour de vingt-huit, si le chemin se fait.

Scène VI

DORANTE, LISETTE, STRATAMON, MADAME D'ÉQUITÉ.

DORANTE. —

Je viens donc à la peur qui travaille les âmes :
Perdra-t-on son salaire au nom de vos programmes ?

MADAME D'ÉQUITÉ. —

L'accord le dit : nul agent, dans le temps de l'entrée,
Ne verra diminuer sa paie déclarée.

Le traitement annuel, acquis jusqu'à ce jour,
Ne doit pas être atteint par le nouveau détour.

DORANTE. —

Et les annuités ?

MADAME D'ÉQUITÉ. —

Elles seront gardées.

DORANTE. —

Et les plus anciens ?

MADAME D'ÉQUITÉ. —

Leurs marches sont sauvées.

Qui, lors du changement, aura soixante ans faits,
Gardera les progrès que l'ancien ordre promet.

LISETTE. —

Voilà pour ne point perdre ; et que gagne-t-on donc ?

Car il faut autre chose à ce grand nom profond.

STRATAMON. —

On verra mieux les voies, les passages, les suites,
Les métiers apparentés, les expériences instruites.
Une aide aguerrie, après tant d'années de soin,
N'est pas l'égale exacte au tout premier besoin.

CLÉANDRE. —

Ainsi le catalogue aura quelque sagesse :

Dire ce que le temps ajoute à la noblesse

D'un métier qu'on croyait figé dans son intitulé,

Mais que chaque saison oblige à remodeler.

Scène VII

LE CHŒUR DES EMPLOYÉS.

LE CHŒUR. —

Ô réformes d'État, vos noms sont magnifiques ;
Vos tableaux sont profonds, vos critères méthodiques.

Mais le vrai jugement, chacun le sait ici,

Viendra lorsque la grille aura parlé aussi.

Car un système est beau dans sa philosophie ;

Il devient plus sérieux quand la paie s'y fie.

D'ici là, deux fois l'an, qu'on nous dise où l'on va,

Sans perdre dans les mots ce que chacun vivra.

DORANTE. —

Gardons donc l'œil ouvert, sans colère inutile ;

La prudence est parfois une vertu civile.

LISETTE. —

Et souhaitons seulement qu'enfin l'on sache voir

Ce que le soin demande, au-delà du devoir.

MADAME D'ÉQUITÉ. —

Que chacun soit pesé sans honte ni mystère :

C'est là tout le dessein de cette grande affaire.

MONSIEUR DE VIEILBARÈME. —

Pour moi, vieux serviteur des barèmes passés,

Je vois qu'il faut parfois ranger ses vieux dossiers.

STRATAMON. —

Et moi, je conclus donc, sans plus longue formule :

Un État qui recompte est un État qui scrute.

DORANTE, au public. —

Mais lorsque l'État compte, amis, souvenons-nous :

Il faut compter aussi ceux qui veillent pour vous.

FIN DE L'ACTE UNIQUE

... des métiers!

Un EMS, c'est d'abord une somme de présences. Des visages que l'on croise chaque matin, des voix que l'on reconnaît, des mains qui accompagnent, préparent, réparent, animent. Derrière le mot «établissement», il y a des femmes et des hommes dont le quotidien se tisse au plus près de celui des résidents — et dont le travail, souvent discret, est pourtant au cœur de tout.

Ce numéro leur est consacré. Non pour dresser des portraits héroïques, mais pour dire simplement ce que chaque métier porte en lui : une technicité, une attention, une manière d'être présent qui ne s'improvise pas.

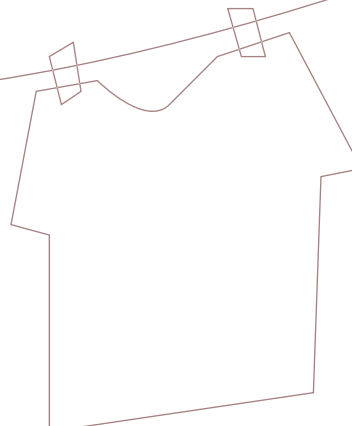
De l'aide-soignante à l'infirmier en psychiatrie, de la lingère au technicien, de la réceptionniste à l'animatrice socio-culturelle — ils composent ensemble ce tissu invisible qui fait qu'une résidence est, vraiment, un lieu de vie.

Au cœur du quotidien

Dans un EMS, **l'aide soignant-e** est sans doute la personne qui connaît le mieux chaque résident — mieux, parfois, que quiconque. C'est elle (lui) qui, chaque matin, accompagne les premiers gestes du réveil ; c'est lui (elle) qui, le soir, s'assure que chacun trouve le repos. Entre ces deux moments, des dizaines d'interactions, de regards échangés, de mots murmurés.

Son rôle va bien au-delà des soins techniques. Il-Elle est formé-e à lire ce que les mots ne disent pas : un silence inhabituel, une posture qui change, un sourire qui s'absente. Cette vigilance discrète lui permet de détecter précocement une fragilité, d'alerter l'équipe soignante, ou simplement d'offrir le soutien moral qui changera la couleur d'une journée.

Accompagner un résident dans les gestes simples du quotidien - s'habiller, se déplacer, se nourrir - peut sembler anodin. C'est pourtant un acte fondamental pour préserver son autonomie et sa dignité. L'aide-soignant-e le sait : la manière dont il-elle fait les choses compte autant que l'action requise. La douceur, le rythme, le respect de la singularité de chaque personne ; voilà ce qui transforme un soin en une relation. Ce métier exige patience, adaptabilité et une solidarité constante avec les autres membres de l'équipe. Il est aussi source, pour celles et ceux qui l'exercent, d'une richesse humaine rare : celle d'accompagner, jour après jour, des personnes qui nous confient ce qu'elles ont de plus précieux.





Le linge, entre technique et humanité

On ne les voit pas toujours, mais leur travail se remarque à chaque instant: des draps impeccables, des vêtements bien repassés, des tenues propres et reconnaissables. **Les professionnels de la lingerie** sont des rouages essentiels du confort quotidien des résidents.

Leur métier est plus technique qu'on ne l'imagine: détachage, lavage, séchage, repassage, pliage, marquage des vêtements, coutures de réparation; autant d'opérations menées dans le respect rigoureux des normes d'hygiène, tout en intégrant les impératifs d'économie et d'écologie propres à chaque établissement.

Mais la lingerie n'est pas un espace coupé du reste. La distribution du linge dans les chambres crée un contact régulier avec les résidents — un moment d'échange simple, souvent apprécié. Certains établissements vont plus loin, en proposant à quelques résidents qui le souhaitent de participer au pliage de serviettes ou à de petits travaux: une façon de se sentir utile, de rester actif, de contribuer à la vie collective.

En lien étroit avec les équipes soignantes, les lingères et lingeurs participent aussi à l'organisation des armoires, au tri et au suivi des vêtements; y compris ceux confiés à des prestataires extérieurs pour des nettoyages spécifiques. Une logistique invisible, mais indispensable au bien-être de chacun.

L'homme de l'ombre qui fait tourner la maison

Il n'est pas toujours en première ligne, et pourtant, quand quelque chose ne va pas, c'est vers lui que tout le monde se tourne. **Le référent technique** d'un EMS est l'un de ces professionnels dont on mesure pleinement l'importance... le jour où il manque.

Son domaine? Tout ce qui se voit; et surtout tout ce qui ne doit pas se remarquer. Des systèmes d'alarme (incendie, résidents, personnel) aux équipements de chauffage et de ventilation, de l'entretien du jardin à la maintenance des lits médicalisés, des ordinateurs aux téléphones en panne: le technicien est à la fois préventif et réactif, planificateur et pompier.

Ce qui distingue ce rôle, c'est une polyvalence rare. Connaître un peu chaque corps de métier, nouer des relations de confiance avec les fournisseurs et prestataires extérieurs, gérer les priorités dans l'urgence — et rester joignable le week-end et la nuit, parce que les pannes, elles, ne prennent pas de congés.

Les résidents aussi le connaissent bien: une télévision récalcitrante, une ampoule à changer, un câble débranché; autant de petits tracas du quotidien que le technicien règle avec efficacité et souvent avec ce brin de bonne humeur qui fait de lui un visage familier dans la résidence.

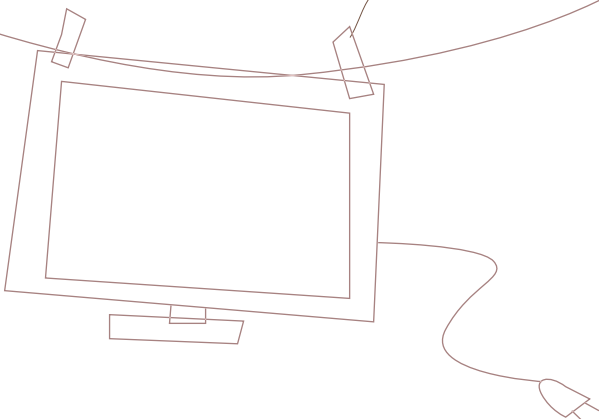
Le premier visage de la résidence

Avant même d'avoir rencontré le directeur ou croisé un soignant, le visiteur, la famille, le nouveau résident — tous ont en commun un premier contact: la réception. Ce moment compte plus qu'on ne le pense.

Les réceptionnistes d'un EMS ne sont pas de simples standardistes. Elles sont à la fois le visage et la voix de l'établissement: elles accueillent, orientent, rassurent, gèrent les urgences administratives, relaient les informations entre équipes, répondent aux familles inquiètes avec autant de doigté que d'efficacité.

Leur position est particulière: au carrefour de tous les flux humains de la résidence. Elles voient passer les résidents qui partent en sortie et ceux qui rentrent, les familles heureuses et celles qui s'inquiètent, les livraisons, les visiteurs extérieurs, les nouveaux collaborateurs qui cherchent leurs repères. Tenir ce poste avec constance, chaleur et discrétion demande une intelligence relationnelle réelle.

Multi-tâches par nature, capables de mener plusieurs conversations en parallèle sans jamais perdre leur calme ni leur bienveillance, les réceptionnistes contribuent silencieusement à l'atmosphère de confiance qui fait la réputation d'une bonne résidence. Un rôle central, souvent discret — et toujours indispensable.



Animation socio-culturelle Faire vivre la maison

Dans un EMS, certains professionnels n'ont pas d'abord pour mission de soigner, mais de faire en sorte que la vie continue pleinement. **Les animateurs et animatrices socio-culturel-le-s** appartiennent à cette catégorie singulière : celle de celles et ceux qui veillent à ce qu'un établissement soit véritablement un lieu de vie, et non seulement un lieu d'accompagnement ou de soins.

Leur travail ne se résume pas à organiser des activités. Bien sûr, ils imaginent des ateliers, des sorties, des fêtes, des rencontres, des moments culturels ou simplement des instants de convivialité. Mais leur rôle va bien au-delà. Ils accompagnent aussi les résidents dans mille dimensions du quotidien : un déplacement, un repas, une visite à l'extérieur, un rendez-vous, une conversation, un lien à maintenir avec la famille ou le monde d'avant.

Ce métier demande une attention particulière aux personnes. Savoir proposer sans imposer. Observer les envies, percevoir les hésitations, respecter les rythmes, reconnaître ce qui fait encore plaisir, ce qui rassure, ce qui stimule ou apaise. Il faut de la créativité, bien sûr, mais aussi une grande capacité d'adaptation : ce qui fonctionne avec l'un ne conviendra pas nécessairement à l'autre. Parce qu'ils sont au contact direct des résidents, jour après jour, les

professionnels du socio-culturel occupent une place particulière dans l'institution. Ils travaillent avec les soins, les psychologues, l'administration, la cuisine, les équipes techniques, les familles et les partenaires extérieurs. Ils relient des univers qui, sans eux, se croiseraient parfois moins naturellement. C'est un métier d'énergie et de présence, mais aussi de finesse relationnelle. Car faire vivre une maison, ce n'est pas seulement remplir un programme : c'est contribuer à préserver, chez chaque résident, le sentiment d'exister encore comme personne à part entière.

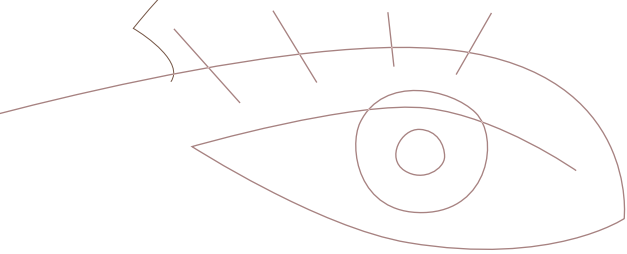
Soins infirmiers Au plus près du vivant

Dans un EMS, **l'infirmier ou l'infirmière** occupe une place singulière : celle d'un professionnel qui conjugue expertise clinique, vigilance constante et présence humaine. Son rôle ne se limite ni aux soins techniques ni à l'exécution de prescriptions. Il consiste à accompagner des personnes âgées dans toute la complexité de leur situation, en tenant compte aussi bien de leur état physique que de leurs dimensions psychiques, affectives, sociales ou spirituelles.

Ce métier exige une capacité permanente d'observation, d'analyse et de décision. Détecter une dégradation de l'état de santé, gérer une urgence, adapter une prise en charge, coordonner un traitement, assurer la continuité des soins : autant de responsabilités qui demandent rigueur, sang-froid et discernement. Mais cette compétence clinique ne prend son sens qu'inscrite dans une relation de confiance avec le résident, ses proches et l'ensemble des professionnels qui gravitent autour de lui.

L'infirmier ou l'infirmière travaille rarement seul-e. Il ou elle collabore avec les aides-soignants, les médecins, les thérapeutes, les psychologues et les autres métiers de l'établissement. Il faut transmettre, coordonner, superviser, expliquer, parfois enseigner. Car le soin, dans un lieu de vie, relève toujours d'un travail collectif.

Savoir soigner, c'est aussi savoir écouter autrement : percevoir ce qui ne se dit pas avec des mots, reconnaître une inquiétude dans un silence, une fatigue dans un regard, une solitude derrière un comportement. C'est entrer dans la réalité du résident sans imposer la sienne, accueillir ce qu'il vit avec tact, patience et présence. C'est aussi savoir l'aider à retrouver, même dans une situation



Infirmier en psychiatrie Redonner le pouvoir d'agir

difficile, des ressources intérieures, un apaisement, parfois simplement un sourire ou un instant de répit. Cette qualité d'écoute et d'accompagnement fait pleinement partie du soin.

Il y a aussi ainsi, dans ce métier, une dimension plus discrète, mais essentielle : accompagner les fragilités de l'existence. Respecter les choix d'une personne, entendre ses craintes, soutenir ses proches, traverser avec elle des moments de grande vulnérabilité, parfois jusqu'à la fin de vie. Soigner, ici, ne signifie pas seulement traiter. Cela signifie aussi être présent, avec compétence et humanité, là où la vie demande le plus d'attention.

Dans le champ de la santé mentale, **l'infirmier en psychiatrie** occupe une place singulière : celle d'un professionnel qui conjugue expertise clinique, relation thérapeutique et présence humaine. Son rôle ne se limite pas aux soins techniques ni à la simple administration de traitements. Il consiste à accompagner la personne dans toute la complexité de son vécu, en tenant compte de ses aspirations, de ses forces, ainsi que de ses dimensions psychiques, physiques, sociales et spirituelles.

Ce métier exige une capacité permanente d'observation, d'écoute active et discernement. Repérer les signes de vulnérabilité, soutenir la gestion des crises, co-construire des stratégies d'adaptation (coping) et favoriser l'autonomie sont autant de responsabilités qui demandent rigueur, flexibilité et ouverture. Mais cette compétence clinique ne prend tout son sens qu'en plaçant le résident au centre de son projet de soins, dans une relation de partenariat horizontal, et en collaborant activement avec les proches au besoin et le réseau.

L'infirmier travaille au cœur d'une équipe pluridisciplinaire. Il collabore avec les psychiatres, les infirmiers spécialisés et les autres acteurs du réseau de santé et du social. Il s'agit de transmettre, coordonner, soutenir, et surtout, favoriser le partage des savoirs.

En effet, le soin en psychiatrie constructive relève toujours d'un travail collectif et communautaire.

En outre, la dimension essentielle et porteuse d'espoir est d'accompagner les

transitions de vie et le cheminement vers le rétablissement. Respecter les choix et l'autodétermination du résident, accueillir ses craintes sans jugement, et croire en ses compétences et son potentiel de reconstruction sont le cœur de notre action.

Soigner, ici, ne signifie pas seulement stabiliser des symptômes ou traiter une pathologie ; cela signifie être présent, avec authenticité et humanité, pour redonner le pouvoir d'agir là où la trajectoire de vie a été bousculée.

A voix douce

On leur demande rarement ce qu'ils pensent. On les voit faire — nettoyer, soigner, servir, réparer, accueillir — mais on les entend peu. Pour ce numéro, nous leur avons posé une question simple : qu'est-ce que ça fait, vraiment, de faire ce métier-là, ici ?

Ce qui suit n'est pas une série de portraits officiels. Ce sont des voix, parfois hésitantes, souvent précises, toujours sincères. Des gens qui décrivent ce que les fiches de poste ne disent pas : la nuit qui change tout, le linge qui a une histoire, le repas qui réveille un souvenir, la porte qu'on frappe avant d'entrer parce que cette chambre appartient à quelqu'un. Ils parlent de fatigue et de sens, de routine et de présence, de petits gestes qui ne se voient pas et qui pourtant comptent pour tout. Ensemble, ils dessinent — sans le savoir tout à fait — ce que c'est que de prendre soin.

Nous faisons partie des métiers de l'ombre, et pourtant notre rôle est essentiel dans le confort et le bien-être des résidents.

Le travail de l'intendance est souvent discret. Les familles remarquent surtout le résultat, une chambre propre, rangée, un environnement agréable. Parfois, elles ne voient notre présence qu'en cas de problème, mais cela fait partie du métier. Heureusement, beaucoup savent aussi reconnaître le travail fourni au quotidien. Même si notre domaine est souvent moins visible que celui des soignants, il n'y a aucune compétition. Nous travaillons tous dans le même objectif «le bien-être des résidents». Au-delà du nettoyage, il y a aussi le contact humain. Quelques mots échangés dans une chambre, un regard, un sourire, une main posée sur une épaule... Certains résidents ne peuvent plus toujours remercier avec des mots, mais leurs expressions en disent souvent beaucoup. Pour ma part, il y a une tâche que j'apprécie particulièrement, le nettoyage des vitres du restaurant ! Car la plupart des résidents sont présents dans la salle et observent attentivement ce que je fais. Certains me sourient, d'autres applaudissent ou lèvent le pouce pour me remercier. Ces gestes simples valent tous les discours. Quand je quitte mon travail en fin de journée, je repars avec la satisfaction d'avoir fait de mon mieux. Et même si demain il faudra recommencer, c'est justement cela qui donne du sens à mon métier.

David D. C., hôtellerie, EMS Villa Mona

On me demande parfois si je «fais des soins». Oui, bien sûr. Je distribue des traitements, je surveille des constantes, je gère des transmissions, des urgences, des médecins qu'il faut joindre, des familles inquiètes, des équipes à coordonner. Mais si je devais dire ce qu'est vraiment mon métier, je dirais plutôt : tenir ensemble.

Tenir ensemble le clinique et l'humain. La rigueur et l'imprévisible. La personne âgée qui refuse son traitement ce matin alors qu'hier tout allait bien. La fille qui arrive persuadée que sa mère «n'est pas assez stimulée». L'aide-soignante qui sort d'une chambre bouleversée après une toilette difficile. On nous imagine parfois dans une mécanique de gestes techniques. En réalité, on passe beaucoup de temps à interpréter, à ajuster, à rassurer. Et à décider vite, parfois avec peu d'éléments. Ce que j'aime ? Quand un résident me dit simplement : «Ah, c'est vous aujourd'hui.»

Anonyme, infirmière

Mes activités au sein de la Villa Mona sont variées et éloignent la routine du quotidien, ce qui me convient parfaitement. Assurer la quiétude des lieux et veiller à ce que chacun puisse travailler ensemble dans un esprit de réflexion, de respect et de bon sens fait pleinement partie de mon rôle.

J'apprécie particulièrement l'accueil des proches aidants, souvent démunis lorsqu'ils nous sollicitent pour obtenir une aide ou trouver une solution de placement. Certaines situations sont délicates, interpellent et m'émeuvent profondément, ce qui peut parfois être éprouvant. Malgré cela, il est essentiel pour moi d'offrir une écoute attentive, un soutien humain et des réponses adaptées. Le travail en binôme est particulièrement enrichissant. Il permet de mettre en commun nos compétences respectives afin d'adopter une approche centrée sur une vision holistique de la personne que nous accompagnons dans le soin. Cette complémentarité favorise une prise en charge cohérente, réfléchie et respectueuse des besoins de chacun. Ma plus grande satisfaction est de constater que les prestations et les approches que je défends deviennent un langage commun au sein de l'équipe. Voir le fil conducteur ainsi que la philosophie de notre direction respectés et vécus au quotidien représente pour moi une véritable source de motivation et de sens dans mon travail.

Stéphane W., coordinateur, EMS Villa Mona



Sortir avec les résidents ce n'est pas simplement changer de décor.

C'est ouvrir une parenthèse de liberté, de partage et d'émotions. Chaque sortie devient une occasion précieuse de créer des souvenirs, de raviver des sourires et de renforcer les liens humains.

Que ce soit une promenade au grand air une visite culturelle ou un simple moment autour d'un café ces instants permettent aux résidents de s'évader du quotidien, de retrouver des sensations parfois oubliées et de vivre pleinement l'instant présent. Les regards s'illuminent, les échanges se multiplient et les rires résonnent. Au-delà de l'activité elle-même, ces sorties sont surtout des moments de vie, riches en émotions et en humanité. Elles témoignent de notre engagement à offrir bien plus qu'un accompagnement une véritable qualité de vie, où chacun trouve sa place, son plaisir son bien-être. Parce que chaque sortie compte et que chaque sourire est une réussite.

Ideal M., ASSC, EMS Résidence Beauregard

Le matin, c'est un ballet. Chacun avec son rythme, son humeur, ses douleurs, ses habitudes. Certains veulent se lever tout de suite. D'autres veulent encore dix minutes, qui deviennent vingt. Certains parlent beaucoup. D'autres ne disent rien, mais tout se lit sur leur visage.

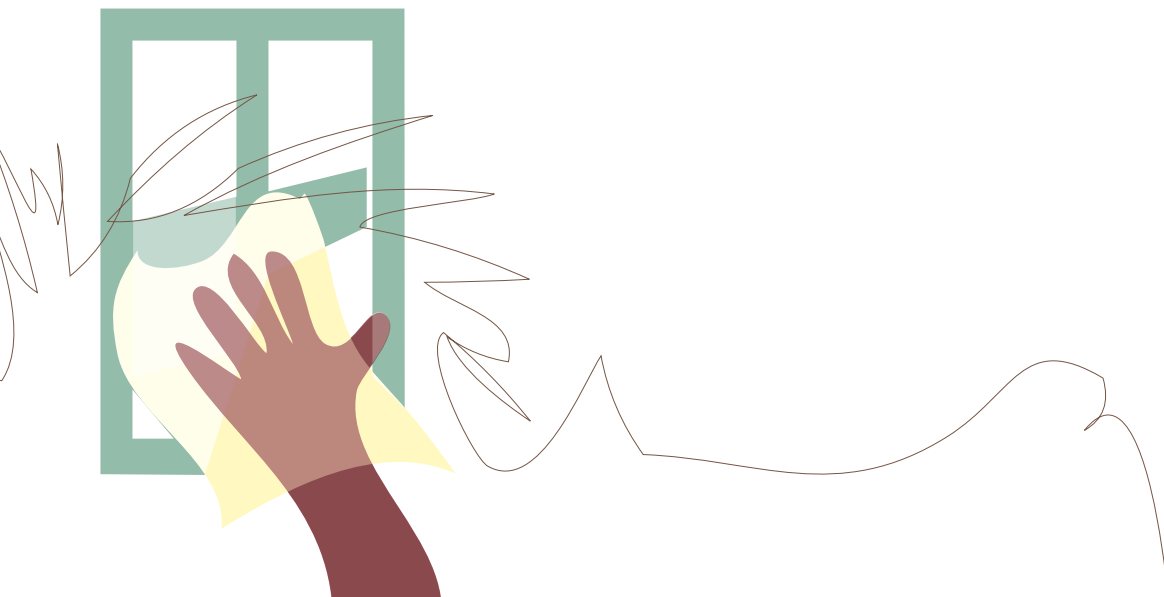
Faire une toilette, vu de l'extérieur, cela paraît simple. En réalité, c'est entrer dans l'intimité de quelqu'un. Il faut de la technique, oui, mais surtout du tact. On ne manipule pas un corps. On accompagne une personne. Il y a des résidents que je connais mieux que certains membres de leur famille. Pas parce que je prends leur place. Parce que je suis là, tous les jours, dans ces moments très concrets où l'on est vulnérable. C'est un métier fatigant. Physiquement, nerveusement. Mais profondément humain.

Anonyme, aide-soignante

Vieillir ou traverser une période de vulnérabilité à la maison demande du courage, mais aussi un accompagnement de chaque instant.

Notre mission d'infirmière à domicile est de permettre un maintien sécurisé, dans le respect des habitudes et de l'histoire du bénéficiaire. Tout commence par de l'écoute et de la bienveillance parce que chaque situation est unique. Prendre le temps de créer une relation de confiance, sans jugement, avec douceur et respect. Effectivement rentrer dans leur intimité n'est pas chose simple pour nos aînés. Nous mettons un point d'honneur à mettre en place des soins individualisés et adaptés à chacun. Nous ne travaillons pas seulement pour eux, mais avec eux. Les proches aidants font partie intégrante de l'équilibre, et nous sommes là pour les soutenir autant que le bénéficiaire. Nous favorisons également une collaboration inter professionnelle pour une prise en charge fluide, qualitative et l'infirmière référente est l'interlocutrice privilégiée. Elle assure une coordination entre les différents acteurs du réseau de soins (médecins, physiothérapeutes, pharmaciens, aides à domicile, etc.). Le travail des soins à domicile est un monde à part, inter-générationnel où chacun peut trouver sa place et évoluer selon ses valeurs. Le plus beau dans ce métier, c'est le plaisir d'accompagner et de continuer de voir briller la petite étincelle dans les yeux de nos aînés.

*Carole R., infirmière à domicile,
Fondation SeAD*





Je déteste quand on parle de «faire passer le temps». Si mon travail consistait à occuper les gens, je changerais de métier.

Ce que nous essayons de faire, c'est maintenir du désir, de la curiosité, de l'élan. Cela peut passer par un atelier mémoire, une discussion politique, un concert, une sortie, un jeu, ou simplement un café partagé. Certaines personnes arrivent ici avec l'idée que leur vie active est terminée. Comme si le simple fait d'entrer en EMS les faisait basculer dans une salle d'attente. Or il reste énormément de vie. Parfois, un résident mutique se met à chanter tout un refrain appris enfant. Une autre personne, qu'on croyait désengagée, se révèle redoutable aux cartes. Notre travail, c'est d'ouvrir des portes.

Anonyme, animation socio-culturelle

Le repas, ce n'est jamais juste le repas. Pour certaines personnes, c'est le moment principal de la journée. Le moment social. Le moment où l'on choisit encore quelque chose. Le moment où l'on observe qui est là, qui manque, qui va mieux.

Il faut aller vite, parfois très vite. Mais sans donner cette impression. Il y a aussi les frustrations : «ce n'est pas assez chaud», «je voulais l'autre dessert», «hier c'était meilleur». Il faut encaisser cela sans le prendre contre soi. Mais il y a aussi les petites fidélités. Ceux qui veulent toujours la même place. Ceux qui plaisantent avec nous. Ceux qui remarquent quand on est absente. Servir, ici, c'est aussi faire relation.

Anonyme. Service en salle de restaurant

Mon travail n'a, en apparence, rien à voir avec le soin. Je ne rencontre presque jamais les résidents. Je travaille avec des chiffres, des échéances, des justificatifs, des contrôles.

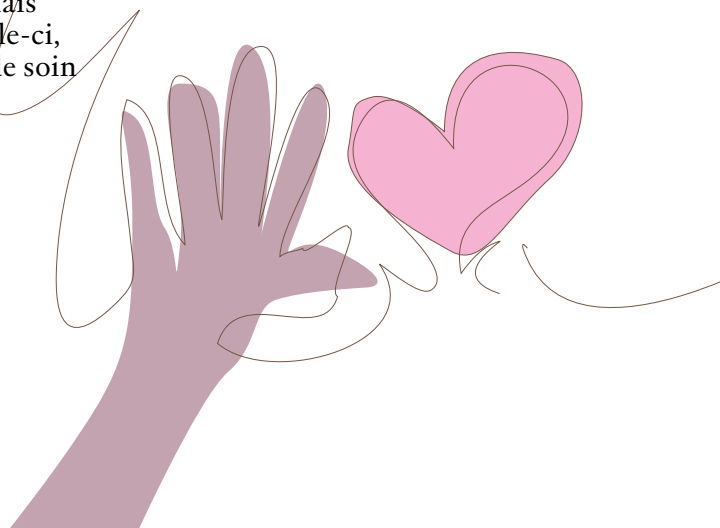
Et pourtant. Un établissement mal géré financièrement devient vite un établissement fragilisé. Derrière chaque ligne comptable, il y a des réalités très concrètes : des postes, des équipements, des formations, des investissements, des choix. La comptabilité, ce n'est pas seulement enregistrer le passé. C'est aussi rendre possible l'avenir. Je sais que mon métier paraît abstrait. Mais dans une organisation comme celle-ci, il participe lui aussi à une forme de soin structurel.

Anonyme, administration

L'autre jour, à la réception, nous avons partagé un moment magique avec l'une de nos résidentes, d'origine finlandaise. Elle ne parle malheureusement plus un mot de français, et nous ne parlons pas un mot de finnois. Autant dire que le défi de la communication est de taille !

Afin de l'aider à s'orienter, nous devons sans cesse improviser. Nous avons commencé à mimer les gestes, afin de lui expliquer qu'elle se trouvait en Suisse, à Genève à l'aide d'un plan de l'Europe vite imprimé, avec de grands sourires. Un autre soignant venu à la rescousse tentait de répéter un mot vaguement traduit sur son téléphone, le tout sous le regard d'abord intrigué, puis amusé de notre résidente. En un instant, la barrière de la langue a fondu. Elle a éclaté de rire face à nos talents de mime, avant de nous répondre par un flot de paroles chaleureuses dans sa langue. Nous n'avons pas tout compris avec les oreilles, mais tout compris avec le cœur. Entre deux gestes de la main et un grand «Kiitos» (Merci) glané au passage, ce moment tout simple s'est transformé en un magnifique échange, plein de complicité et de bonne humeur. Une jolie rencontre au quotidien à la réception.

*Alida B. et Jocelyne N.,
accueil, EMS Villa Mona*





Ce qui m'a toujours frappée à La Méridienne, c'est que le soin commence avant les soins.

Ici, les matinées commencent souvent par une revue de presse ou un atelier cuisine. Pas comme activité annexe. Comme point de départ. Je me souviens d'un matin de revue de presse. Quelqu'un avait apporté un article sur un scandale financier. Ça a fait rire. Puis ça a dérivé vers une vraie discussion, chacun avec son avis, sa méfiance, sa curiosité. En une heure, ces personnes que la psychiatrie a souvent réduites à leurs symptômes étaient redevenues des citoyens qui pensaient, débattaient, s'écoutaient. L'atelier cuisine, c'est pareil. Planifier un menu, couper, assaisonner, partager — ces gestes anodins sont aussi des actes de réhabilitation. Et puis il y a les flans un peu bancals qui font rire tout le monde. C'est dans ces moments-là que quelque chose se reconstruit. La gym douce et l'art-thérapie — le théâtre notamment — fonctionnent de la même manière. Certains arrivent apathiques. Ils repartent avec une énergie différente. Certains révèlent des talents qu'ils ne se connaissaient pas. Je ne dis pas que c'est magique. Je dis que c'est réel. Ce que j'ai appris ici, c'est qu'on ne soigne pas les gens en se concentrant uniquement sur ce qui va mal. On les soigne aussi en leur rendant accès à ce qui va bien — ou à ce qui peut encore aller bien. Chaque résident est bien plus qu'un ensemble de difficultés. Entre une chronique bien décortiquée, une tarte aux pommes partagée et le son d'un bol tibétain, il se joue quelque chose de discret et d'essentiel : la vie ordinaire remise au centre du soin.

Claire L., infirmière, EMS La Méridienne

On croit parfois que, dans un EMS, la cuisine consiste surtout à produire des repas en quantité. C'est beaucoup plus compliqué que cela.

Il faut composer avec les régimes, les textures modifiées, les allergies, les consignes médicales, les habitudes culturelles, les goûts affirmés, les refus catégoriques. Et surtout avec la mémoire. Parce qu'un plat, ici, n'est jamais seulement un plat. Il peut réveiller une enfance, une fête, une région, une époque. Un jour, une résidente m'a dit que mon gratin n'était « pas comme celui de sa sœur ». Évidemment qu'il ne l'était pas. Et pourtant, ce qu'elle me disait n'était pas une critique culinaire. C'était un souvenir. Nous nourrissons aussi cela...

Anonyme, Cuisinier

Les familles pensent souvent que tout est simple administrativement. En réalité, l'entrée en EMS mobilise une quantité impressionnante de documents, de vérifications, d'échanges, de coordinations.

Et derrière chaque dossier, il y a une histoire souvent émotionnellement chargée. On nous transmet parfois des situations dans l'urgence, avec des proches dépassés, des informations incomplètes, des questions financières sensibles. Il faut être rigoureux, évidemment. Mais pas bureaucratique au mauvais sens. Un dossier bien tenu, ce n'est pas du papier bien classé. C'est de la sécurité, de la clarté et parfois un peu d'apaisement.

Anonyme, administration

Les gens parlent encore trop souvent Ma formation en soins palliatifs (CAS) a profondément transformé mon regard sur l'accompagnement de la fin de vie. Elle m'a permis d'élargir ma vision de mon métier, en comprenant que «prendre en soins» va bien au-delà des gestes techniques.

J'ai eu la chance de vivre un moment particulièrement marquant auprès d'une résidente et de sa fille, en les accompagnant dans les derniers instants de vie au rythme de la musique qu'elles aimaient tant. Ce fut un instant suspendu, rempli d'émotions, de douceur et d'humanité. Dans ce partage, les mots avaient parfois moins d'importance que les regards, les sourires et les mélodies. Cette expérience m'a rappelé que les soins palliatifs sont avant tout une rencontre, où chaque moment vécu ensemble peut devenir un précieux souvenir pour les familles comme pour les soignants.

Alexia R., infirmière, EMS Villa Mona



Au quotidien, notre mission en EMS est rythmée par l'accompagnement de résidents âgés face aux défis du vieillissement et de la perte d'autonomie.

Pourtant, le quotidien sait nous surprendre. L'arrivée parmi nous d'une résidente de 56 ans, touchée par une pathologie complexe nécessitant une trachéotomie et une alimentation entérale, est venue bousculer nos habitudes. Nous tenions à partager cette expérience hors du commun, qui a poussé notre équipe à réinventer ses pratiques. Son admission nous a confrontés à une prise en charge particulièrement technique. Les soins liés à la trachéotomie étaient nouveaux pour beaucoup d'entre nous et ont nécessité des formations complémentaires ainsi qu'un important travail d'adaptation. Progressivement, nous avons acquis les compétences nécessaires et gagné en assurance dans les gestes spécifiques qu'exigeait son accompagnement. Mais ce qui a le plus marqué notre équipe ne réside pas uniquement dans l'apprentissage technique. Très vite, une relation particulière s'est construite. Nous avons notamment la responsabilité de changer sa canule et de mettre en place la canule phonatoire qui lui permettait de retrouver sa voix — geste qui lui redonnait la possibilité de communiquer et d'exprimer pleinement sa personnalité. Lorsqu'elle portait sa canule non phonatoire, nous avons appris à la comprendre autrement, en observant ses expressions et en lisant sur ses lèvres. Cette adaptation réciproque a renforcé la confiance qui s'est progressivement installée entre elle et l'équipe. Très investie dans ses soins, elle possédait une excellente connaissance de sa maladie et nous a souvent guidés dans notre apprentissage, créant une véritable collaboration. Cette relation nous a rappelé l'importance de reconnaître le résident comme un partenaire à part entière. Au fil des semaines, un lien authentique s'est développé. Elle tenait à ce que nous l'appelions par son prénom. Lorsque sa canule phonatoire lui permettait de parler, elle retrouvait aussi le plaisir de chanter, et nous

partagions régulièrement ces instants avec elle. Cette rencontre nous a permis de mesurer à quel point la confiance est essentielle dans l'accompagnement. Bien au-delà des gestes techniques, elle nous a appris que la qualité des soins repose sur l'écoute, l'adaptation et le lien humain. Nous avons découvert une femme déterminée, pleine de ressources et de joie de vivre, qui nous a permis d'élargir notre regard sur notre pratique professionnelle.

Sandra A. et Sanae M., infirmières, EMS Villa Mona

Mon outil de travail, c'est le désir. Pas le programme, pas le planning — le désir.

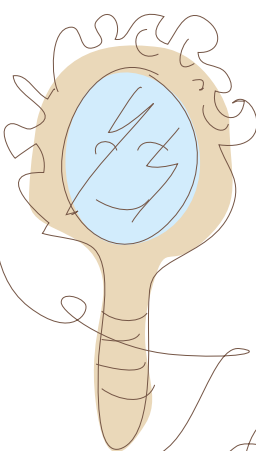
Cette petite flamme qui fait qu'une personne de quatre-vingt-sept ans accepte d'essayer quelque chose qu'elle n'a jamais fait, ou se souvient de quelque chose qu'elle croyait perdu. Ranimer ce désir-là, dans des conditions qui ne lui sont pas toujours favorables, c'est un travail délicat. Cela ressemble parfois à de la chance. Mais c'est rarement de la chance.

Anonyme, animation socio-culturelle

À l'intendance, la lingerie et les tendances ne sont pas superficielles : elles sont le miroir de l'identité et de l'élégance de chacun.

C'est là que notre métier devient magique. Chaque jour, en harmonisant les chambres et en prenant soin de ce linge délicat, nous transformons la technique en poésie. Manipuler ces pièces personnelles avec respect, c'est toucher à la sensibilité de l'autre et lui offrir un bien-être invisible mais essentiel. Par notre discrétion et notre regard pour le détail, nous ne faisons pas que l'entretien d'un lieu : nous préservons la beauté profonde de l'existence. Merci à toutes et tous d'être, au quotidien, les gardiens de cette précieuse humanité

Natahlie J., employée de maison, Villa Mona



Deux résidents ont récemment eu l'occasion de découvrir le restaurant intergénérationnel «La Caf», à Chêne Bourg. Cette sortie leur a permis de partager un repas dans un environnement différent de leur quotidien, de profiter d'un moment convivial et de découvrir un concept qui favorise l'autonomie et le choix.

À leur retour, une résidente a particulièrement tenu à nous parler d'un aspect bien précis de cette expérience : la possibilité de composer elle-même sa salade au buffet. À première vue, cela peut sembler être un détail. Pourtant, c'est précisément ce dont elle a souhaité nous confier. Le fait de pouvoir choisir ses ingrédients, décider de ce qu'elle avait envie de manger et composer son assiette selon ses goûts lui a procuré un réel plaisir. Cette expérience nous rappelle que le bien-être des résidents se construit souvent à travers de petites choses du quotidien. Derrière un simple buffet se cachent des notions essentielles : le choix, l'autonomie, la liberté de décider et le plaisir de faire soi-même.

Ce moment a été pour nous une belle illustration de l'importance de proposer des expériences qui permettent aux résidents de rester acteurs de leur quotidien. Car ce sont parfois les choses les plus simples qui créent les plus beaux souvenirs.

Arnaud T., service socio-culturel,
EMS Résidence La Louvière

Il existe dans chaque organisation une couche de travail entièrement consacrée à rendre possible le travail des autres.

C'est celle-là que j'occupe. Les contrats, les procédures, les outils, les chiffres — tout cela n'a de sens que rapporté à ce qui se passe dans les couloirs, dans les chambres, dans les salles à manger. Je ne vois pas les résidents souvent. Mais chaque décision que je prends a une conséquence, directe ou indirecte, sur leur quotidien. Cette chaîne de responsabilité, invisible mais réelle, je préfère ne pas l'oublier.

Anonyme, administration

Je frappe avant d'entrer. Ce geste si simple — frapper — contient toute une philosophie. Cette chambre appartient à quelqu'un. Je suis de passage. L'ordre et la propreté que j'y apporte ne m'appartiennent pas : ils sont au service de celui ou celle qui y vit.

Un espace soigné dit quelque chose à ceux qui l'habitent, même sans le formuler. Quelque chose comme : vous comptez. Votre cadre de vie compte.

Anonyme, employé de maison

Après une promenade, un résident s'est empressé de me dire : « Merci pour cette balade. Ça m'a fait du bien de sortir. »

Des mots simples, mais je les ai gardés. Les sorties — une promenade, un repas dehors, un moment au bord du lac, une balade en forêt — ne sont pas des bonus. Elles font partie du soin. C'est dehors que certaines personnes redeviennent elles-mêmes, ou retrouvent quelque chose qu'elles croyaient perdu.

Ce n'est pas toujours simple. Il arrive qu'une angoisse surgisse en pleine sortie, que l'environnement déboussole, que le regard des passants blesse. Dans ces moments-là, je vois les résidents chercher mon regard. Quand ils le trouvent, quelque chose se pose. Ce lien-là, discret, ne s'explique pas facilement — mais il compte.

Cette année, on a lancé un jardin potager. Les débuts ont été hésitants. Et puis, progressivement, beaucoup s'y sont mis. Ce qui m'a touchée, c'est de les voir transmettre — partager un souvenir de jardinage, nommer une plante, expliquer comment ça pousse. Des compétences qu'on n'aurait pas soupçonnées, qui remontent à la surface dans la terre et le soleil. La gym douce fonctionne un peu pareil. Ce qui semble difficile au départ — entrer dans l'activité, accepter de bouger, de lâcher prise — laisse peu à peu place au plaisir. Les corps se détendent. Les regards changent. Derrière chaque sourire, chaque échange autour d'une plante ou d'un pas de danse improvisé, il y a quelqu'un qui existe pleinement, à son rythme. C'est pour ça que je fais ce métier.

Marie-Claire A.-N., ASSC,
EMS La Méridienne





Appréciation

L'entretien annuel d'appréciation n'est ni une formalité administrative de plus, ni un exercice de contrôle destiné à distribuer des bons ou des mauvais points. Bien conduit, il constitue un moment structuré de dialogue professionnel, utile à la fois au collaborateur et à l'employeur. Sa vocation première est simple : prendre le temps de faire le point. Dans le quotidien parfois dense des équipes, les échanges portent le plus souvent sur l'immédiat, l'urgence, l'organisation pratique ou les situations à gérer. L'entretien d'appréciation introduit une autre temporalité : celle du recul, de l'analyse et de la projection.

Pour le collaborateur, c'est d'abord une occasion de mettre des mots sur son expérience professionnelle. Comment vit-il son poste ? Se sent-il à sa place ? Dispose-t-il des outils nécessaires ? La charge de travail est-elle équilibrée ? Les relations avec les collègues, la hiérarchie, les bénéficiaires de l'accompagnement ou leurs proches sont-elles satisfaisantes ? Trop souvent, ces questions restent implicites ou ne surgissent qu'à l'occasion d'une difficulté. L'entretien offre un cadre légitime pour les aborder de manière posée, constructive et réciproque.

C'est aussi un espace de reconnaissance. Dans de nombreuses fonctions, particulièrement dans les métiers de l'accompagnement, une part importante du travail repose sur des compétences discrètes : qualité de présence, fiabilité, sens de l'organisation, gestion des imprévus, communication, engagement collectif, capacité d'adaptation. Ces dimensions ne se mesurent pas toujours dans des indicateurs chiffrés, mais elles constituent le cœur même de la qualité du travail. Les nommer, les reconnaître et les valoriser fait partie intégrante de l'exercice.

L'entretien permet également de clarifier les attentes. Une fonction évolue, les besoins institutionnels changent, les organisations se transforment. Ce qui paraissait évident à un moment donné ne l'est pas nécessairement dans la durée. Faire le point sur les responsabilités effectives, sur la compréhension du rôle ou sur certaines priorités permet d'éviter les malentendus et de réaligner les attentes de part et d'autre.

Cette démarche est aussi tournée vers l'avenir. Un entretien d'appréciation utile ne se limite pas à analyser le passé ; il prépare la suite. Besoins de formation, acquisition de

nouvelles compétences, évolution professionnelle, ajustements dans le fonctionnement quotidien ou objectifs concrets pour la période à venir trouvent naturellement leur place dans cet échange. Le collaborateur peut y exprimer ses aspirations, ses souhaits de développement ou ses interrogations quant à son parcours.

Pour l'employeur, l'enjeu est tout aussi important. L'entretien constitue un outil de management et de pilotage des ressources humaines. Il permet de mieux connaître les réalités vécues par les équipes, d'identifier les forces sur lesquelles s'appuyer, de détecter d'éventuelles difficultés avant qu'elles ne se cristallisent et de soutenir les évolutions nécessaires. Une organisation qui n'écoute ses collaborateurs qu'au moment des tensions ou des problèmes se prive d'un levier essentiel de prévention et d'amélioration.

L'entretien contribue également à garantir la cohérence entre les missions confiées, les compétences attendues et les besoins réels du service. Il permet de vérifier que chacun dispose des repères nécessaires pour exercer son rôle dans de bonnes conditions et dans un cadre clair. Cette fonction de clarification est précieuse, tant pour la qualité du travail que pour la sécurité organisationnelle.

Au-delà de l'évaluation individuelle, ces entretiens participent à la construction d'une culture de dialogue et de responsabilité partagée. Ils rappellent qu'une relation de travail ne se résume pas à une succession de tâches à accomplir, mais repose aussi sur des attentes mutuelles explicites, une qualité relationnelle et une dynamique de progression.

L'essentiel tient peut-être en ceci : un entretien annuel d'appréciation n'est pas un jugement, mais une conversation professionnelle structurée. Lorsqu'il est préparé avec sérieux et mené dans un climat de confiance, il devient un outil de compréhension mutuelle, de reconnaissance et d'évolution, au bénéfice de tous.

Petites cartes,
grande histoire



CORRESPONDANCE

CORRESPONDANCE

CORRESPONDANCE

CA

esponde

CORRESPONDANCE

ADRESSE

Pour agrémenter ce thème nommé tout simplement « les cartes postales », je fais appel à ma mémoire et à mon imagination. Bien que dépassée par les évolutions technologiques, elles restent un excellent moyen d'échange entre amis, familles ou amoureux de vacances. La plume, comme un prolongement de la pensée va couler sur la carte, un papier rugueux, quelques lignes fines ou épaisses dictées par le bec en or.

Celle-ci a une signification toute particulière car elle nous rappelle que la Suisse en 1912 proposait déjà ses bons offices.

C'était la Conférence de Londres ou Conférence des Ambassadeurs. Le motif de cette conférence était de mettre fin à la première guerre balkanique et de stabiliser la situation dans le sud-est de l'Europe. Sans refaire l'Histoire, cette Conférence de Genève visait à trouver un accord entre l'Empire ottoman (vaincu) et la ligue balkanique. Quatre pays composaient cette ligue : La Serbie, Bulgarie, Grèce et le Monténégro.

Comment d'un thème comme les cartes postales, mémoires de la petite et de la grande histoire, ai-je perdu l'essence même de ce propos.

J'y reviens. La première carte postale officielle du monde date de 1869 et vient d'Autriche-Hongrie. Pour l'époque elle était extrêmement bon marché (Ex. en Suisse 0,05 ct).

Pas d'image, de dessin, de photo, la page blanche. Nombreux sont les soldats à recevoir des nouvelles de leur famille, mais pas seulement. La lettre nous obligeait à présenter de la meilleure des manières, les sentiments, les émotions, les souvenirs de vacances ou de voyages à l'étranger.

Lorsque Clint Eastwood chevauchait derrière une diligence, il n'imaginait pas qu'à l'exception des salaires des ouvriers, un sac contenait déjà vos cartes postales.

Chemin de fer, bateaux à vapeur, messagers et même pigeons voyageurs étaient les garants de vos souvenirs.

L'aéropostale est la première utilisation de ce nouvel objet volant. A compter de 1920 c'est l'âge d'or et le luxe inconfortable. Le Douglas DC-6 est l'un des plus révolutionnaires de

cette époque. Il possédait deux soutes dédiées au courrier situées sous le plancher de la cabine passagers.

De 8 jours à quelques heures aujourd'hui, nos cartes étaient distribuées, lues, conservées ou jetées.

Faisons un énorme saut dans le temps, presque un siècle. Les Baby-boomers, nés entre 1945 et 1965 sont véritablement la génération qui a conçu les outils numériques que nous utilisons aujourd'hui.

Rappelons que le Web a été inventé par un informaticien britannique au CERN. Il a convaincu le CERN de mettre le code du Web dans le domaine public en 1993.

Ce qui permet aujourd'hui de communiquer en quelques secondes et d'agrémenter les messages de photos personnelles ou téléchargées. L'utilité de cette invention est certaine mais le rapprochement entre les individus reste un débat qui n'a pas encore trouvé sa réponse.

Réponse que notre Poste Nationale donne dans sa nouvelle application : « la carte postale pour laisser carte blanche à vos messages ». Elle s'appelle PostCard Creator

Pour clore ce sujet, voici le premier tableau numérique (par ordinateur) de l'américain Beeple (nom d'artiste). Il s'appelle « Everydays: The First 5000 Days ». Il a été adjugé à plus de 69 millions de dollars chez Christie's.

C'est le début des NFT, de l'anglais Non-Fungible Token, en français « jeton non fongible ». Ces termes un peu mystérieux signifient que l'objet est unique et ne peut être remplacé par un équivalent. Un exemple, un billet de dix francs est fongible car vous pouvez l'échanger par un billet de même valeur. A l'inverse un tableau original est non fongible, l'équivalent étant impossible.

*Jeannine Moser
Résidente à la MdLT*

La précédente édition (no 3) de L'Écho des Résidences expliquait pourquoi le principe des « cartes postales » photographiques, plutôt que la présentation de « photoreportages » classiques avait été introduit.

Deux raisons principales à ce choix éditorial : le droit à l'image en EMS rend l'utilisation de photos de groupe techniquement et administrativement contraignante ; et une restitution trop directe du quotidien risque de produire des images convenues, en décalage avec la ligne éditoriale du journal.

Les « cartes postales » répondent à ce double défi : elles restituent l'atmosphère des établissements – ambiances, détails, scènes de vie – sans mettre en avant les personnes elles-mêmes, préservant ainsi leur image tout en offrant un regard situé et mis en forme plutôt qu'un simple document brut. Cette approche est reconduite ici, avec une nouvelle série de cartes illustrant sorties et activités des résidents.

Les nombreuses activités développées par les services socio-culturels des établissements des Résidences font l'objet de programmes, newsletters, etc. dûment communiqués aux résidents et à leurs familles, largement en amont de leur réalisation.

Chasse aux œufs avec les enfants de l'école

Ce matin, les enfants de l'école sont venus cacher des œufs chez nous. Dans les couloirs, derrière les plantes, sous les tables. On les a entendus avant de les voir. Ça riait, ça courait, ça cherchait. Nous aussi, d'ailleurs. Pas mal, pour un mardi matin de printemps.

Les résident-e-s de la Villa Mona

Résumé

2 avril 2026. Chasse aux œufs de Pâques organisée avec les enfants de l'école de Marcelly, mêlant générations dans un moment festif et complice au sein de l'établissement.



Signal de Bougy

Certains d'entre nous étaient déjà venus ici, il y a longtemps. Avec qui, exactement ? On ne saurait plus toujours dire. Mais le panorama, lui, n'a pas changé. Le lac en bas, les Alpes en face. Ces choses-là restent. On s'est assis un moment sans rien dire, et c'était très bien ainsi.

Les résident-e-s de La Méridienne

Résumé

2 avril 2026. Sortie au Signal de Bougy, point de vue dominant sur le lac Léman et les Alpes, pour une matinée de grand air et de panorama.



Concert et présentation du tango

Nous avons eu la chance, ce jeudi, de recevoir un musicien de tango exceptionnel. Luis Semeniuk ne s'est pas contenté de jouer — il nous a expliqué, raconté, approché. Le tango vient de loin, géographiquement et dans le temps. Mais pendant une heure, il était là, tout près, presque intime. Plusieurs d'entre nous ont été très touchés.

O. Alberton, S. Antonin, M-C. Bally-Despont, J. Baudin, U. Baumann, M. Beili, I. Blondon, C. Bouvard, R. Brunner, L. Buffard, M.A. Cachin, S. Chauveau, J. Comte, G. Costa, G. Dri, C. Fischer, C. Galat, L-A. Gay-Crausaz, J-P. Gervais, F. Gillieron, M. Gries, M-T. Huggler, E. Jeanrenaud, J. Lang, E. Lehmann Klink, E. Maitre, V. Pellegrinelli, L. Pellissier, L. Polli, A. Quille, J. Schopfer, M-A. Spicher, J-P. Vogt
Résident-e-s de la Villa Mona

Résumé

4 avril 2026. Concert-présentation du tango par Luis Semeniuk, moment exceptionnel marqué par la qualité musicale et le contact direct du musicien avec les résidents.



Servette FC vs FC Lucerne

Quel match !

Bon, on ne dira pas que le Servette a été extraordinaire. Mais être là, dans le stade, avec le vrai gazon et les vrais cris — ça n'a rien à voir avec la télévision. On s'est levés. On a crié. On a peut-être même un peu exagéré. Et alors ? On recommencerait demain.

M. Beili, J. Chuard, K. Kisfaludy,
J.-P. Vogt

Résident-e-s de la Villa Mona

Depuis les gradins où l'on redevient un peu plus libre.

Résumé

6 avril 2026. Sortie au Stade de la Praille pour assister à la rencontre de Super League entre le Servette FC et le FC Lucerne.



Chant et accordéon

On ne pensait pas chanter. Et pourtant. Natacha Milan a sorti son accordéon, et au bout de deux chansons, on était partis. Les paroles revenaient toutes seules — c'est étonnant, ce que la mémoire retient quand elle veut bien. Il y a même eu quelques pas de danse. On ne dira pas qui. Mais c'était très réussi.

A. Alcantara, V. Anker, J. Argyropoulos,
M. Barbato, A. Broillet, A. Capponetto,
M. Colloud, S. Ducoli, J.-M. Fauchez,
C. Fischer, D. Gremion, C. Guenin,
L. Jecquier, E. Marguet, C. Mingolla,
M. Nicolet, G. Page, R. Pailhou,
M. Pasquet, P. Pernet, D. Pontarollo,
G. Proietto, D. Schaller, N. Schlaeger,
A. Schopfer, J.-M. Simonet, F. Stettler,
M.-J. Suchet, C. Von Roten

Résident-e-s de Beauregard

Résumé

22 avril 2026. Animation musicale avec Natacha Milan — chants et accordéon pour une après-midi où la musique a entraîné chants spontanés et quelques pas de danse.



Sortie au Bois de la Bâtie

Un bois en ville, ça paraît presque contradictoire. Et pourtant le Bois de la Bâtie est bien là, entre les immeubles et les routes, avec ses arbres qui font semblant de ne pas savoir qu'ils sont à Genève. On a marché. On a vu des oiseaux, des chiens, des joggeurs pressés. Nous, on ne l'était pas. C'est peut-être ça, finalement, le vrai luxe de l'endroit.

M. Barbato, S. Ducoli, N. Schlaeger,
F. Stettler

Résident-e-s de Beauregard

Depuis les allées tranquilles du bout de la ville.

Résumé

24 avril 2026. Sortie de plein air au Bois de la Bâtie — promenade dans ce poumon vert genevois pour profiter du printemps et de la nature à deux pas de la ville.



Fête de la Tulipe

Si vous aviez vu ça. Des milliers de tulipes, dans tous les sens — rouges, jaunes, violettes, blanches, et des variétés qu'on n'aurait même pas su nommer. On a marché doucement dans les allées, on s'est arrêtés, on a pris le temps. Il faisait beau. Morges au printemps, c'est vraiment quelque chose. On y retournerait bien l'année prochaine.

V. Anker, C. Guenin, P. Pernet,
V. Schlaeger
Résident-e-s de Beauregard

Résumé

17 avril 2026. Sortie à la Fête de la Tulipe de Morges, rendez-vous printanier annuel où le parc de l'Indépendance se couvre de dizaines de milliers de tulipes en fleurs.

Fête de la Tulipe

Quelques milliers de tulipes, et pourtant chacun en revenait avec sa préférée. La rouge, sans hésiter. Non, la violette — vous n'avez pas vu la violette ? Les allées du parc se prêtent bien à ce genre de débat. On avançait, on s'arrêtait, on repartait. Le lac était là au bout, comme toujours, indifférent à nos préférences botaniques. Morges en avril, c'est court — les tulipes ne durent pas. C'est peut-être pour ça qu'on y retourne.

I. Baszanger, E. Delachaux, P. Meinich,
P. Raymond
Résident-e-s de la Maison de la Tour

Résumé

22 avril 2026. Sortie printanière à Morges pour la Fête de la Tulipe — promenade dans les parterres fleuris du parc de l'Indépendance, entre couleurs, échanges et panorama lacustre.

Fête de la Tulipe

Morges au mois d'avril, c'est une habitude qui mérite d'être prise. Les tulipes sont là depuis des semaines, et pourtant on a l'impression, en arrivant, qu'elles ont toutes fleuri pour nous ce matin-là. Des rangées entières, dans des couleurs qu'on ne s'attendait pas à voir ensemble. On a marché longtemps, on s'est arrêtés souvent. Il y avait du monde, mais pas trop. Et le lac, au bout des allées, qui rappelait qu'on était quand même dans un bel endroit du monde.

Les résident-e-s de La Méridienne

Résumé

23 avril 2026. Sortie à la Fête de la Tulipe de Morges, rendez-vous printanier incontournable du bord du lac, avec ses dizaines de milliers de tulipes en fleurs dans le parc de l'Indépendance.



À la rencontre de la Grèce antique

Nous avons passé l'après-midi au Musée d'Art et d'Histoire, devant une exposition consacrée à la Grèce antique. Des objets vieux de deux mille ans, présentés à hauteur des yeux — coupes, masques, bijoux, inscriptions. On a pris le temps de regarder, de lire les cartels, de poser des questions. Ce qui frappe, c'est que ces gens-là n'étaient pas si différents de nous. Ils rangeaient leurs affaires, ils cuisinaient, ils se disputaient peut-être. Une belle après-midi, instructive et reposante à la fois.

G. Dri, E. Maitre, E. Mondin, J. V.-G.,
Résident-e-s de la Villa Mona et de la Maison de la Tour

Résumé

30 avril 2026. Visite du Musée d'Art et d'Histoire pour l'exposition « À la rencontre de la Grèce antique », parcours dans les collections consacrées à la civilisation grecque.

La Mouette et les bords du lac

On a pris la Mouette ! Ces petits bateaux jaunes qu'on voit depuis les quais depuis des années — et qu'on ne prend jamais vraiment, parce que pour aller où, exactement ? Eh bien, nulle part de précis. Et c'est exactement pour ça que c'était bien. La ville, vue de l'eau, c'est une autre ville. Les cygnes s'en fichaient complètement de nous. À refaire.

Les résident-e-s de La Méridienne

Résumé

30 avril 2026. Sortie en Mouette genevoise et promenade sur les bords du lac — une traversée tranquille pour voir Genève depuis l'eau et profiter des quais en fin de printemps.

Visite à l'École de Marcelly

Une école, ça ne change pas tant que ça. Les dessins aux murs, les trousseaux bien rangés, l'odeur particulière des classes — tout ça était là, comme avant. Et pourtant, les tablettes à la place des ardoises, les tableaux blancs à la place des noirs. Les enfants nous ont montré leur monde avec beaucoup de sérieux. Nous, on a regardé avec beaucoup de plaisir. Et quelques souvenirs qui remontaient, sans qu'on les ait vraiment invités.

M-C. Bally-Despont, U. Baumann,
G. Dri, F. Gillieron, E. Mondin
Résident-e-s de la Villa Mona

Résumé

7 mai 2026. Visite de l'école de Marcelly sur invitation des élèves de la classe de Mme Baumgart, habituellement accueillis à la Villa Mona — un renversement bienvenu des rôles.







Un nouveau programme,
conçu ensemble

Deux d'entre nous ont participé à la création du nouveau programme d'animation de La Louvière. Des étiquettes aimantées avec photos, pour que chacun puisse voir les activités proposées et choisir. Simple, clair, utile. L'idée s'inspire de la méthode Montessori — adaptée ici pour des personnes âgées. On n'a pas seulement participé à un projet. On en a fait partie.

V. Pardo, B. Stockmard
Résident-e-s de La Louvière

Résumé

8 mai 2026. Création d'un nouveau programme d'animation en collaboration avec deux résidents — étiquettes aimantées illustrées par des photos, inspirées de la méthode Montessori adaptée par Cameron Camp, pour favoriser l'autonomie et la participation.

Récital lyrique

Christel Chappuis est venue deux fois ce mois-ci — le 10 et le 30 mai. Deux récitals, deux programmes mêlant opéra et standards. On ne s'en lasse pas — et pourtant ce n'est pas la première fois qu'elle nous rend visite. Sa voix remplit la salle d'une façon qu'on ne sait pas tout à fait expliquer. On repart différents. Plus légers, peut-être.

Les résident-e-s de la Maison de la Tour

Résumé

10 et 30 mai 2026. Récital organisé à la demande expresse de plusieurs résidents, qui avaient eu l'occasion d'entendre Christel Chappuis, lors de la cérémonie funéraire d'une résidente décédée.



Conférence et dégustation
autour du chocolat

La conférence était intéressante. Vraiment. Bruno Chessel nous a parlé de l'histoire du cacao, des routes commerciales, des méthodes de fabrication. On a écouté avec attention. Mais soyons honnêtes : on attendait tous la dégustation. Et quand elle est arrivée, la salle s'est tue d'un coup. Certains goûts méritent le silence.

J. Baudin, M. Beili, I. Blondon, M.A. Cachin, S. Chauveau, J. Chuard, J. Comte, G. Dri, C. Dunkel, L-A. Gay-Crausaz, J-P. Gervais, E. Maitre, E. Mondin, U. Mutrux, A. Quille, M-A. Spicher, J-P. Vogt, J. V.-G.

Résident-e-s de la Villa Mona

Résumé

12 mai 2026. Conférence de Bruno Chessel consacrée à l'histoire du chocolat, suivie d'une dégustation commentée permettant aux résidents d'explorer les différentes variétés et origines.



Théâtre

Dès la première scène, le ton était donné. Une réunion de copropriétaires — on connaissait le décor. Les prises de parole qui s'enchaînent, les voisins qui s'irritent, les petites rancœurs qui ressortent. Et pourtant, la pièce trouvait à chaque instant le geste ou la réplique qui faisait basculer tout ça vers la tendresse. On riait d'abord des personnages. Puis on se reconnaissait un peu en eux. Et finalement on leur voulait du bien. C'est ça, le théâtre qui réussit : il nous surprend avec ce qu'on pensait connaître.

J.-P. Vogt, J. V.-G.
Résident-e-s de la Villa Mona

Résumé

19 mai 2026. Sortie au Théâtre de la Madeleine pour la pièce « Réunion de copropriétaires et Bienveillance », comédie sur les relations humaines et les frictions du quotidien.



Étang de la Grange

Journée au Parc de la Grange ce jeudi — pique-nique, jeux, grand air. Les rose-raies n'étaient pas encore en fleurs, mais les pelouses, elles, étaient parfaites. On a joué. Il y a eu de la compétition, des rires, et un appétit qu'on n'a généralement qu'en plein air. Le lac était là, tout proche, imperturbable. L'après-midi a filé vite — c'est toujours bon signe.

Les résident-e-s de l'EMS La Méridienne

Résumé

21 mai 2026. Sortie au Parc Lagrange en bord de lac, avec jeux en plein air et pique-nique — une après-midi de détente et de bonne humeur dans l'un des plus beaux parcs genevois.



Maison Cailler

Broc, dans le canton de Fribourg. Longue route, mais on savait où on allait. La Maison Cailler retrace l'histoire du chocolat suisse depuis les origines. C'est bien fait — on passe de salle en salle, les explications sont claires, on comprend ce qu'on mange depuis toujours sans vraiment le savoir. Et puis il y a la dégustation, au bout du parcours. Chocolat noir, lacté, blanc, aux noisettes, aux épices. Chacun avait son préféré. Les débats ont été vifs. On est rentrés heureux, et avec quelques tablettes dans les sacs.

A. Capponetto, S. Ducoli, M. Salzborn, N. Schlaeger
Résident-e-s de Beauregard

Résumé

21 mai 2026. Sortie culturelle à la Maison Cailler à Broc (FR) — visite de l'espace muséal consacré à l'histoire du chocolat Cailler et de la fabrication du chocolat, suivie d'une dégustation.



Halles de l'Île

On nous avait dit qu'il y aurait de la danse. On n'était pas sûrs de ce qu'on allait trouver. D'autres groupes de seniors étaient là, venus de différents endroits. La musique a commencé, les gens se sont levés — ou pas, selon leur envie — et la soirée s'est installée doucement. Les Halles de l'Île, posées sur le Rhône, avaient quelque chose de juste pour ça. On danse mieux quand on entend l'eau.

M. Mingolla, D. Pontarollo,
N. Schlaeger
Résident-e-s de Beauregard

Résumé

26 mai 2026. Soirée «Forever Dancing» aux Halles de l'Île, espace culturel situé sur le Rhône, à Genève — entre animation, promenade, découverte du site et d'autres groupes de seniors.

Atelier chocolat

Chez Favarger, on nous a appris à faire du chocolat. Pas à le manger — ça, on savait. Mais à le tempérer, le mouler, le garnir. C'est plus difficile qu'il n'y paraît, et plus satisfaisant aussi. On est reparti avec nos tablettes. Elles ont tenu jusqu'au soir, pour certaines.

E. Delachaux, P. Meinich, O. Veuillet
Résident-e-s de la Maison de la Tour

Résumé

27 mai 2026. Participation à un atelier chocolat chez Favarger à Genève, permettant aux résidents de confectionner leur propre chocolat et de découvrir les gestes du métier de chocolatier.

Zoo de Servion

La panthère des neiges nous a regardés arriver. Elle n'a pas bougé. Les biches, elles, ont continué à faire ce qu'elles faisaient — brouter, lentement, avec une sérénité à toute épreuve. Quelque part dans une volière, un oiseau chantait. Pour nous ? Probablement pas. Le zoo de Servion n'est pas grand. C'est l'idéal — on prend le temps, on s'arrête, on attend. On a pique-niqué dehors entre les cages. Dans l'ensemble, les animaux semblaient trouver ça normal.

Les résident-e-s de l'EMS La Méridienne
Depuis un zoo à taille humaine, quelque part dans le canton de Vaud.

Résumé

28 mai 2026. Sortie au Zoo de Servion (VD), parc animalier à taille humaine regroupant une soixantaine d'espèces, avec pique-nique sur place.



Fête des Voisins

La Fête des Voisins, ça peut rester une bonne intention sur le papier. Ici, ça n’a pas été le cas. Les enfants du parascolaire avaient fabriqué les décorations — et ça se voyait, dans le bon sens du terme. Le buffet avait été préparé ensemble, apporté par les uns et les autres. Thibault et sa duettiste jouaient des airs qu’on fredonnait sans même s’en rendre compte. À un moment de l’après-midi, on ne savait plus très bien qui était là depuis toujours et qui était venu pour la fête. C’est exactement ce que ce genre de journée devrait faire.

Les résident-e-s et le personnel de la Maison de la Tour

Résumé

29 mai 2026. Fête des Voisins organisée conjointement avec le parascolaire d’Hermance et l’Association des parents d’élèves, autour d’un buffet canadien partagé, animé par Thibault Duval-Molinos et sa duettiste.



Sortie «shopping»

Une panne de bus a donné à cette sortie des airs d’aventure! Arrivé-e-s néanmoins à bon port, ce moment passé entre shopping et farniente aura été pour nous trois, aussi plaisant qu’inattendu. Nous avons beaucoup apprécié.

I. Baszanger, M.-L. Marcacci,
M. Mordasini
Résident-e-s de la Maison de la Tour

Résumé

3 juin 2026. Pas d’autre objectif à cette sortie que de prendre du plaisir à «faire les magasins».



Salève et vieilles voitures

Quelle journée magique! Une balade en voitures d’exception, jusqu’au sommet du Salève. Porsche, Jaguar, Méhari, Lotus ou cette superbe 2 CV rouge. Onze autos rien que pour nous. Le tout sur de belles routes et sous un grand soleil! Le bonheur.

M. Beili, I. Blondon, M.A. Cachin,
S. Chauveau, G. Dri, L-A. Gay-Crausaz,
E. Jeanrenaud, E. Mondin, S. Pascual,
M-A. Spicher, J-P. Vogt
Résident-e-s à l’EMS Villa Mona

Résumé

6 juin 2026. Sortie en convoi de voitures de collection jusqu’au sommet du Salève.



Parc et lac

Après un pique-nique simple et convivial au Parc de la Grange, nous avons embarqué à Baby-Plage pour rejoindre Hermance en bateau. La traversée nous a permis d'admirer les somptueuses villas qui bordent le lac. Une belle sortie, placée sous le signe de la détente, des échanges et du plaisir partagé.

E. Delachaux, I. Baszanger, P. Meinich, J.-L. Thévenaz
Résident-e-s de Maison de la Tour

Résumé

8 juin 2026. Sortie destinée à profiter de l'environnement idéal, au printemps, des bords du lac.



Quand j'avais ton âge...

On nous avait présenté le projet quelques jours avant. Une classe, à l'école de Presinge — les mêmes enfants qu'on croise parfois dans le village. Le thème : l'école d'hier et d'aujourd'hui. On s'est dit : on a des choses à raconter là-dessus. Et effectivement — les ardoises, les porte-plume, les punitions au tableau, les jeux de récréation. Les enfants écoutaient avec une attention qu'on n'attendait pas forcément. Ils posaient des questions, comparaient avec leur propre expérience. Ce qu'on n'avait pas prévu, c'est le plaisir que ça ferait de se souvenir à voix haute, devant quelqu'un qui trouve ça intéressant.

A. Bachelard, M. Basignilo, E. Vuffray
Résident-e-s de La Louvière

Résumé

9 juin 2026. Rencontre intergénérationnelle avec une classe de 9-10 ans de l'école de Presinge autour du thème « l'école d'hier et d'aujourd'hui » — échanges de souvenirs, comparaison des jeux et du matériel scolaire, et jeu autour d'objets anciens et modernes.



Musée Rath

C'était le dernier jour — le Musée Rath fermait le soir même pour quelques jours avant le G7. L'exposition consacrée à Sylvia Sleigh présentait des portraits — des corps peints avec une précision et une douceur inhabituelles. Pas de mise en scène, pas d'effets. Juste des gens, regardés attentivement. On s'est arrêtés longtemps devant certaines toiles, sans trop savoir pourquoi. Notre guide, a très bien raconté — la vie de Sleigh, ses choix, ce qu'elle cherchait. En partant, on avait le sentiment d'avoir vu quelque chose qui en valait la peine. Et d'avoir pu visiter juste à temps juste à temps.

G. Dri, S. Pascual, J. V.-G.
Résident-e-s à l'EMS Villa Mona

Résumé

11 juin 2026. Visite guidée de l'exposition consacrée à Sylvia Sleigh au Musée Rath.



Atelier de danse assise

Nous avons participé à un atelier de danse assise à la Comédie de Genève. À vrai dire, le nom nous avait un peu intrigués. La danse assise, ça ressemble à quoi exactement ? Eh bien — à de la musique qui arrive, et au corps qui répond sans qu'on lui ait demandé. Les mains d'abord, puis les épaules, puis la tête. Personne ne s'est levé. Tout le monde a dansé. C'était inattendu, et franchement très agréable. On vous laisse imaginer la scène.

C. Devincenti, M.-L. Marca,
M. Mordasini, J.-L. Thévenaz
Résident-e-s à la Maison de la Tour
J. Baudin, M. Beili, E. Jeanrenaud,
S. Pascual

Résident-e-s à la Villa Mona

Depuis une scène où le corps prend la parole à sa façon.

Résumé

18 juin 2026. Atelier de danse assise à la Comédie de Genève, accessible à toutes et tous, mêlant musique, mouvement et expression corporelle dans un cadre bienveillant.

Pique-nique au fond du parc

Cette fois-ci, nous n'avons pas eu besoin de partir loin. Le fond du parc, c'est un autre monde — plus silencieux, plus vert, avec l'étang qui reflète le ciel de juin. Les carpes glissaient sous la surface. Les lignes attendaient patiemment. Les grillades embaumaient l'air. On mangeait ensemble, on parlait, on regardait l'eau. Certains pêchaient avec application. D'autres préféraient simplement être là. Il y a des après-midis qui n'ont pas besoin de programme. Juste de la chaleur, de la verdure, et de la compagnie.

Les résident-e-s de l'EMS La Louvière

Depuis l'étang du bout du parc, où l'été prend tout son temps

Résumé

Au seuil de l'été, reprise des pique-niques au fond du parc de l'EMS, au bord de l'étang — moment de détente en plein air mêlant grillades, pêche aux carpes et convivialité, de la mi-juin à fin septembre.

Sorties au fil de l'eau

Chaque jeudi, nous suivons le lac. La rive à Corsier, puis Hermance — ces noms qu'on connaît parfois depuis longtemps et qu'on redécouvre autrement quand on prend le temps de s'y asseoir. L'eau est là, tranquille. Le panorama aussi, avec ses montagnes au loin. On choisit une pâtisserie, boit quelque chose de frais. Les conversations s'étirent doucement, comme le sont les après-midis d'été qui n'ont pas envie de finir. Rentrer, à un moment, on y pense. Mais pas tout de suite.

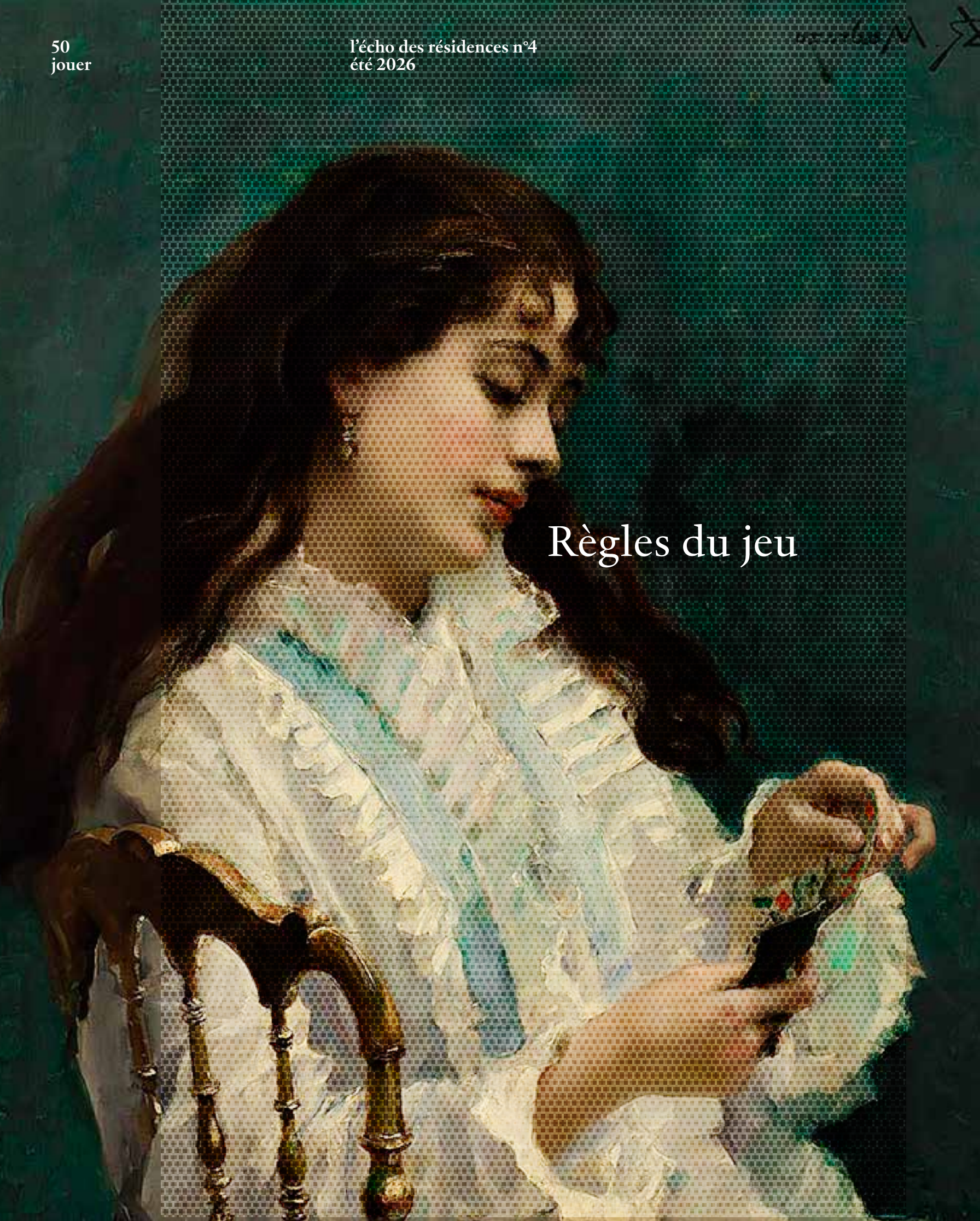
Les résident-e-s de l'EMS La Louvière

Résumé

Les jeudis après-midi, sorties régulières au bord du lac — à Corsier et à Hermance — pour profiter du grand air, du paysage lacustre et d'une pause gourmande en bonne compagnie.



Règles du jeu



Toute vie collective repose sur des règles. Certaines sont écrites noir sur blanc : horaires, procédures, consignes, répartitions, protocoles. D'autres ne figurent nulle part et n'en sont pas moins puissantes : attendre son tour de parole, savoir quand aider sans s'imposer, comprendre qu'un silence vaut parfois mieux qu'une explication, sentir jusqu'où l'on peut plaisanter.

Une résidence, comme toute petite société, est tissée de ces règles visibles et invisibles.

On les remarque peu lorsqu'elles fonctionnent. Elles sont intégrées aux habitudes, aux réflexes, aux circulations quotidiennes. On sait plus ou moins où se placer, quand intervenir, comment demander, à qui transmettre, quand insister et quand différer. Puis survient parfois un décalage — un oubli, une entorse, un malentendu — et l'on mesure soudain combien ce fragile édifice dépend d'accords tacites.

Ce constat vaut pour le travail. Mais il vaut tout autant pour le jeu.

Prenez un loto : il faut écouter la règle, accepter le tirage, attendre la vérification, reconnaître le gagnant. Prenez une partie de cartes : chacun connaît le tour, la distribution, la manière de compter les points, l'interdit de tricher même gentiment. Sans règle, pas de jeu possible ; il n'y aurait qu'une agitation confuse.

Il en va de même dans la vie institutionnelle. Sans cadre, il n'y a pas de coopération durable ; il n'y a qu'une succession d'initiatives individuelles qui finissent par se heurter.

La différence est que, dans la vraie vie, les règles ne sont jamais totalement fixes. Elles doivent être interprétées, adaptées, parfois assouplies, parfois rappelées. Une bonne équipe sait cela : elle ne vit ni dans la rigidité absolue ni dans l'improvisation permanente,

mais dans cet art délicat de tenir un cadre tout en laissant de la place au réel.

C'est peut-être ici que travail et jeu se rejoignent. Dans les deux cas, il faut des règles pour que quelque chose puisse se passer ensemble. Dans les deux cas, il faut aussi une intelligence collective pour que ces règles restent vivantes. Et dans les deux cas enfin, lorsqu'elles sont justes, on finit presque par ne plus les voir — exactement comme l'on oublie les lignes d'un terrain quand la partie est bien lancée.

Jeux d'équipe

On pourrait croire qu'un concours interne n'est qu'un supplément d'animation dans la vie d'un établissement : un défi de plus, quelques inscriptions, un peu d'émulation et quelques photos souvenirs. Ce serait en sous-estimer largement la portée.

Participer à un concours, c'est accepter une règle commune. C'est décider que, le temps d'une épreuve, on va se mesurer — non pas pour écraser l'autre, mais pour voir ce que l'on est capable de faire. Un thème, des critères, un jury : le cadre est posé. Loin d'être une contrainte, il devient une invitation à produire quelque chose d'intentionnel, à soigner ce que l'on fait parce qu'on a choisi de s'y engager.

Car lorsqu'une équipe décide de participer, il se passe presque toujours la même chose. Au départ, il y a une idée lancée en réunion, accueillie avec un mélange d'enthousiasme et de scepticisme. Puis viennent les discussions : qui fait quoi ? A-t-on vraiment le temps ? Comment faire quelque chose qui nous ressemble ? Peu à peu, le mécanisme collectif s'enclenche. On cherche, on propose, on hésite, on rit d'une idée trop ambitieuse, on récupère du matériel, on improvise une répétition, on sollicite un collègue particulièrement habile, on demande l'avis d'un résident, puis on recommence parce que le premier essai ne convient pas.

Ce chemin n'est pas anodin. Il conduit à des questions que le quotidien laisse parfois en arrière-plan : qu'est-ce que nous faisons bien, ici ? Qu'est-ce qui nous distingue ? Comment le montrer sans en faire trop ? Derrière ces interrogations se dessine peu à peu une réflexion sur l'identité même de l'établissement et sur ce qui rassemble celles et ceux qui y travaillent.

Le concours agit alors comme un révélateur. Des collaborateurs qui se croisent habituellement pour assurer la continuité du service se retrouvent à inventer ensemble en dehors des strictes nécessités de leur fonction. Les hiérarchies s'assouplissent, les compétences inattendues apparaissent, les personnalités se dévoilent autrement. L'une imagine les décors, l'autre connaît les règlements sur le bout des doigts, un troisième possède un talent discret pour convaincre les hésitants. Le groupe change de texture.

Bien sûr, il y a aussi la dimension compétitive. On aimerait gagner. On regarde ce que feront les autres. On se demande si l'on sera à la hauteur. Cette tension donne de l'énergie. Mais l'essentiel n'est sans doute pas dans le classement final.

Ce qui demeure, c'est le souvenir d'avoir construit quelque chose ensemble. Les équipes qui participent à ce type d'aventure en parlent souvent avec les mêmes mots : « on a fait quelque chose ensemble ». Cette phrase simple dit beaucoup. Elle dit l'engagement volontaire, l'effort partagé et la satisfaction d'avoir porté un projet commun.

C'est en cela que le concours rejoint le jeu, dans son sens le plus profond. Non pas un divertissement superficiel, mais une activité librement choisie qui vaut autant par ce qu'elle produit que par son résultat. On se souvient alors moins des distinctions obtenues que des préparatifs, des échanges, des ajustements de dernière minute, des imprévus et des éclats de rire.



JACQUES A DIT... MADAME A DIT

Il existe un jeu que tout enfant connaît. Un meneur donne des ordres, et la règle est simple : on n'obéit que si l'ordre est précédé de la formule magique. « Jacques a dit : levez la main. » On lève la main. « Levez la main. » On ne bouge pas – ou l'on sort du jeu.

Ce qui est charmant à sept ans devient plus gênant à l'âge adulte.

Car dans certains établissements, une variante professionnelle du jeu perdure, que l'on pourrait nommer « Madame a dit ». Les règles en sont légèrement différentes : il n'y a plus besoin de formule magique, et l'on obéit – ou plutôt, l'on diffère, l'on temporise, l'on s'abstient – simplement en invoquant le nom de Madame. « Madame n'aimerait pas. » « Que va dire Madame. » « Madame a dit que... » « Est-ce que Madame sait... » La décision, quelle qu'elle soit, attend d'être rapportée à une figure unique dont on suppose, ou dont on feint de supposer, qu'elle tranche tout.

Le paradoxe, bien sûr, est que Madame elle-même ne joue plus à ce jeu-là. Elle voudrait précisément que ses cadres cessent d'invoquer son nom comme un talisman, qu'ils jugent, qu'ils tranchent, qu'ils assument. Elle a répété : ce n'est pas moi qu'il faut invoquer. En vain, parfois. Car les habitudes de jeu sont tenaces.

On voit ici ce qui distingue le bon jeu du mauvais. Dans un vrai jeu – de cartes, de quilles, de loto –, les règles existent pour que quelque chose se passe ensemble, pour que chacun puisse agir, risquer, gagner ou perdre de son propre chef. Ce qui fait tenir une équipe, ce n'est pas l'ombre d'un seul nom au-dessus des têtes ; c'est une règle commune que chacun a intégrée et dont chacun se porte garant.

Jouer à « Madame a dit » n'est donc pas vraiment jouer. C'est ne pas jouer du tout – c'est attendre que quelqu'un d'autre joue à votre place.

Et dans ce jeu-là, personne ne gagne vraiment. Surtout pas Madame.

Les établissements qui participent à ces concours montrent ainsi ce qu'ils font chaque jour, simplement de manière plus visible. Au-delà des résultats, ces démarches permettent souvent de faire émerger ce que les institutions cherchent à encourager : une fierté collective, faite d'implication commune, de créativité et du plaisir simple de représenter sa maison.

Les équipes aussi jouent. Et c'est peut-être là l'essentiel.



Pourquoi le loto ne désemplit jamais ?

Il suffit d'entrer, un après-midi dans une salle d'animation au moment où commence un loto pour constater un phénomène étonnant : des résidents qui, parfois, se montrent peu enclins à certaines activités arrivent en avance, choisissent soigneusement leur place, vérifient leurs cartons, ajustent leurs jetons et se tiennent prêts avec une concentration presque cérémonielle.

Le loto n'a pourtant rien d'un spectacle complexe. Des numéros sont tirés. On écoute. On coche. On attend. Vu de l'extérieur, la mécanique paraît d'une simplicité désarmante. Et pourtant, séance après séance, elle attire.

Pourquoi ? Sans doute parce qu'il s'y joue bien davantage qu'une succession de chiffres. Il y a d'abord l'attente. Cette forme de suspension très particulière où tout reste possible. Le prochain numéro sera-t-il le bon ? Va-t-il compléter une ligne, ouvrir une perspective de victoire, ou au contraire laisser le carton inchangé ? Cette attente est minuscule en apparence, mais elle remet en circulation quelque chose de fondamental : le désir d'un événement.

Dans des journées souvent très réglées, où beaucoup de choses sont prévisibles, l'irruption du hasard possède une force singulière. Elle crée une tension. Elle relance l'attention. Elle réintroduit une petite part d'incertitude heureuse.

Il y a ensuite la reconnaissance. Gagner, même symboliquement, c'est être nommé, être vu, susciter une exclamation, recevoir un lot, parfois dérisoire, mais qui fait de soi pendant quelques secondes le centre de la scène. Dans un univers où les journées peuvent parfois se ressembler, cette micro-victoire prend une dimension disproportionnée et précisément pour cela précieuse.

Mais le plus important est peut-être ailleurs : dans le rituel collectif.

Le loto n'est jamais un jeu solitaire. On y surveille les cartons des voisins, on proteste, on plaisante,

on accuse gentiment la malchance, on félicite le gagnant, on revendique avoir presque gagné. Une sociabilité très particulière s'y déploie, faite d'alliances momentanées, de petites rivalités bon enfant, de commentaires répétés et d'une attention commune dirigée vers le même centre. Autrement dit, le loto remplit une salle parce qu'il remplit aussi un besoin de participation. On vient y chercher un lot, bien sûr ; mais on vient surtout y chercher un moment où il se passe quelque chose ensemble.

Ce n'est donc pas un hasard si ces après-midis ont parfois la densité d'un rendez-vous important. Derrière les cartons numérotés et les jetons de plastique, il y a une dramaturgie modeste mais efficace : l'espoir, la déception, la surprise, la revanche possible à la partie suivante.

Les grandes passions humaines tiennent parfois dans très peu de choses. Un boulier, une voix qui annonce « quarante-deux », et soudain une salle entière retient son souffle.

Celle qui lance la partie

À quatorze heures moins cinq, la salle est encore presque vide. Quelques chaises attendent, les cartons sont empilés, les jetons rangés dans leur boîte. Dans quelques minutes pourtant, il y aura du bruit, des protestations amusées, des applaudissements et des promesses de revanche.

Elle le sait. C'est pour cela qu'elle arrive un peu avant les autres. Elle déplace deux fauteuils, vérifie que chacun pourra voir les cartons, échange quelques mots dans le couloir avec une résidente qui hésite encore à venir. Rien de spectaculaire. Le travail commence souvent ainsi : faire en sorte qu'une activité puisse avoir lieu avant même qu'elle ne commence.

Au même moment, un autre habitué apparaît à la porte. Il prétend parfois qu'il est venu regarder. Personne ne le croit. D'un coup d'œil, il vérifie que les cartons sont prêts, s'informe de ce qui est prévu et rejoint une place qu'il choisit avec une désinvolture très étudiée. Lorsque la partie débutera, il protestera contre sa malchance, annoncera qu'il tient enfin le bon carton et félicitera les gagnants avec une générosité toute relative.

Sans le savoir, ces deux-là travaillent ensemble. L'une s'efforce de créer les conditions de la rencontre. L'autre lui donne son relief. L'une invite, rassure, rassemble. L'autre entraîne, commente, relance la conversation et rappelle à tous que le jeu mérite d'être pris au sérieux, même lorsqu'il ne s'agit que d'un loto.

Les métiers de l'animation sont souvent décrits à travers les activités proposées. On parle du loto, du quiz, de l'atelier mémoire ou de la

sortie organisée. Pourtant, ce qui compte le plus échappe souvent à la description. Il s'agit moins d'organiser une activité que de faire naître l'envie d'y participer.

Cette envie ne dépend jamais d'une seule personne. Elle repose sur un équilibre discret entre ceux qui préparent le terrain et ceux qui acceptent d'entrer dans le jeu. Entre celle qui lance la partie et celui qui ne manquerait une séance sous aucun prétexte. Entre le cadre proposé et la vie que chacun y apporte.

Lorsque l'après-midi est réussie, personne n'y pense vraiment. On dira simplement qu'il y avait de l'ambiance. Mais derrière cette formule se cache souvent une alliance silencieuse : celle de ceux qui font vivre la partie avant même que le premier numéro ne soit annoncé.



Le loto de village : un jeu universel aux mille noms

Ce jeu — si simple dans son principe — a essaimé dans le monde entier en prenant des centaines de visages locaux. Voici un tour d'horizon.

Dès le XVI^e siècle, les Italiens jouaient à un jeu de type loterie appelé *Gioco del Lotto d'Italia*. Mais la forme qui nous intéresse directement — celle qu'on joue en famille ou dans la rue — est la *tombola napolitaine*. Le jeu de *tombola* fut élaboré à Naples vers 1734. Il fut initialement introduit comme un jeu de loterie créé par un moine et un homme politique cherchant à offrir une alternative au jeu d'argent, que l'Église interdisait officiellement.

L'histoire veut que la *tombola* soit née d'une dispute entre le roi Charles III et son père spirituel, le Père Gregorio Maria Rocco. Le roi voulait autoriser la loterie ; le Père s'y opposait. Compromis : un jeu familial, joué à la maison, sans enjeu institutionnel. Le succès fut immédiat.

Ce qui rend la *tombola napolitaine* unique : 90 numéros, chacun avec son surnom et son illustration. Des cartes colorées. Des pièces de bois au lieu de jetons. C'est un jeu très convivial, au cœur des célébrations familiales. Chaque numéro a une signification tirée de la *Smorfia*, l'interprétation napolitaine des rêves — le 47, c'est « le mort », le 68, « la soupe »...

Et il existe même une version populaire et underground : la *tombola napolitaine* traditionnelle était organisée par des femmes, souvent hébergée par des membres de la « troisième communauté » de genre de Naples, les *femminielli*, dans les appartements exigus des quartiers pauvres.

France et Suisse : le loto associatif

Parfois dénommé selon les régions « quine », « rifle », « poule au gibet » ou « carton plein », le loto traditionnel est un tirage au sort de boules. Le vainqueur est la personne qui remplit en premier une grille numérotée.

En France, il est intimement lié à la vie associative — clubs sportifs, paroisses, associations de parents d'élèves. Il est souvent joué comme moyen de financement pour les écoles ou les groupes locaux. Les joueurs marquent des cartes réutilisables avec des jetons, et au lieu de crier « bingo », ils crient « carton » ou « quine ».



En Suisse romande, la tradition est similaire : dans les villages du Jura, du Valais ou du canton de Vaud, les lotos de sociétés locales — sociétés de gym, fanfares, pompiers — rassemblent des familles entières dans la salle communale, avec des lots souvent « en nature » : jambons, fromages, bouteilles de vin.

Le jeu a voyagé partout avec les migrations, en prenant à chaque fois une couleur locale.

Royaume-Uni — le Bingo

Le bingo britannique est une institution sociale à part entière, longtemps ancré dans les bingo halls des villes ouvrières. Le bingo est devenu de plus en plus populaire au Royaume-Uni, avec des salles spécialement construites ouvertes chaque année jusqu'en 2005. Dans les paroisses et les clubs de quartier, il reste un rendez-vous hebdomadaire pour les seniors.

Mexique — la Lotería

C'est la version la plus poétique du jeu. La Lotería est un jeu de société mexicain traditionnel, similaire au bingo, mais joué avec un jeu de cartes plutôt qu'avec des boules numérotées. Chaque carte possède l'image d'un objet, son nom et un numéro. Chaque joueur dispose d'une tabla, une grille 4×4 sélectionnée parmi les images des cartes. Le cantor (le crieur) trouve souvent une façon originale, voire poétique, de décrire la carte tirée. Introduit en 1887, ce jeu est devenu un symbole culturel mexicain — joué lors des fêtes de quartier, des kermesses paroissiales, des réunions de famille.

Malte — la Tombola des festas

La tombola à Malte est plus qu'un simple jeu : c'est un événement qui rassemble les communautés, un incontournable des fêtes locales (festas) et des réunions de famille. Dans des villes comme Senglea (Isla), la tombola se joue en plein air sur le quai, dans la chaleur de la nuit méditerranéenne — grands rassemblements d'habitants de tous âges autour des numéros appelés à la crie.

Inde — le Tambola / Housie

En Inde, on dit Tambola — tout le monde sait de quoi il s'agit. C'est le jeu des kitty parties (réunions de femmes), des anniversaires, des célébrations de Diwali, des événements d'entreprise et des réunions de famille. La version « Housie », héritée de la présence britannique, reste populaire en Inde, en Australie, en Nouvelle-Zélande et en Afrique du Sud. En Nouvelle-Zélande, des parties spéciales dites « Super Housie » peuvent inclure trois lignes — haut, milieu, bas — avec des prix souvent plus importants.

Ce qui est frappant, c'est l'universalité du principe : une grille, des numéros tirés au sort, un crieur, des joueurs qui retiennent leur souffle. Les émigrés italiens, en se déplaçant à travers l'Europe et l'Atlantique, ont emporté la tombola avec eux, l'introduisant dans de nouvelles cultures et l'adaptant à de nouveaux contextes. Les noms changent, les images changent, les lots changent — mais la magie sociale reste la même.



La Petite Fille au ballon

Un jeu se définit généralement comme une activité physique ou mentale non imposée, dont le but principal est le divertissement et le plaisir qu'elle procure. Bien qu'il soit complexe d'en donner une définition unique, les chercheurs s'accordent sur les caractéristiques essentielles : la liberté, la gratuité, l'incertitude et la dimension fictive. Il s'agit d'un second degré, une parenthèse par rapport à la vie réelle.

La Petite Fille au ballon en forme de cœur de Banksy (artiste britannique) est une série d'œuvres de Street Art peintes au pochoir. Elle rappelle les premiers jeux d'enfants dans la cour de l'École.

Jeux de récréation et de plein air, la Marelle, le Cache-cache ou plus calme, à l'intérieur si le temps s'y prête : Le Petit Bac, Le Pendu, les Chaises musicales et le Loto des résident-e-s de la Maison de la Tour. Cette liste n'est pas exhaustive.

Place au plus célèbre dans le monde : Memory. Le but paraît très simple : retrouver de mémoire des paires de cartes identiques. Son concurrent le plus direct : les interminables parties de Scrabble, l'après-midi à la salle des Orchidées pour les passionnés, jusqu'à l'heure du repas et même au-delà.

Bien des émotions et des souvenirs sont cachés dans ces quelques paragraphes. Le titre désigne les jeux et concours. La notion de concours ne vient-elle pas naturellement lorsque plusieurs joueurs s'affrontent ?

Le ballon rouge de la petite fille de Banksy est considéré comme un lien intergénérationnel. Il n'évoque pas seulement l'artiste mais aussi un film du même nom. C'est un symbole universel de l'enfance d'après-guerre. Le voir s'échapper résonne avec le sentiment de contempler la jeunesse s'éloigner.

En réalité, on ne sait pas si la petite fille laisse partir le ballon ou si elle tente de le rattraper. La personne âgée est à un stade de la vie ou le deuil (une perte est déjà un deuil) la confronte à cette ambiguïté : est-on acteur de ses pertes ou les subit-on ?

Affirmer que les jeux sont déclinés en classe d'âge est une erreur. C'est certain, avec un déambulateur, jouer à la marelle pourrait être compliqué et

extrêmement dangereux, mais elle symbolise le temps où l'on s'amusait dans la rue avec presque rien, une craie et un caillou.

Un jour, j'entends le Petit Bac, les lettres défilent dans la bonne humeur et les exclamations des participants qui ont gagné, eux aussi.

Petit aparté en lien avec le sujet : quand le cerveau est en « mode curieux », le centre de la mémoire augmente. Vous mémorisez beaucoup mieux la réponse, mais aussi toutes les autres informations croisées par hasard durant votre recherche.

*Jeannine Moser
Résidente à la MdLT*



Jouer, ce n'est pas seulement s'amuser

On aurait tort de croire que les jeux proposés en résidence ne sont qu'un moyen commode d'occuper l'après-midi. Cette vision réductrice passerait à côté de l'essentiel.

Car jouer n'est pas une simple distraction ; c'est une manière d'entrer dans un espace particulier où les relations ordinaires se transforment.

Autour d'une table de cartes, devant un quiz, face à un jeu de quilles ou dans un casino improvisé, les personnes présentes ne sont plus seulement des résidents assis côte à côte. Elles deviennent partenaires, adversaires, observateurs, complices, arbitres improvisés.

Le jeu redistribue les positions.

Il remet aussi chacun devant une règle commune. Pendant la partie, il y a une consigne à suivre, un tour à attendre, un résultat à accepter, une chance à saisir. Cela peut sembler anodin ; cela ne l'est pas. Dans un quotidien où beaucoup de décisions sont prises par d'autres ou par l'organisation elle-même, retrouver un espace où l'on agit, choisit, tente, perd ou gagne selon une règle claire produit une forme de réengagement.

Le jeu autorise également ce que la conversation ordinaire n'obtient pas toujours : une parole spontanée. On commente, on proteste, on rit, on se vante, on se souvient d'anciennes parties, on accuse la malchance. Les échanges deviennent plus vifs parce qu'ils ont un support extérieur. On ne parle pas « pour parler » ; on parle parce qu'il se passe quelque chose.

Il faut ajouter à cela une dimension souvent sous-estimée : le jeu remet du risque, même minime, dans la journée. Vais-je réussir ? Vais-je me tromper ? Vais-je gagner cette manche ? Ce petit risque symbolique suffit à réveiller l'attention et à donner du relief au temps.

C'est pourquoi les activités ludiques qui fonctionnent le mieux ne sont pas nécessairement les plus sophistiquées. Elles sont celles qui parviennent à créer une tension partagée, une attente commune, une possibilité d'interaction réelle.

S'amuser, bien sûr, en fait partie. Mais ce n'est que la surface visible. Au fond, jouer consiste surtout à « être en société » pendant une heure.





La méthode Montessori au service du bien vieillir

Longtemps cantonnée aux salles de classe, la pédagogie Montessori a fait une traversée inattendue : elle s'est installée dans les maisons de retraite et les unités Alzheimer, portée notamment par les travaux du neuropsychologue américain Cameron Camp. Le principe de départ reste le même — partir de ce que la personne sait faire plutôt que de ce qu'elle ne peut plus — mais l'application prend ici une dimension profondément humaine.

Ce qui change tout, c'est le regard. Là où la médecine traditionnelle recense les déficits, l'approche Montessori cherche les îlots de compétence préservés. La mémoire procédurale, celle qui encode les gestes — plier du linge, disposer des couverts, pétrir une pâte — résiste souvent bien mieux au vieillissement et à la démence que la mémoire des faits ou des visages. Une personne qui ne reconnaît plus ses proches peut encore battre les cartes avec dextérité, ou replier une serviette avec soin. Ce savoir du corps devient alors la porte d'entrée.

Le jeu, dans ce cadre, n'est jamais anodin. Il doit remplir plusieurs conditions : être concret et manipulatoire, solliciter les mains et les sens avant la cognition abstraite, et surtout garantir le succès. Ce dernier point est cardinal. On n'adapte pas l'activité à l'âge ni au diagnostic, mais au niveau réel de la personne ce jour-là — quitte à simplifier sans jamais infantiliser. L'échec répété décourage et blesse ; la réussite, même modeste, nourrit l'envie de revenir.

Les activités de réminiscence illustrent bien cette logique. Présenter à une personne âgée des objets de son passé — une bobine de fil, un outil de métier, une boîte à épices — déclenche souvent des récits que rien d'autre ne provoque. Le souvenir remonte par le toucher, l'odeur, la forme dans la main. Ce n'est pas de la nostalgie organisée : c'est une activation ciblée de mémoires encore vivantes.

Mais l'un des apports les plus précieux de cette approche reste son rapport au lien social. Le jeu Montessori peut inverser la dynamique de dépendance qui s'installe progressivement entre le résident et son entourage. Lorsqu'une personne âgée lit une histoire à un enfant en visite, enseigne un geste artisanal ou aide à trier du matériel, elle redevient quelqu'un qui donne plutôt que quelqu'un qui reçoit. Ce basculement, en apparence simple, a des effets mesurables sur l'estime de soi et sur la qualité de présence au quotidien.

L'environnement joue également son rôle. Les matériaux doivent être accessibles, lisibles, rangés de façon à inviter sans contraindre. On propose, on ne force pas. La durée est libre. Ce respect du rythme propre — autre héritage direct de Maria Montessori — est peut-être ce qui distingue le plus profondément cette approche des animations traditionnelles : il ne s'agit pas de remplir le temps, mais de l'habiter.

Jouer au grand âge : bien plus qu'un passe-temps



Lorsqu'on évoque le jeu, l'image de l'enfance s'impose presque spontanément. Comme si jouer relevait d'un âge de la vie appelé à s'effacer avec le temps, remplacé par des activités réputées plus sérieuses, plus utiles, plus conformes à l'âge adulte — et plus encore à la vieillesse.

Cette représentation mérite pourtant d'être interrogée. Car le jeu, et particulièrement le jeu de société, occupe une place bien plus riche qu'on ne l'imagine dans la vie des personnes âgées. Non comme simple distraction, mais comme espace de relation, de continuité identitaire, de mobilisation cognitive, parfois même de reconnaissance de soi.

Les théories contemporaines du vieillissement ont largement contribué à déplacer le regard. La théorie dite de l'activité, développée dès les années 1960, défend l'idée que le bien-être au grand âge est étroitement lié au maintien d'activités investies socialement et psychologiquement. Vieillir ne signifierait pas nécessairement se retirer du monde, mais continuer à y participer autrement. Dans cette perspective, une partie de cartes régulière, un club d'échecs ou un après-midi Scrabble ne relèvent pas du simple loisir : ils constituent une manière de rester inscrit dans une dynamique relationnelle et intellectuelle.

La théorie de la continuité propose un éclairage complémentaire. Selon elle, bien vieillir ne passe pas uniquement par de nouvelles expériences, mais aussi par la préservation de manières d'être familières. Continuer à jouer au jass, au bridge, aux dominos ou aux échecs, ce n'est pas seulement « faire une activité » ; c'est maintenir un lien avec son histoire personnelle, ses habitudes, parfois son



identité sociale. Le jeu devient alors mémoire vécue.

Les approches cognitives ont également contribué à réhabiliter le jeu. Sans céder aux promesses simplistes des « entraînements cérébraux miracles », il est admis que certaines activités mobilisant mémoire, attention, langage, planification ou flexibilité mentale peuvent contribuer au maintien des capacités cognitives. Le jeu de société présente ici un intérêt particulier : il mobilise souvent plusieurs fonctions simultanément, mais dans un contexte motivant, incarné et social. Mais réduire le jeu à une simple fonction de stimulation cognitive serait encore trop étroit.

La gérontologie humaniste a profondément déplacé cette lecture. Dans le champ de l'accompagnement des personnes vivant avec des troubles cognitifs, Tom Kitwood a rappelé qu'au-delà des atteintes fonctionnelles, demeure une personne avec ses besoins de reconnaissance, d'inclusion, d'attachement, d'identité et d'occupation signifiante. Cette perspective change la nature même du regard porté sur le jeu : il ne s'agit plus d'un outil d'animation, mais d'un possible espace de relation et de valorisation.

Toute la nuance se trouve ici. Un même jeu peut être vécu comme stimulant, engageant et socialement gratifiant — ou, au contraire, comme une activité artificielle, inadéquate ou déconnectée de ce que la personne est encore en mesure, ou en désir, d'y investir.

Une autre théorie mérite d'être convoquée : celle du « flow », développée par Mihály Csikszentmihalyi. Elle décrit cet état d'engagement particulier dans lequel une personne est absorbée par une activité suffisamment stimulante pour mobiliser pleinement son attention, sans pour autant générer frustration ou anxiété.

Le jeu de société illustre remarquablement cette logique.

Un bon jeu pour une personne âgée n'est pas nécessairement un jeu simplifié. C'est un jeu justement ajusté. Trop facile, il ennuie. Trop complexe, il décourage. Entre les deux existe cette zone précieuse où la personne demeure pleinement engagée, concentrée, parfois joyeusement compétitive. Les approches issues de la psychologie sociale apportent un autre éclairage encore : le jeu comme médiateur relationnel.

Parler n'est pas toujours simple. Le grand âge peut s'accompagner d'un appauvrissement des interactions, de silences plus fréquents, parfois d'un isolement progressif. Le jeu introduit un tiers : un plateau, des cartes, des règles, une situation partagée. Il permet d'être ensemble sans exiger une conversation soutenue. Il autorise humour, connivence, surprise, rivalité légère. En ce sens, il constitue un puissant vecteur de sociabilité.

Enfin, une lecture plus anthropologique invite à sortir d'une vision strictement utilitariste. Johan Huizinga, dans *Homo ludens*, rappelait déjà que le jeu n'est pas un attribut de l'enfance, mais une dimension fondamentale de la culture humaine. Jouer, ce n'est pas seulement apprendre ou s'entraîner ; c'est expérimenter des règles, des rôles, des interactions, du plaisir partagé. Pourquoi le grand âge ferait-il exception ?

Peut-être faut-il, au fond, inverser la question. Ce n'est pas : « Les personnes âgées peuvent-elles encore jouer ? » C'est plutôt : « Pourquoi le jeu cesserait-il d'avoir sa place dans cette étape de la vie ? »

Car entre une activité de pure occupation et une expérience véritablement signifiante, la différence ne tient pas au plateau posé sur la table.

Elle tient à la qualité du regard porté sur la personne — et à la place qu'on continue à lui reconnaître dans le jeu social.

À quoi jouent les sociétés ?

On pourrait croire que le jeu de société n'est qu'un divertissement aimablement rangé dans une armoire, entre un puzzle incomplet et quelques cartes usées. Un objet de soirées pluvieuses, de vacances familiales, de dimanches trop calmes. Ce serait mal le regarder.

Car le jeu de société dit beaucoup plus de nous que nous ne l'imaginons. Depuis l'Antiquité, les humains jouent. Les Égyptiens pratiquaient déjà le senet ; d'autres civilisations ont inventé dés, jeux de parcours, stratégies abstraites ou simulations guerrières . Cela n'a rien d'anecdotique. Une activité qui traverse les siècles et les continents sans jamais disparaître répond nécessairement à un besoin humain profond. Mais lequel ? Peut-être celui de rejouer le monde dans un espace maîtrisable.

Un plateau, quelques règles, des pièces de bois ou de carton, une durée limitée : voilà un univers réduit, compréhensible, fermé sur lui-même. La vie réelle, elle, est confuse, injuste, inachevée. Le jeu propose l'inverse : un cadre explicite. Chacun connaît les règles. Les objectifs sont définis. Le conflit est permis, parfois encouragé, mais selon un contrat accepté par tous.

Le jeu de société est peut-être l'une des plus élégantes inventions de la civilisation : un dispositif permettant de mettre en scène la rivalité sans violence réelle. On y apprend à perdre sans drame. À gagner sans garantie. À négocier. À patienter. À lire l'autre. À bluffer parfois. À coopérer aussi. Car les jeux racontent les sociétés qui les produisent.

Les échecs mettent en scène le pouvoir, la hiérarchie, l'anticipation froide, le sacrifice stratégique. Monopoly, né dans le contexte des années 1930, transforme l'accumulation, la propriété et la faillite en mécanique ludique . Diplomacy remplace les batailles par les alliances, les promesses et les trahisons. Risk condense l'imaginaire de la conquête territoriale. Plus récemment, Pandemic fait du salut collectif la condition même de la victoire. Chaque époque semble déposer ses obsessions sur un plateau.

Le glissement contemporain vers des jeux coopératifs n'est peut-être pas anodin. Longtemps, le modèle dominant fut simple : un gagnant, plusieurs perdants. Aujourd'hui, une part significative de la création ludique invite à vaincre ensemble. Il faut coordonner les compétences, partager l'information, anticiper des menaces systémiques. Comme si nos sociétés, confrontées à des crises globales, cherchaient de nouvelles narrations moins purement compétitives.

Le jeu est aussi un lieu social singulier.

Peu d'activités permettent encore à trois générations de se retrouver autour d'une même table avec un objectif commun, hors écrans, sans productivité attendue, sans autre finalité immédiate que le temps partagé. Dans une époque fragmentée — chacun son flux, son algorithme, son terminal — le jeu de société reconstitue un cercle.



On s'y regarde. On s'y découvre.

L'enfant y expérimente la règle ; l'adulte y révèle parfois un tempérament insoupçonné ; le grand-parent y retrouve une position active, stratégique, pleine. Ce n'est pas rien.

Les recherches sur le vieillissement cognitif s'y intéressent d'ailleurs sérieusement, certaines études associant la pratique régulière des jeux analogiques à un ralentissement du déclin cognitif. L'école, elle aussi, redécouvre les vertus pédagogiques du jeu.

Mais le phénomène dépasse la psychologie ou l'éducation. Le succès économique du secteur témoigne d'autre chose : un besoin culturel massif. Le jeu de société n'est plus un reliquat nostalgique. C'est une industrie inventive, foisonnante, qui produit des centaines de nouveautés chaque année et attire un public bien plus large que les amateurs spécialisés.

Pourquoi ce retour ?

Peut-être parce que le numérique, paradoxalement, a redonné du prix à la présence physique.

Dans un jeu de société, on manipule des objets. On observe un visage. On perçoit une

hésitation. On entend un rire, un soupir, parfois un silence stratégique. Rien de cela n'est tout à fait remplaçable.

Le jeu de société apparaît alors non comme un vestige, mais comme une forme discrète de résistance. Résistance à la dispersion. À l'isolement. À l'accélération. À la virtualisation intégrale des relations humaines. On y joue, bien sûr. Mais, autour de la table, c'est peut-être surtout notre manière de faire société qui se répète, en miniature.

Le jeu de société: Un phénomène au cœur de la société Aux origines des civilisations jusqu'à nos salons contemporains



Jouer ensemble est l'une des activités les plus universelles et les plus anciennes de l'humanité. Bien loin d'être un simple passe-temps, le jeu de société occupe une place centrale dans nos vies sociales, culturelles et même économiques. Tour d'horizon d'un phénomène qui ne cesse de se réinventer.

Une pratique aussi ancienne que la civilisation

Les civilisations antiques pratiquaient déjà des jeux de société, dont certains revêtaient une signification religieuse ou militaire. Parmi les plus anciens figurent les jeux égyptiens — le senet, le mehen, le jeu des vingt cases — mais aussi les jeux romains comme le ludus duodecim scriptorum, et les jeux asiatiques tels que le go. Ces jeux ont voyagé entre différentes cultures et évolué au fil des siècles, témoignant de leur capacité à traverser le temps et les frontières.

Jusqu'au début du XX^e siècle, les jeux demeuraient des activités libres : les règles n'étaient pas déposées, le matériel pouvait être fabriqué par n'importe quel artisan, voire improvisé avec des matériaux de fortune. Avec le XX^e siècle, les jeux de société sont devenus des produits édités — portant le nom d'un auteur, d'un éditeur, de fabricants et de distributeurs — inaugurant ainsi une véritable industrie culturelle.

Une définition large, des pratiques multiples

Un jeu de société est une activité sociale ludique, structurée par des règles, qui se pratique à plusieurs. Il se caractérise par un règlement plus ou moins complexe, un nombre de participants variable et, le plus souvent, l'existence d'un support matériel : plateau, cartes, dés, pions... Ces jeux font appel à des facultés très diverses selon les cas : la réflexion et la stratégie, mais aussi la mémoire, l'adresse, l'observation, la vivacité ou le simple hasard.

La richesse du domaine se reflète dans la variété des familles de jeux : jeux de cartes et de dominos, jeux de stratégie et combinatoires abstraits (les échecs, le go), jeux de

hasard raisonné (le poker, le backgammon), jeux de lettres (le Scrabble), jeux d'adresse (le Mikado, le Jenga), jeux coopératifs (Pandémie), jeux d'ambiance (Time's Up !, Story Cubes)... Depuis les années 1990, deux grandes sensibilités coexistent : les jeux dits « américains », immersifs et thématiques, aux règles complexes ; et les jeux « à l'allemande », épurés et centrés sur des mécaniques fines (Carcassonne, Les Colons de Catane).

Jalons historiques du XX^e siècle

Le XX^e siècle a vu émerger des jeux devenus des icônes culturelles mondiales. Le Monopoly, créé dans les années 1930 en pleine crise économique, est devenu l'archétype des jeux économiques. Le Scrabble, breveté aux États-Unis en 1948 et édité en français en 1955, reste incontournable. Le 1000 bornes (1954), la Conquête du Monde devenu Risk (1957), puis Donjons & Dragons (1974) — qui invente le jeu de rôle — et Magic : l'Assemblée (1993) — premier jeu de cartes à collectionner — ont chacun ouvert de nouveaux horizons ludiques.

Trivial Pursuit (1984) popularise le principe des questions-réponses accessibles à tous, tandis que Pictionary et Tabou inaugurent l'ère des jeux de convivialité. Depuis les années 1990, la segmentation du marché reflète une diversification des publics et des usages, avec des jeux pensés pour les familles, les enfants, les experts ou les joueurs occasionnels.

Un secteur économique en plein essor

La France est le premier marché européen du jeu de société, devant l'Allemagne. En 2012, le chiffre d'affaires de ce seul segment atteignait 325 millions d'euros, avec quelque 900 nouveaux jeux créés chaque année. Ce marché n'a cessé de croître depuis : en 2020, les ventes ont bondi de plus de 30 % durant la période de confinement. En 2024, ce sont 34 millions de boîtes qui se sont vendues en France. La France se positionne aujourd'hui au rang de troisième marché mondial, derrière les États-Unis et l'Allemagne.

Selon une étude IFOP de 2023, 65 % des foyers français déclarent pratiquer le jeu de société régulièrement. Environ 500 nouveaux titres paraissent chaque année sur le seul marché francophone. De nouveaux

modes d'accès ont également émergé : ludothèques associatives (dont le réseau existe depuis 1979), location par abonnement à domicile, « box thématiques », autant de formules qui répondent aux enjeux de coût, de stockage et de durabilité environnementale.

Un vecteur social, éducatif et scientifique

Au-delà du divertissement, le jeu de société remplit des fonctions sociales essentielles. Il réunit les générations — on parle alors de « jeux de famille » — favorise l'interaction et la coopération, et contribue au développement des facultés cognitives. Des recherches scientifiques associent la pratique régulière des jeux de société au développement des fonctions exécutives chez les enfants et à la réduction des risques de déclin cognitif chez les personnes âgées.

La ludologie (science du jeu) est désormais reconnue comme un champ de recherche académique à part entière. Des laboratoires comme « experience » (Université Sorbonne Paris Nord) étudient les dimensions éducatives, culturelles et sociales du jeu. En 2020, un Fonds patrimonial du jeu de société a été constitué, témoignant de la reconnaissance institutionnelle de ce patrimoine culturel.

La théorie des jeux, quant à elle, constitue un domaine des mathématiques qui modélise les interactions stratégiques entre joueurs. Elle a alimenté des avancées majeures en intelligence artificielle, notamment dans la conception de programmes de jeu d'échecs et de go.

« Pourquoi diable ne pas parler, comme tout le monde, de jeux de société ? » (Bruno Faidutti, auteur et théoricien du jeu de société).

Du senet égyptien aux eurogames du XXI^e siècle, le jeu de société s'est imposé comme un fait de civilisation. Miroir de nos relations sociales, terrain d'expérimentation cognitive et phénomène économique majeur, il illustre, à chaque partie, cette vérité fondamentale : jouer ensemble, c'est vivre ensemble.

Le grand échiquier des sociétés

Bien avant d'être un rayon de magasin, une plateforme numérique ou un loisir du dimanche soir, le jeu de société accompagne l'humanité depuis des millénaires. Il est sans doute l'une des formes culturelles les plus anciennes et les plus universelles : un espace où se mêlent hasard, stratégie, règles, imagination, affrontement ou coopération.

Les premières traces connues remontent à l'Antiquité. En Égypte ancienne, le senet, attesté il y a plus de 5'000 ans, n'était pas seulement un divertissement : il semble avoir porté une dimension symbolique, voire spirituelle. D'autres civilisations ont développé leurs propres formes ludiques : jeux de dés en Mésopotamie, jeux romains de parcours ou de stratégie, go en Chine, sans oublier d'innombrables variantes populaires transmises oralement. Longtemps, les jeux ne furent pas des « produits » au sens moderne du terme : les règles circulaient, les supports se fabriquaient artisanalement, et l'on jouait avec ce que l'on avait sous la main.

Le XXe siècle change radicalement la donne. Le jeu devient une industrie culturelle. Monopoly, né dans l'Amérique de la Grande Dépression, transforme l'économie en affrontement domestique. Scrabble installe le plaisir des mots sur les tables familiales. Risk transpose la conquête militaire dans le salon. Trivial Pursuit fait de la culture générale un jeu de masse. Puis viennent les univers immersifs, les jeux de rôle, les cartes à collectionner, et cette explosion créative qui fera du jeu de société un secteur éditorial à part entière.

Pendant longtemps, le jeu de société a pourtant souffert d'une image ambiguë : activité enfantine pour certains, passe-temps désuet pour d'autres. Depuis les années 1990, un renversement s'opère. Une nouvelle génération de créateurs — souvent inspirée par la scène allemande — privilégie des mécaniques plus élégantes, des parties plus équilibrées, une esthétique soignée. Les Colons de Catane, Carcassonne, Pandemic, Codenames ou 7 Wonders incarnent ce renouveau. Le jeu n'est plus seulement une distraction : il devient objet culturel, sujet de critique, domaine de collection, parfois même terrain de recherche universitaire.

Mais la transformation la plus inattendue est peut-être numérique. On aurait pu croire qu'internet signerait la fin du jeu de société matériel. Il a, paradoxalement, contribué à son expansion. Des plateformes comme Board Game Arena, Tabletopia ou Board Game Simulator permettent aujourd'hui de jouer à distance à des centaines de titres, parfois avec des partenaires inconnus à l'autre bout du monde. Les échecs, le bridge ou le go avaient déjà migré très tôt vers le numérique ; désormais, des jeux récents suivent le même chemin. Une partie de Azul, de Wingspan ou de Terraforming Mars peut aujourd'hui réunir des joueurs séparés par des continents.

Ce déplacement change la nature de l'expérience. Le plateau partagé devient écran partagé. Les manipulations physiques disparaissent, les calculs sont automatisés, les temps d'attente raccourcis. On perd le bruit des dés, la matérialité des cartes, les hésitations visibles de l'adversaire ; on gagne en accessibilité, en disponibilité et en ouverture internationale.

Le paradoxe est que cette numérisation n'a pas remplacé le jeu « réel ». Elle semble plutôt avoir renforcé son attrait. À l'heure des échanges dématérialisés, se retrouver autour d'une table garde une valeur singulière : celle d'un temps commun, structuré par des règles simples, où l'on accepte de suspendre le monde pour entrer ensemble dans un autre.

Car c'est peut-être cela, au fond, la permanence du jeu de société : non pas un objet, mais une manière très ancienne de fabriquer du lien.



Anthologie du jeu
Sélection interdisciplinaire
Anthologie du jeu

Sélection interdisciplinaire

Le jeu n'est pas un simple divertissement. Il constitue l'une des formes fondamentales de l'expérience humaine : apprendre, imiter, rivaliser, risquer, inventer, feindre, coopérer, négocier avec la règle ou avec le hasard. L'anthropologie, la psychologie et les arts ont depuis longtemps reconnu dans le jeu bien davantage qu'un passe-temps : une manière d'habiter le monde.

Cette sélection (non exhaustive et à titre indicatif) propose quelques références où le jeu apparaît comme objet explicite, moteur central ou dispositif structurant.

RÉFÉRENCES
THÉORIQUES

→ HUIZINGA, Johan, Homo ludens. Proeve eener bepaling van het spel-element der cultuur, Haarlem, H.D. Tjeenk Willink & Zoon, 1938 ; trad. fr. Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu.

→ CAILLOIS, Roger, Les Jeux et les hommes. Le masque et le vertige, Paris, Gallimard, 1958.

→ BATESON, Gregory, "A Theory of Play and Fantasy", Psychiatric Research Reports, no 2, 1955 ; repris dans Steps to an Ecology of Mind, Chicago, University of Chicago Press, 1972.

→ WINNICOTT, Donald W., Playing and Reality, Londres, Tavistock Publications, 1971 ; trad. fr. Jeu et réalité.

→ SUTTON-SMITH, Brian, The Ambiguity of Play, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1997.

→ TURNER, Victor, From Ritual to Theatre. The Human Seriousness of Play, New York, Performing Arts Journal Publications, 1982.

→ GEERTZ, Clifford, "Deep Play: Notes on the Balinese Cockfight", in The Interpretation of Cultures, New York, Basic Books, 1973.

LITTÉRATURE

→ HESSE, Hermann, Das Glasperlenspiel, Zurich, Fretz & Wasmuth, 1943 ; trad. fr. Le Jeu des perles de verre.

→ DOSTOÏEVSKI, Fiodor, Игрокъ (Le Joueur), Saint-Pétersbourg, 1866.

→ ZWEIG, Stefan, Schachnovelle (Le Joueur d'échecs), Buenos Aires, 1942 ; édition européenne Stockholm, Bermann-Fischer, 1943.

→ CORTÁZAR, Julio, Rayuela (Marelle), Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1963.

→ CALVINO, Italo, Il castello dei destini incrociati (Le Château des destins croisés), Turin, Einaudi, 1973.

Le tarot y constitue explicitement le dispositif narratif.

→ NABOKOV, Vladimir, Защита Лужина (La Défense Loujine), Berlin, 1930.

Le roman est entièrement structuré autour des échecs.

CINÉMA

→ BERGMAN, Ingmar, Det sjunde inseglet (Le Septième Sceau), Suède, 1957.

La partie d'échecs avec la Mort constitue le noyau symbolique du film.

→ RESNAIS, Alain, L'Année dernière à Marienbad, France / Italie, 1961.

Le jeu combinatoire y structure explicitement plusieurs scènes centrales.

→ CRONENBERG, David, eXistenZ, Canada / Royaume-Uni, 1999.

Le jeu vidéo constitue le sujet même du film.

→ MANKIEWICZ, Joseph L., Sleuth (Le Limier), Royaume-Uni, 1972.

Le film repose explicitement sur la manipulation, la mise en scène et le jeu stratégique.

ARTS VISUELS

→ BRUEGEL L'ANCIEN, Pieter, Jeux d'enfants, 1560. Kunsthistorisches Museum, Vienne.

→ CHARDIN, Jean-Siméon, Le Château de cartes, vers 1737. Musée du Louvre (version principale) ; autres variantes.

→ CÉZANNE, Paul, Les Joueurs de cartes, série, vers 1890-1895.

→ CARAVAGE, Les Tricheurs, vers 1594. Kimbell Art Museum, Fort Worth.

→ GEORGES DE LA TOUR, Le Tricheur à l'as de carreau, vers 1635. Musée du Louvre.

→ NORMAN ROCKWELL, The Checkers Players, 1928. Illustration centrée sur le jeu de dames comme scène sociale.

MUSIQUE

→ MOZART, Wolfgang
Amadeus, Trio en mi bémol
majeur pour piano, clarinette
et alto, K. 498, dit "Kegels-
tatt", 1786.
Référence explicite au jeu de
quilles.
→ BIZET, Georges, Jeux d'en-
fants, op. 22, 1871.
Cycle de douze pièces pour
piano à quatre mains inspirées
de jeux enfantins.
→ DEBUSSY, Claude, Jeux,
poème dansé, 1913.
Ballet explicitement construit
autour d'un jeu.
→ STRAVINSKY, Igor, Jeu de
cartes, ballet en trois donnes,
1937.
→ RAVEL, Maurice, L'Enfant
et les sortilèges, 1925.
Le monde du jeu et de l'en-
fance y occupe une place
centrale.

PHOTOGRAPHIE

→ MAN RAY, Self-Portrait
with Chess Set, 1921.
Autoportrait où le jeu d'échecs
devient signe d'intelligence,
de stratégie et d'affinité avec
l'avant-garde artistique.
→ BRASSAI, scènes de
joueurs dans Paris de nuit,
années 1930.
Le jeu populaire comme rituel
social nocturne dans les cafés
parisiens.
→ ROGER SCHALL, Joueurs
de cartes au Bistro des belo-
teurs, rue Norvins, Mont-
martre, 1939.
→ WILLY RONIS, scène de
joueurs de cartes à Paris.

MUSÉES

→ MUSÉE SUISSE DU JEU
La Tour-de-Peilz (Suisse)
Site officiel : museedujeu.ch
Institution de référence en
Europe, spécifiquement
consacrée à l'histoire cultu-
relle du jeu (et non du jouet).
→ DEUTSCHES
SPIELEMUSEUM
Chemnitz (Allemagne)
Site officiel : deutsches-spie-
lemuseum.de
→ MUSÉE ALLEMAND
MAJEUR consacré à l'his-
toire des jeux, jeux de société
et cultures ludiques.
→ THE STRONG NATIONAL
MUSEUM OF PLAY
Rochester, New York
(États-Unis)
Site officiel : museumofplay.org
Sans doute la plus importante
institution mondiale consacrée
au play au sens large : jeux,
jouets, jeux vidéo, archives
ludiques.
→ SPIELZEUGMUSEUM
NÜRNBERG
Nuremberg (Allemagne)
Site officiel : museen.nuern-
berg.de/spielzeugmuseum
Grand classique européen,
particulièrement pertinent
pour l'histoire industrielle du
jouet.

→ SPIELZEUG WELTEN
MUSEUM BASEL
Bâle (Suisse)
Site officiel : spiel-
zeug-welten-museum-basel.ch
Très importante collection de
poupées, ours, miniatures et
automates.
→ MUSÉE DU JOUET
Moirans-en-Montagne
(France)
Site officiel :
musee-du-jouet.com
Institution française emblé-
matique, liée à l'histoire juras-
sienne de la fabrication du
jouet.

A stylized illustration of a woman with a grey wolf head and a red hat, holding a red apple. The woman has long dark hair and is wearing a red dress. The background is a dark, textured brown. The text is overlaid on the illustration.

Vil et un conte
Quand les collaborateurs des
Résidences ont plusieurs cartes
dans leur poche !

Au sein des Résidences, Stéphane Moiroux est l'infirmier-responsable de la Fondation SeAD (cf. article en pages 6 à 9). En dehors, il est parfois photographe, mais aussi créateur de jeux de société, dans une collaboration avec une petite entreprise spécialisée: Lakésis Games, dont le projet actuellement le plus visible éditeur, *Vil et un Conte*, a été créé par lui.

Dans l'univers foisonnant du jeu de société, où se croisent désormais stratégie militaire, gestion de ressources, coopération post-apocalyptique et abstractions mathématiques, certaines maisons d'édition choisissent un autre chemin. Plus narratif. Plus artisanal aussi. Lakésis Games appartient manifestement à cette famille-là.

Ce projet illustre assez bien cette orientation. Présenté comme un jeu d'ambiance et de narration, il propose aux participants de détourner les codes des contes classiques pour inventer leurs propres variations. L'univers graphique revendique lui aussi cette filiation avec le conte, entre figures archétypales, sorcières, imaginaires merveilleux et réécritures ludiques. Le financement participatif récemment mené autour du jeu a d'ailleurs dépassé son objectif initial, signe qu'un public existe pour ce type de proposition.

Installée en Haute-Savoie, cette jeune structure indépendante se présente comme un éditeur de jeux de société centré sur l'imaginaire, le récit partagé et

l'expérience collective. Son nom, emprunté à la mythologie grecque — Lakésis étant l'une des trois Moires, celle qui mesure le fil du destin — annonce d'emblée une ligne éditoriale: ici, il sera question d'histoires, de bifurcations, de personnages et d'univers à construire ensemble.

À contre-courant d'un certain jeu contemporain volontiers dominé par la mécanique pure, l'optimisation ou la compétition froide, Lakésis Games semble miser sur le plaisir du récit. Non pas le récit figé d'un livre que l'on lit seul, mais celui qui surgit de l'interaction entre joueurs, de l'improvisation, du rebondissement et de l'interaction collective.

Ce qui frappe, dans ce type de démarche, c'est le déplacement de la fonction même du jeu de société. On ne joue plus seulement pour gagner. On joue pour fabriquer ensemble un moment, un récit, parfois même une mémoire commune. Le plateau devient presque secondaire; ce qui compte est ce qui circule entre les joueurs: parole, invention, humour, surprise.

Le phénomène n'est pas isolé. Depuis une quinzaine d'années, le jeu de société connaît une transformation profonde. Longtemps cantonné à quelques classiques familiaux ou à des niches de passionnés, il est devenu un territoire culturel à part entière, avec ses auteurs, ses festivals, ses éditeurs spécialisés et ses communautés engagées. Dans cet écosystème, les petits éditeurs indépendants

jouent souvent un rôle de laboratoire: moins soumis aux impératifs industriels, ils peuvent explorer des formes plus singulières.

Lakésis Games semble relever de cette logique artisanale. Loin des grandes machines éditoriales, la structure donne l'image d'une maison modeste, très incarnée, où la proximité avec la communauté des joueurs fait partie du projet. Communication directe, campagnes participatives, présence sur les réseaux sociaux, événements: on est ici dans un rapport de proximité plus que de diffusion de masse.

Reste à voir si cette identité narrative pourra s'inscrire durablement dans un marché devenu très concurrentiel. Mais à l'heure où le jeu de société est parfois tenté par la sophistication mécanique ou la surproduction matérielle, voir un éditeur miser sur le pouvoir simple des histoires partagées n'a rien d'anodin.

Après tout, autour d'une table, bien avant de compter des points, l'humanité a sans doute commencé par raconter des histoires.

C'est certainement cela qui motive Stéphane Moiroux, infirmier-responsable de la Fondation SeAD et auteur de *Vil et un Conte*, ce premier jeu édité par Lakesis Games.

Insolite, humeur, humour: les billets de Jeannine Moser

La solitude

Le titre de ce billet « humeur » résume parfaitement mon état émotionnel de ce matin, tristesse et solitude.

Lorsque la tristesse s'installe, elle prend de l'espace dans mon cœur comme une fidèle compagne, que je vis intensément lorsque j'écoute mes mélodies préférées. La tristesse fait écho à la solitude et au silence entre les résidentes et résidents.

Comment définir le silence dans un lieu (La salle des Terrasses – 40 places) où se côtoient lors des repas environ 30 personnes. Le silence en devient assourdissant. Nous sommes ensemble attablés, partageant le même espace, pourtant les mots restent inaudibles :

- Et le sel ?
- Il fait chaud, il fait froid, fermez la porte !
- La météo, un sujet inépuisable. Logique c'est le seul paramètre qui se modifie en permanence. Avec le réchauffement climatique les variables sont infinies.
- Les journaux, pas pour leur contenu, mais à qui appartiennent-ils ? Souvent à plusieurs résidents, ils en sont persuadés.

Cette description peut sembler futile, mais une réalité plus sombre se dessine. Une résidente arrivée il y a peu, tremblait de tout son corps. Pour d'autres, des cris, des interpellations, de l'impatience injustifiée face aux collaboratrices, collaborateurs de la restauration.

Devant l'urgence de nos inquiétudes à propos de nos familles, de notre lieu de vie que l'on imagine à l'extérieur, des prescriptions médicales et tant d'autres, la compétence et la résilience de la brigade du restaurant nous rassure et nous les en remercions.

Les temps modernes en 2026

Dès 8h, la salle des Terrasses nous accueille. Confortablement installés, parviennent d'ici ou là des bruits légers à soutenus. Les premières semaines, je sursautais, exprimant une surprise, une inquiétude ou un agacement. La curiosité est un vilain défaut, mais le frisson de la découverte est largement récompensé quand l'explication arrive. Mais que se passe-t-il ?

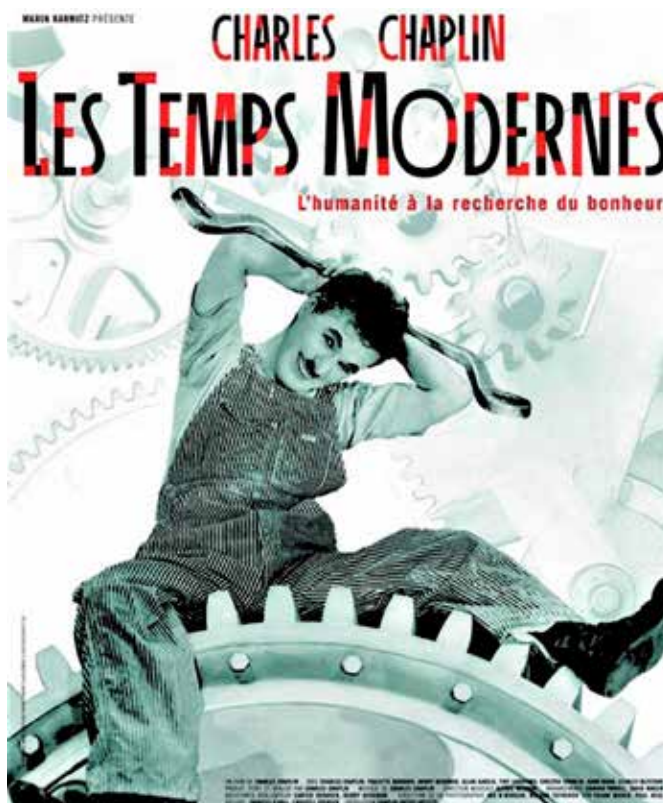
Plus précisément, le matin de bonne heure la porte de l'office est ouverte et la préparation des petits déjeuners débute. De la casse parfois ? Peut-être de la vaisselle (de Limoges ou d'une grande surface); dans tous les cas, elle termine son existence dans la poubelle juste à côté. De nombreuses tâches (pour une cinquantaine de résidents) méritent d'être reconnues.

Dans notre mémoire d'enfance restent des images de chocolat chaud dans de jolis bols avec notre surnom (Fifi, Pierrot, Lolotte et bien d'autres), accompagnés de tartines du pain de la veille ou de l'avant-veille; aucune importance, notre famille veillait sur nous.

A la Maison de la Tour, nombreux sont ceux qui déjeunent en chambres et c'est leur choix, ou leur contrainte. A chacun son plateau. Et comment en transportent-ils autant ? Avec des échelles, c'est leur nom. N'imaginez pas la grande échelle de votre jardin; le premier plateau serait déjà condamné. Une échelle d'office. c'est un grand « machin » en métal avec

des rayons. A chacun son rayon nominatif avec ses souhaits. A chaque étage de la résidence la sienne.

L'équipe de l'entretien, qui vient en soutien, piétine devant l'office, prête à démarrer les distributions. C'est un moment très attendu, car il s'accompagne très souvent d'un mot gentil, d'une lumière allumée et d'une belle complicité qui s'installe tout au long des mois ou des années.



En écho à l'article «Ceux qui font les EMS»

Vous l'aurez lu plus avant dans ce numéro (page 9) : un des objets de cette édition estivale est de nous rappeler celles et ceux qui font les EMS. Les collaboratrices et collaborateurs, quel que soit leur domaine de compétence, participent activement au maintien de la qualité de vie des résident-e-s au rythme des progrès de la médecine gériatrique et de la gériatrie.

En tant que résidente je voudrais aussi évoquer notre actualité. N'oublions pas ce très long processus qui est le résultat d'années de tourments pour les malades et les aînés et parcourons quelques figures et lieux de l'internement, au travers d'une brève chronologie de la vieillesse.

Dans les années 1920 à 1940, ils / elles répondaient aux noms d'interné-e-s ou d'aliéné-e-s dans des asiles de vieillards ou des hospices (peu importait l'âge).

Un exemple : La compagne d'Auguste Rodin sculpteur, qui a signé le célèbre Penseur. Camille Claudel qui fut à la fois artiste et sa muse, a été internée comme aliénée à la demande sa famille, ou elle a vécu ou plutôt survécu pendant 30 ans, jusqu'à son décès en 1943, mourant de faim et de maladies. C'est le régime de Vichy qui a ordonné l'interdiction de soins et de nourritures aux internés pendant la guerre.

Publié en 1962, le rapport Laroque (Wikipedia) constitue l'acte fondateur de la politique publique en faveur des personnes âgées en France. C'est la fin du modèle asilaire, remplacé par les Maisons de retraite ou Foyers logement.

De 1980 à 1990, le genre humain a poursuivi son évolution / sa progression dans l'accompagnement des pensionnaires de Home ou de Maison de retraite. Une évolution majeure.

Aujourd'hui, nous séjournons dans des établissements médico-sociaux reconnus par la République et le canton de Genève.

Les chercheurs, scientifiques, psychiatres, psychologues et bien d'autres spécialistes se sont concertés à propos des résultats de leur travaux de recherches, favorisant ainsi le diagnostic de nombreux troubles cognitifs et/ou maladies somatiques.

Certaines de ces études sont partagées lors de conférences ouvertes au grand public. L'une d'entre elles était consacrée à l'âgisme. Ce terme apparu récemment dans notre vocabulaire est fondé sur la discrimination de la personne âgée (définition courte). A chaque décennie ses préjugés : le jeunisme, le sexisme, le racisme et tant d'autres. L'ignorance est le pire des mépris à l'encontre des personnes.

Pourtant notre génération façonnée par son histoire bénéficie de nos jours d'une approche respectueuse et holistique. Dans le cadre de la Maison de la Tour, l'approche de la Direction met en lumière avec conviction les avancées significatives réalisées dans l'accompagnement du grand âge.

Quiz insolite de l'été

QUIZ N°1
Devinez un produit du quotidien ?

Il a été inventé par l'américain Wallace Carothers, chimiste brillant travaillant pour la firme américaine DuPont de Nemours. Découvert en 1935 en collaboration avec son équipe, il réussit à fusionner des molécules de charbon, d'air et d'eau. Résultat : le Polyhexaméthylène adipamide, breveté en 1937. À la première mondiale du 24 octobre 1939, le produit est présenté officiellement à la Foire internationale de New York, dont il gagne le premier prix (équivalent au concours Lépine français). DuPont de Nemours, persuadé de son succès, met en vente 4'000'000 d'exemplaires qui seront vendus en 2 jours. L'effort de guerre : après l'attaque de Pearl Harbor le 7 décembre 1941, les composants sont déclarés matériau stratégique. Toute la matière première est réquisitionnée par l'armée américaine pour fabriquer des parachutes et des pneus d'avions. À la fin de la guerre DuPont de Nemours peine à relancer son activité. Face à la demande pressante des femmes aux États-Unis et dans d'autres pays comme la France, des scènes de chaos, des bagarres et des vitrines de magasins sont brisées. Le commerce reprendra ses droits à la satisfaction des clientes.

VOTRE RÉPONSE:

QUIZ N°2
Rétro : Mode et Objets d'Antan

- Quelle grande innovation vestimentaire apparaît en 1946 et choque la société de l'époque ?
- Avant l'arrivée du réfrigérateur électrique dans les cuisines, comment conservait-on les aliments au frais ?
- Quel accessoire de coiffure, très populaire dans les années 60, servait à donner un volume spectaculaire aux cheveux des femmes ?
- Quel célèbre parfum créé juste après la guerre en 1948 par Nina Ricci possède un flacon surmonté de deux colombes en cristal ?

- QUIZ N°3
Vrai ou Faux ?
- À l'origine le bas nylon se vendait uniquement en noir et blanc.
VRAI ☐ FAUX ☐
- Pour éviter que les bas ne filent, le premier réflexe de l'époque était de les mettre au congélateur.
VRAI ☐ FAUX ☐
- En 1971 une commune suisse a élu un chat comme maire pour protester contre l'absentéisme des politiciens.
VRAI ☐ FAUX ☐
- En 2007, l'armée suisse a accidentellement envahi la Principauté du Lichtenstein voisine pendant un exercice de nuit.
VRAI ☐ FAUX ☐
- En 1975, la France a officiellement aboli une loi qui obligeait les femmes mariées à obtenir l'autorisation écrite de leur mari pour pouvoir ouvrir un compte en banque ou travailler.
VRAI ☐ FAUX ☐
- En 2012, l'ONU a organisé une réunion internationale très sérieuse sur le climat où le menu du repas était composé de restes de nourriture destinée à la poubelle.
VRAI ☐ FAUX ☐
- En 1957, le Téléjournal de la TSR durait exactement 15 minutes.
VRAI ☐ FAUX ☐
- Dans l'émission La Course autour du Monde, les jeunes reporters romands devaient envoyer leurs pellicules de films par la poste normale depuis l'autre bout de la Terre.
VRAI ☐ FAUX ☐

QUIZ N°1

Le bas Nylon

Brillant chimiste américain, Wallace Carothers est recruté par DuPont de Nemours qui lui confie la liberté dans ses recherches. En 1931, les tensions commerciales avec le Japon rendent la soie naturelle rare et très coûteuse. Une découverte fortuite de l'équipe aboutit à l'invention du Nylon. Le chimiste, dépressif et alcoolique depuis sa jeunesse, se suicide en 1941 sans connaître le succès mondial du bas Nylon.

QUIZ N°2

Mode et Objets d'Antan

Le Bikini!

C'est un ingénieur automobile français, Louis Reard, qui présente le 1er bikini-moderne à la piscine Mollitor à Paris. Le nom est inspiré de l'atoll de Bikini où les États-Unis venaient de réaliser des essais nucléaires 5 jours plus tôt.

La Glacière

C'était un meuble en bois isolé dans lequel le livreur venait déposer régulièrement un grand bloc de glace naturelle. Les femmes crépaient leurs cheveux en hauteur style « chignon choucroute » et fixaient le tout avec d'épaisses couches de laque.

Le Crêpon & la Laque

L'Air du Temps C'est l'alliance du fils de Nina Ricci, Robert Ricci, et de son ami d'enfance Marc Lalique (maître verrier) qui créent le parfum et le flacon. Le bouquet floral composé d'œillet, rose de Grasse, jasmin, gardénia et d'une note épicée de clou de girofle. Ce parfum d'après-guerre conserve encore un franc succès auprès des femmes.

QUIZ N°3

Vrai ou Faux — Révélations

À l'origine le bas nylon se vendait uniquement en noir et blanc. L'objectif de DuPont de Nemours était de remplacer la soie naturelle. Les premiers bas adoptent donc des teintes allant du sable au miel en passant par le brun clair et le chair. Le système D pendant la guerre : pour imiter la couleur du nylon, les femmes teignaient leurs propres jambes nues à l'aide de jus de chicorée et

de thé fort, et tragaient la fameuse ligne noire verticale à l'arrière du mollet avec un crayon à sourcils.

Pour éviter que les bas ne filent, le

premier réfilex était de les mettre au

congélateur.

Vrai ou Faux

Cette légende provient du fait que la rigidité du bas congelé laissait à penser que les mailles étaient plus solides.

En 1971 une commune suisse a élu

un chat comme maire pour protester

contre l'absentisme des politiciens.

Vrai ou Faux

Ce n'est pas en Suisse, mais dans une petite commune de l'Alaska nommée Talkeetna que le chat Stubs a été élu maire honoraire en 1997. Il a conservé son poste jusqu'à sa mort en 2017.

En 2007, l'armée suisse a acciden-

tellement envahi la Principauté du

Lichtenstein pendant un exercice de

nuit.

Vrai ou Faux

Et même à plusieurs reprises. Cette fois-ci, c'est en mars 2007 pendant la marche de nuit de 171 soldats. Ils se rendent compte de leur bêtise lorsqu'ils s'arrêtent pour commander à boire dans un établissement local et réalisent qu'ils sont à Trisenbergr, un village en territoire liechtensteinois.

En 1975, la France a officiellement aboli

la loi obligeant les femmes mariées à

obtenir l'autorisation de leur mari pour

ouvrir un compte en banque.

Vrai ou Faux

Pas vraiment — c'est en 1965 que la France a libéré les femmes de ce véto. En Suisse, c'est la réforme du droit matrimonial votée par le peuple, entrée en vigueur le 1er janvier 1988, qui modifie le Code civil stipulant que le mari était désigné chef de famille.

En 2012, l'ONU a organisé une réunion sur le climat dont le menu était composé de restes destinés à la poubelle.

Vrai ou Faux

Ce n'est pas à l'initiative des diri-

geants de l'ONU à New York, mais à

celle de deux célèbres chefs cuisiniers

(anciennement à la Maison Blanche)

qui avaient la responsabilité d'élabo-

rer les menus. L'objectif : démontrer

de manière spectaculaire le gaspillage

agroalimentaire et son impact sur le

changement climatique. Parmi la tren-

taine de convives prestigieux, le secré-

taire général de l'ONU ainsi que Fran-

çois Hollande, alors président. Une

prise de conscience par l'estomac, sans

conséquences politiques.

En 1957, le Téléjournal de la TSR durait

exactement 15 minutes.

Vrai ou Faux

Il durait obligatoirement 15 minutes. Les nouvelles étrangères étaient rattachées sans aucun commentaire. Seuls les sujets suisses faisaient l'objet d'un reportage. Les heures de diffusion étaient limitées entre 20h00 et 22h30, soit environ 14 à 16 heures de programmation par semaine. La télévision couleurt arrive en 1968, mais son coût extrêmement élevé ralentit sa progres-

sion dans les ménages suisses. Dans La Course autour du Monde, les jeunes reporters romands devaient envoyer leurs pellicules par la poste normale.

Vrai ou Faux

Les Globes Trotters devaient présenter un film par semaine (de 3 à 5 min) et le commenter — un sujet culturel, social ou insolite trouvé sur leur route. Cette émission a été un incroyable vivier de talents pour les médias suisses. Des grands noms de la TSR, comme Raymond Vuillamoz et Jean-Philippe Kapp, ont débuté leur carrière sur les

routes de la Course autour du monde. Nous espérons que vous aurez grand plaisir à répondre à ces nombreuses questions et à découvrir ou redécouvrir leur histoire insolite.



À vous de jouer

Ce numéro vous propose un autre quiz, indépendant de celui des pages précédentes.

Dans les pages que vous venez (peut-être) de lire se trouvent disséminés cinq éléments particuliers. Certains sont discrets. L'un d'eux est presque évident. Un autre vous demandera de relire un passage que vous avez peut-être survolé.

Le principe est simple : répondez aux cinq questions ci-dessous, en vous appuyant uniquement sur ce numéro. Pas de recherche sur internet. Pas d'aide extérieure, sauf si quelqu'un de votre entourage a lu le journal avant vous, auquel cas vous pouvez vous consulter. C'est même encouragé.

Les cinq questions

1. En quelle année la Fondation SeAD a-t-elle été créée ?
2. Parmi les métiers présentés dans ce numéro, lequel est décrit comme « le premier visage de la résidence » ?
3. Quel genre littéraire inattendu est utilisé pour présenter la réforme G'Evolue dans ce numéro ?
4. Dans les cartes postales, quelle destination a été visitée par trois établissements différents ?
5. À quelle heure moins cinq la salle de loto est-elle encore presque vide, selon l'article ?

Un indice se trouve quelque part dans les pages contenant les réponses.



Comment participer

Notez vos réponses sur un bout de papier, avec votre prénom et le nom de votre établissement ou de celui de vos proches, et transmettez-les directement à un collaborateur ou envoyez-les, par email, à info@ems-lesresidences.ch.

Les bonnes réponses seront publiées dans le prochain numéro. Les participantes et participants ayant répondu correctement à toutes les questions seront mentionnés (avec leur accord et quelque chose leur sera réservé, dont la nature reste, pour l'instant, un mystère éditorial).

Bonne lecture, ou relecture... et jouez bien !

Les Résidences (Groupement et association)



Les Résidences sont un regroupement d'entités dédiées à l'accompagnement des seniors dans le canton de Genève. Ce collectif accompagne la personne âgée dans son parcours de vie, de l'aide et soins à domicile, par la Fondation SeAD (OSAD), aux EMS - La Méridienne, Maison de la Tour, Résidence Beauregard, Résidence La Louvière et Villa Mona - en passant par une résidence-services (Les Jardins de Mona), un immeuble avec encadrement pour personnes âgées (Clair-Val) et un espace de convivialité (La Caf'). Chaque entité partage une vision commune centrée sur le respect de la dignité et de l'autonomie des personnes âgées, tout en offrant des services adaptés à leurs besoins spécifiques. Les Résidences sont aujourd'hui constituées en association à but non lucratif, avec pour but de développer une vision stratégique des parcours de vie des personnes âgées et/ou en situation de vulnérabilité, tant sur les plans physique que psychique. L'Association recherche et propose des solutions innovantes, dans une approche citoyenne, en veillant à garantir la qualité des prestations offertes selon des critères éthiques et professionnels partagés.

*p.a. Rte de Frontenex 42,
1207 Genève
www.ems-lesresidences.ch*

Résidence La Louvière (EMS)



Spécialisée dans l'accueil de personnes en âge AVS souffrant principalement de troubles cognitifs, tels que la maladie d'Alzheimer, ainsi que de troubles psychiatriques liés à l'âge, la Résidence La Louvière est un lieu de vie avant d'être un lieu de soins. Par souci de sécurité, l'établissement est fermé vers l'extérieur, mais largement ouvert sur ses espaces extérieurs. L'accompagnement s'y déploie dans un esprit de continuité, de protection et de respect des repères. La Résidence La Louvière est implantée dans un environnement rural calme, loin du tumulte urbain, et bénéficie d'un vaste parc privé de 15'000 m² ainsi que d'une grande terrasse d'environ 400 m². L'établissement accompagne les résidents dans toutes les étapes de leur séjour, y compris dans les moments de vulnérabilité et jusqu'au terme de la vie. Plusieurs équipes – soins, animation, hôtellerie, intendance, administration – collaborent pour garantir confort, sécurité et continuité de l'accompagnement.

*Rte de La-Louvière 18,
1243 Presinge
www.ems-lesresidences.ch*

La Méridienne (EMS avec dérogation d'âge)



La Méridienne est le premier EMS du Canton de Genève qui accueille des résidents non-AVS présentant des troubles psychiatriques sévères nécessitant un travail de réhabilitation afin de mieux les préparer à une insertion dans d'autres lieux de vie communautaire.

*Rte de Rossillon 18,
1231 Conches (Thônex)
www.la-meridienne.ch*

Maison de la Tour (EMS)



L'EMS Maison de la Tour accueille de manière durable et individualisée des personnes âgées, dont l'état de santé, physique ou psychique, ne justifie pas un traitement en milieu hospitalier, mais exige un encadrement de soins et d'accompagnement rapproché. Il propose 51 chambres individuelles et 1 chambre UATR (unité d'accueil temporaire de répit), pouvant, par conséquent, accueillir 52 résidents.

*Rue du Couchant 15,
1248 Hermance
www.ems-maisondelatour.ch*

Résidence Beauregard (EMS)



L'EMS Résidence Beauregard est une structure d'hébergement à long terme pour les personnes âgées (atteintes principalement de troubles cognitifs), qui se démarque par son approche centrée sur le bien-être des résidents. Il propose 17 chambres doubles, pouvant, par conséquent accueillir 34 résidents en long séjour, ainsi qu'une chambre individuelle pour des accompagnements ponctuels individualisés (hypostimulation) et soins palliatifs.

*Ch. de Cressy 67,
1232 Confignon
www.ems-beauregard.ch*

Villa Mona (EMS)



L'EMS Villa Mona propose 22 chambres individuelles et 14 chambres doubles, pouvant, par conséquent accueillir 50 résidents en long séjour. Il est aussi doté d'une unité d'accueil temporaire de répit (UATR) de 2 lits, pour des courts séjours. Au même titre que l'IEPA Clair-Val, la Villa Mona est gérée par l'Association Mona Hanna.

*Ch. Etienne-Chennaz 14,
1226 Thônex
www.ems-villamona.ch*

Clair-Val (IEPA)



Ouvert en août 2021, l'IEPA Clair-Val, situé sur la commune de Thônex, est un lieu d'habitation adapté aux seniors du quartier. En tant que structure intermédiaire, à mi-chemin entre le domicile et l'hébergement en EMS. Il s'agit d'un bâtiment de 6 étages correspondant au cadre légal fixé par le Canton de Genève pour les IEPA, qui offre 48 appartements de 3 pièces. Comme l'EMS Villa Mona, Clair-Val est géré par l'Association Mona Hanna.

*Av. de Thônex 17,
1226 Thônex
www.iepa-clairval.ch*

Jardins de Mona SA (Résidence-services)



Les Jardins de Mona disposent de 48 appartements locatifs, allant du studio au quatre pièces 1/2 en attique. Ces appartements représentent une alternative intéressante au maintien à domicile des aînés, puisque de nombreuses prestations sont intégrées au tarif de location. Seuls ou en couple, les seniors peuvent recréer leur cocon de bien-être avec notamment la possibilité d'aménager leur logement au gré de leurs envies et avec leur propre mobilier.

*Ch. Etienne-Chennaz 10,
1226 Thônex
www.les-jardins-de-mona.ch*

SeAD (Soins et accompagnement à domicile)



La Fondation SeAD est une organisation de soins et d'aide à domicile (OSAD) créée en août 2019. Reconnue d'utilité publique, elle a pour mission de délivrer des prestations de soins sur prescription médicale remboursées par l'assurance-maladie obligatoire. SeAD déploie son activité depuis son siège à Thônex et ses antennes à Lancy et Carouge.

*Ch. Etienne-Chennaz 10,
1226 Thônex
www.fondation-sead.ch*

La Caf'

(Café-restaurant
intergénérationnel)



La Caf' est un café-restaurant intergénérationnel, lieu d'échange et de rencontre, qui a pour but de renforcer l'action communautaire et les liens sociaux au sein de la population. Le lieu s'est donné pour mission, en complément aux autres organisation du groupe, de lutter contre l'isolement social et d'offrir à ses clients un espace convivial où il est possible de déguster des produits issus de l'agriculture genevoise ou de prendre part à des activités, dans une approche intergénérationnelle. La Caf' est aussi le lieu de préparation de repas livrés à domicile.

Rue Peillonex 2,
1225 Chêne-Bourg
www.lacaf-chenebourg.ch



PAGE DE COUVERTURE
HENRIQUE FRANCO (FUNCHAL, MADÈRE, 1883 – 1961) *Portrait de femme*
DATE INDÉTERMINÉE (PROBABLEMENT ANNÉES 1920–1940) HUILE SUR TOILE
FUNCHAL, MUSÉE HENRIQUE ET FRANCISCO FRANCO (MUSEU HENRIQUE E FRANCISCO FRANCO)



PAGE 50
RAIMUNDO DE MADRAZO Y GARRETA (ROME, 24 JUILLET 1841 – VERSAILLES, 15 SEPTEMBRE 1920) *Aline Jugando Solitario (Aline faisant une réussite)* CA. 1880–1890, HUILE SUR TOILE COLLECTION PARTICULIÈRE



PAGES 52–53
MICHELANGELO MERISI, DIT CARAVAGGIO (MILAN, 1571 – PORTO ERCOLE, 1610)
Les Tricheurs (I Bari / The Cardsharps)
CA. 1594
HUILE SUR TOILE, 94,2 × 130,9 CM
FORT WORTH, KIMBELL ART MUSEUM (ACQUIS EN 1987)



PAGES 58–59
BANKSY (ARTISTE BRITANNIQUE, NÉ CA. 1974, IDENTITÉ INCONNUE)
Girl with Balloon (La Petite fille au ballon)
PREMIÈRE APPARITION MURALE : 2002, SOUTH BANK, LONDRES
ÉDITION SÉRIGRAPHIÉE : 2004 — SÉRIGRAPHIE SUR PAPIER, 70 × 50 CM (600 EXEMPLAIRES NON SIGNÉS ; 150 EXEMPLAIRES SIGNÉS ET NUMÉROTÉS)



PAGE 60
ROGER SCHALL (NANCY, 25 JUILLET 1904 PARIS, 4 DÉCEMBRE 1995)
Joueurs de cartes au bistro des Beloteurs, 14 bis rue Norvins, Montmartre, 18^e arrondissement, Paris, 1939
ÉPREUVE PHOTOGRAPHIQUE ARGENTIQUE
PARIS, MUSÉE CARNAVALET – HISTOIRE DE PARIS



PAGE 62
LOUIS LE NAIN (ATTRIB.) ET **ANTOINE LE NAIN** (LAON, CA. 1593–1648 ET CA. 1600–1648)
Les Petits Joueurs de cartes
CA. 1635–1638
HUILE SUR CUIVRE, 15 × 17,5 CM
PARIS, MUSÉE DU LOUVRE (INV. RF 124 ; ACQUIS EN 1874)



PAGE 65
SOFONISBA ANGUISSOLA (CRÉMONE, CA. 1532 – PALERME, 16 NOVEMBRE 1625)
Le Jeu d'échecs (The Game of Chess / Portrait of the Artist's Sisters Playing Chess) 1555
HUILE ET TEMPERA SUR TOILE, 72 × 97 CM
POZNAŃ, MUSÉE NATIONAL (MUZEUM NARODOWE)



PAGE 66
PETER WILSON (GLASGOW, 1940)
Head in the Box, 1979–81
HUILE SUR TOILE

Table des matières

Éditorial	2
Domicile	4
Fondation SeAD	6-9
Ensemble	
Charte	10-11
Récits	12-17
CCT	18-19
Répertoire	20-23
Métiers	24-27
Témoignages	28-33
Appréciation	34-35
Cartes postales	36-49
Jouer	
Règles du jeu	50-53
Loto	54-57
Jouer au grand âge	60-63
Jeux de/et société	69
Anthologie du jeu	70-71
Vil et un conte	72-73
Billets	74-75
Quiz	76-79
Résidences	80-83



les résidences

Les Résidences
p.a. Rte de Frontenex 42
1207 Genève
info@ems-lesresidences.ch

impressum

édition : Les Résidences
(éd. resp. : Tiziana Schaller)
rédaction : Les Résidences
(réd. resp. : Bernard Meier)
contributions :
Collaborateur-trice-s
des Résidences,
Stéphane Moiroux
conception, mise en page :
www.expressioncreative.ch
coordination :
www.bernardmeier.com
impression :
Imprimerie G. Chapuis SA
papier : Prolight
illustrations :
© Bernard Meier,
S. Moiroux, J.-C. Rochat



Ce quatrième numéro s'inscrit dans la ligne des précédentes éditions, tout en ouvrant des axes de lecture un peu différents, tant par les thématiques abordées (grandement centrées ici sur ceux qui font la vie des établissements) que par plusieurs clins d'œil et invitations à la participation disséminés au fil des pages. Poursuivant le chemin ouvert par les précédents numéros, les textes rassemblés témoignent, une fois encore, de la diversité des expériences connues dans les Résidences : récits, réflexions, regards croisés sur le quotidien des établissements et sur les questions qui traversent aujourd'hui, l'accompagnement des personnes qui y résident. Plus que jamais, suggestions, récits, pistes ou réflexions peuvent être transmis à l'adresse : info@ems-lesresidences.ch.